

Actes

Société française d'histoire de l'art dentaire

XVIIe congrès Castéra-Verduzan, 2007 Vol. 12



Société française d'histoire de l'art dentaire

Bibliothèque interuniversitaire de médecine
et d'odontostomatologie, Paris

Actes

Société française d'histoire de l'art dentaire

XVIIe congrès. Castéra-Verduzan, 2007

Vol. 12

Directeur de la publication

Michel GUILLAIN

Responsables éditoriaux

Danielle GOUREVITCH

Micheline RUEL-KELLERMANN

Sommaire

Danielle GOUREVITCH	À propos d'un livre italien récent sur les dents et l'art dentaire dans le monde étrusco-romain. Compte rendu critique	5
Alexei PEREGUDOV	Histoire de l'art dentaire en Russie à l'époque de Pierre le Grand (1672-1725)	10
Javier SANZ, Miguel Ángel LÓPEZ BERMEJO, Micheline RUEL-KELLERMANN	Guiseppangelo Fonzi (1768-1840). La vie et l'œuvre d'un illustre dentiste	15
Marguerite ZIMMER	Camille Pinet (1855-1910), l'un des premiers enseignants français chargé d'un cours d'anesthésie à l'École dentaire de Paris	20
Micheline RUEL-KELLERMANN	Le lauréat 1897 de l'École dentaire de Paris. Louis Robach (1871-1959)	26
Philippe VERGNES	La vie éclectique d'un odonto-pyrénéo-astronome-photographe, Louis Robach (1871-1959)	31
Robert CAVÉZIAN	Évolution historique du concept implantaire : passé, présent et futur des moyens prédictifs d'imagerie	35
Liliane et Yves VANBESIEN	Les affections dentaires dans l'œuvre de Thomas Mann (1875-1955)	41
Thibault MONIER	The S.S. WHITE Dental Mfg. Co. : 120 années au service de la chirurgie dentaire (création 1844)	44
Maria José SOLERA, Andrea SANTAMARÍA, Javier SANZ	Cinéma et Odontologie (I)	49
Éric DUSSOURT	Cinéma et Odontologie (II)	53
Louis CHAVAND	Quelques souvenirs de congrès de la SFHAD : DVD	56

Membres et amis présents

Dr BERNARD Gisèle
Dr BERNARD Luc
Dr CAVÉZIAN Robert
Dr CAVÉZIAN Marie-Laure
Dr COCHER Edwige
Dr DUSSOURT Éric
Dr DUSSOURT Christine
Dr GOUNANT Jean
Pr GOUREVITCH Danielle
Dr GOUREVITCH Michel
Dr GRANAT Claude
Dr GRANAT Jean
Dr GUÉRIN Raoul
Mme GUILLAIN Ghislaine
Pr GUILLAIN Michel

Dr LAPOUBLE Martine
Dr LAUER Anne
Dr LAUER Michel
Pr LAFFORGUE Pierre
Mme LAFFORGUE Aline
Dr LESCA Frédérique
Dr LOIR Florence
Dr LOIR Jean Christophe
Pr LOPEZ- PERMEJO Miguel (Madrid)
Pr MINIAC Louis
Dr MOLLOUMBA Felix (Pointe-Noire, Congo)
Dr MONIER Agnès
Dr MONIER Thibault
Pr PEREGUDOV Alexey (Moscou)

Mme PEREGUDOV Helena (Moscou)
Pr PHILIPPE Julien
Mme PHILIPPE Maureen
Dr RUEL-KELLERMANN Micheline
Pr SANZ Javier (Madrid)
Dr SANTAMARA Andrea (Madrid)
Dr SOLERA Maria-Jose (Madrid)
Pr VANBESIEN Liliane
Pr VANBESIEN Yves
Dr VERGNES Philippe
Dr WESTPHAL Alain
Dr WESTPHAL Colette
Dr ZIMMER Marguerite

Un livre récent d'histoire de l'odontoiatrie dans le monde étrusco-romain : lecture critique

Danielle GOUREVITCH

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études
(Histoire de la médecine)
21, rue Béranger - 75003 Paris
(gourevitch@gmail.com)

Résumé

On procède à la lecture critique d'une partie de l'ouvrage de Gaspare Baggieri et de Marina di Giacomo publié à Rome en 2005, *Odontoiatria dell'antichità in reperti osteo-dentari e archeologici* (L'art dentaire antique d'après des découvertes ostéo-dentaires et archéologiques). On examine successivement des bizarreries, comme les perles d'émail ; - des dents surnuméraires, et des malpositions, primaires ou secondaires ; - des dépôts de tartre ; - des usures dentaires, quelle qu'en soit la cause ; - des caries ; - des ostéolyses inflammatoires, de causes diverses ; - des traces de stress (hypoplasie dentaire) ; - des prothèses ; - des interprétations artistiques de l'édentation, de la déviation de la bouche, diverses représentations amusantes ou touchantes.

Mots-clés : étude critique, dents, art dentaire, monde étrusco-romain

Gaspare Baggieri, vieil ami et collègue, et Marina di Giacomo ont repris une série d'articles qu'ils avaient l'un ou l'autre antérieurement écrits, en un volume publié à Rome en 2005, chez MelAMi, *Odontoiatria dell'antichità in reperti osteo-dentari e archeologici* ^[1]. Ces articles n'ont pas été révisés pour faire un ensemble et ils couvrent une assez vaste période sans unité. Il ne s'agit pas d'un vrai livre donc, et j'ai choisi de revoir avec vous quelques documents ostéo-archéologiques et artistiques éclairant essentiellement le monde étrusco-romain, mais en me permettant quelques exceptions pour la beauté de la chose. J'en présente un compte-rendu critique (ce qui autorise la reproduction d'images et la traduction de certains passages), en insistant sur les apports nouveaux. Je précise que la paléopathologie ou étude des maladies du passé sur les restes humains est une discipline en pleine expansion, aux progrès de laquelle Baggieri a contribué, avec notamment la découverte sensationnelle de l'athlète de Tarente, reprise ici p. 73-81, pour l'étude de sa denture, mais aussi pour des études plus humbles qui ne concourent pas moins à la bonne connaissance de l'état sanitaire de l'Antiquité. Laissant de côté tout ce qu'il y a de parfaitement banal ou normal, je montrerai successivement des bizarreries, comme certaines anomalies de forme de la couronne, perles d'émail dentaire, cuspidés surnuméraires - dépôts de tartre - dents surnuméraires et malpositions - usures dentaires - caries - ostéolyses in-

Abstract

The author reviews *Odontoiatria dell'antichità in reperti osteo-dentari e archeologici* by Gaspare Baggieri, and insists on some Etruscan and Roman cases, in the general perspective of pathocoenosis.

Key-words : critical review, teeth, dentistry, Etruscan and Roman world

flammatoires - traces de stress (hypoplasie dentaire) - prothèses - interprétations artistiques de l'édentation, de la déviation de la bouche, diverses représentations amusantes ou touchantes.

Voyons d'abord des anomalies de forme de la couronne (dysmorphies coronaires). On distingue les cuspidés supplémentaires et les perles d'émail, bien représentées en paléopathologie. Le tubercule de Carabelli est une cuspidé supplémentaire qui siège presque toujours sur le versant palatin de la première molaire maxillaire. Sur le versant opposé, le tubercule de Bolk est une saillie arrondie du versant vestibulaire des deuxième et troisième molaires supérieures. Ces deux tubercules représentent des traits morphologiques anormaux dont l'hérédité est multifactorielle, mais qui sont bénins. En 2. 36 apparaît ainsi une cuspidé supplémentaire chez un Étrusque du VIIe siècle, sur une molaire supérieure droite versant palatin.

D'autre part, pour des causes dont on discute, un plissement de l'émail peut finir par former une perle d'émail, située au niveau de la couronne, ce qui donne des résultats assez extraordinaires sur la dent archéologique : c'est par la photographie en couleurs d'une telle anomalie, d'un diamètre d'environ 1,5mm, ici sous la couronne et juste au-dessus de la bifurcation radiculaire, sur une molaire inférieure qu'est illustrée la couverture du livre ; on la retrouve en noir et blanc en 2. 27 ; une autre, sous un angle légèrement différent, et très agrandie, en 2.35 (Fig. 1 a). En 2. 34, on constate que les deux dents de sagesse de cet individu en sont symétriquement porteuses, ce qui a incité le chercheur italien à un remontage qu'il montre en 2.33, (Fig. 1 b), en vue distale. En fait, il s'agit là d'un jeune cavalier lombard (VIème-VIIIème siècle), dans la

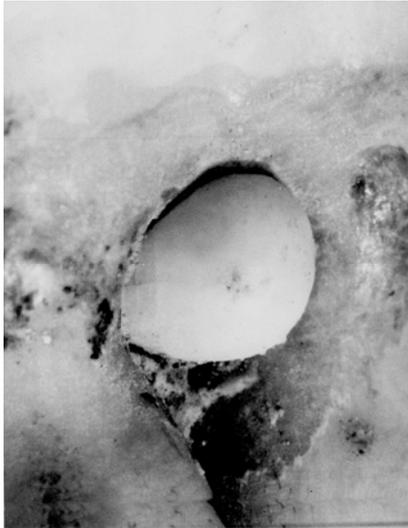


Fig. 1 a

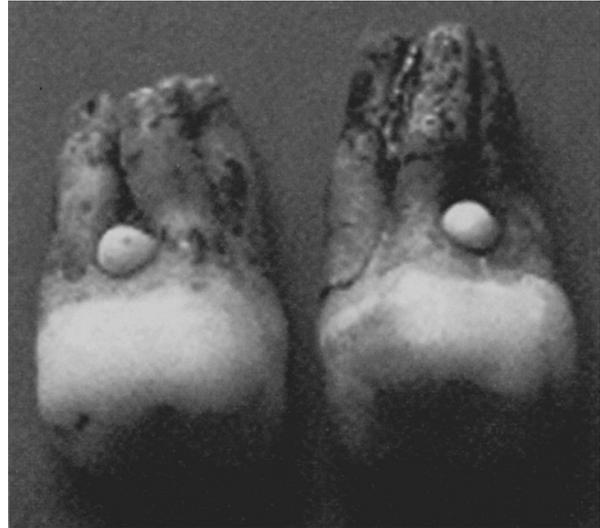


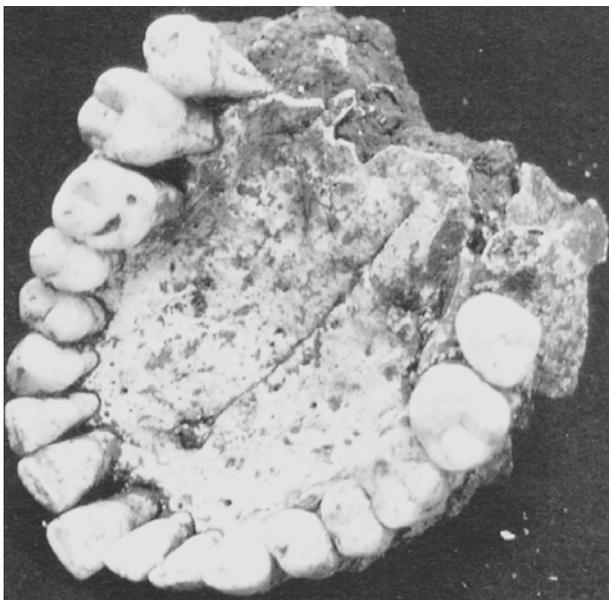
Fig. 1 b

nécropole dite de San Mauro à Cividale, en Vénétie julienne, mais le cas, d'une rareté absolue, est trop spectaculaire pour que j'aie résisté au plaisir de vous le présenter

Quant aux anomalies de nombre, elles ne sont pas rares, tant dans des cas de surnombre (hyperdontie) que de manque (hypodontie), avec, par exemple, l'agénésie des dents de sagesse. C'est une dent surnuméraire chez un Romain du II^e siècle qui est montrée en 6.1, incisive latérale droite (Fig. 2). C'est d'ailleurs dans ces dents (en haut et en bas) (et dans certaines molaires supérieures) que l'hyperdontie est le plus souvent attestée en archéologie.

Venons-en au dépôt de tartre masse phosphato-calcaire ayant pour origine les débris alimentaires et des micro-organismes, il se produit par défaut d'hygiène buccale ou par défaut d'utilisation de certaines dents. Il est fréquent en des temps qui ne connaissaient pas la brosse à dents et qui se contentaient de se frotter les dents avec un linge, si tant est qu'ils fissent quelque chose. 7.39 présente un cas exceptionnel : chez un individu romain du II^e siècle le dépôt est tellement massif côté lingual que les molaires et

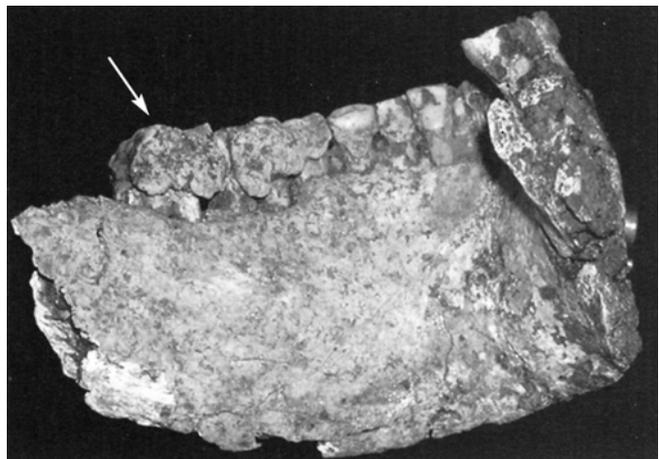
Fig. 2

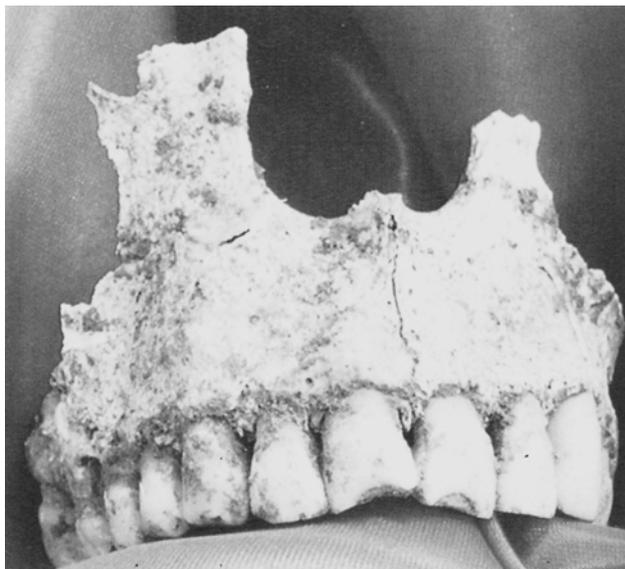


prémolaires ne se voient plus sous la masse parasite (Fig. 3).

L'usure dentaire est attribuée le plus souvent à une alimentation comportant des substances très dures ou des grains de pierre, échappés des meules, entrés dans la farine et donc dans le pain, etc... Ou à certains grignotements, ou encore aux « grincements de dents » dont le nom savant est bruxisme ; ce phénomène se passe à des niveaux très variables, soit sur le bloc incisivo-canin, soit sur un côté préférentiel, soit partout. Elle combine attrition, érosion et abrasion, si l'on admet que l'attrition est due au frottement entre deux corps durs : la surface dentaire peut être usée par opposition des deux arcades ou par frottement proximal, la surface d'attrition devenant lisse et brillante. Que l'érosion est le résultat d'une action qui ronge, due généralement aux acides provenant des fruits ou des boissons qui altèrent électivement les tissus les moins durs, donnant aux surfaces occlusales cet aspect en coupelles. Enfin que l'abrasion est le résultat du frottement de corps durs dits abrasifs, qui rayent les surfaces occlusales mais aussi vestibulaires et linguales. Des exemples d'usure attribuée à l'alimentation sont fréquents pour les périodes antiques, mais les auteurs du livre ne s'y intéressent guère. Mais d'autres usures existent, touchant seulement telle ou telle dent et dues à des activités qui exigent qu'on fasse passer un fil dans la bouche : fi-

Fig. 3





lage de la laine, ou pêche. De ce dernier cas, connu aussi à Herculaneum, 7.13, (Fig. 4), donne un exemple saisissant chez un adulte entre 30 et 40 ans : les deux incisives supérieures centrales de ce sujet du IIe siècle de notre ère portent de profondes érosions en demi-lune, due à la répétition d'un même geste.

Les caries sont fréquentes sur les dents d'époque étrusque et d'époque romaine, à des degrés de gravité divers, et avec diverses complications. Les figures 7.1 et 7.2, (Fig. 5, a et b), montrent une carie ayant entraîné une fistule : la première figure montre la face palatine gauche du maxillaire supérieur avec une importante carie de la première molaire gauche. La seconde montre la face vestibulaire du même fragment avec plus qu'une belle fistule, une véritable ostéolyse qui laisse apparaître complètement la racine.

Quant à 7.15, (Fig. 6) il fait voir un Étrusque du IVème siècle, provenant de la nécropole de Monterozzi sur le territoire de Tarquinies : non seulement il porte une sérieuse déviation du septum nasal, mais son état dentaire est catastrophique : caries, ostéolyses.



Fig. 6

Fig. 4



Fig. 5 a

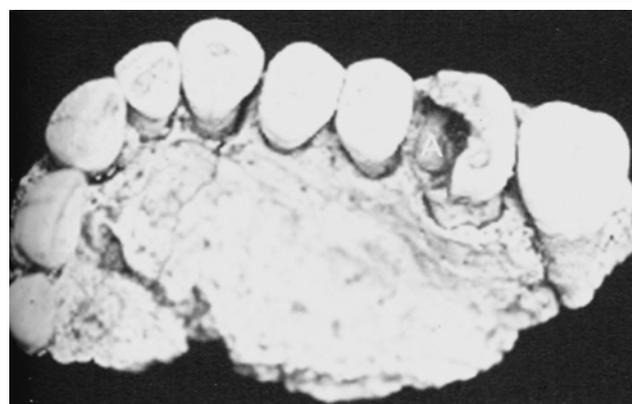


Fig. 5 b

Triste état aussi pour 7.17, pour les deux maxillaires d'un autre étrusque, du fait d'abcès, kystes, granulomes et importantes récessions gingivales. Sur 7.16, le palais est gravement atteint, vous aiderez à comprendre qu'elle en peut être la cause tandis que sur 7.20, (Fig. 7), l'alvéolyse au niveau principalement de la deuxième molaire inférieure non cariée est probablement d'origine parodontale.

On constate également des récessions gingivales sur 7. 23 et 7. 24. L'étude radiologique a pu s'ajouter au simple examen visuel pour certains sujets, comme 5.18 : la branche gauche de la mandibule d'un Romain du IIe-IIIe siècle montre ainsi clairement le canal mandibulaire et au-dessous une zone de raréfaction osseuse indiquant une

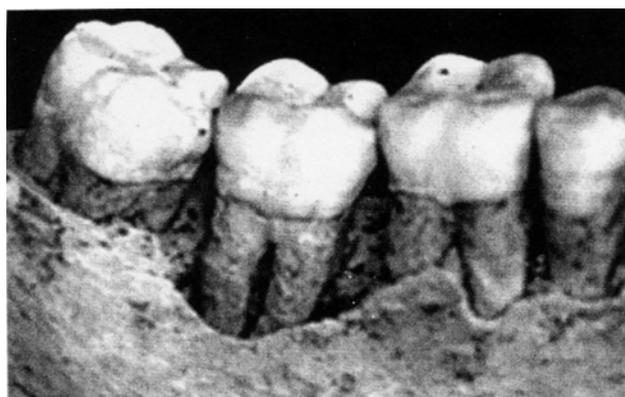


Fig. 7



Fig. 8

ostéolyse en évolution, avec probable atteinte nerveuse. En revanche, la chambre pulpaire et les canaux radiculaires sont en excellent état.

Des traces dites de stress attribuées à diverses maladies, anémies ou carences alimentaires survenues durant toute la période de croissance, dans l'enfance et l'adolescence, ce que les anthropologues appellent parfois période pré-mature, sont visibles sur les os et sur les dents archéologiques (dents de lait donc ou dents définitives). Il s'agit des lignes de Harriss et des sillons hypoplasiques, qui marquent chacun un arrêt puis une reprise de la croissance. L'interprétation de ces phénomènes est aujourd'hui controversée ; et toutes les dents, qui pourraient être éventuellement concernées, d'un sujet ne sont pas forcément atteintes.

En 3.17, (Fig. 8) la dent montre très clairement deux de ces sillons, correspondant à deux épisodes pathologiques. La présence de ces lignes ne permet évidemment pas de savoir de quelle maladie il a pu s'agir.

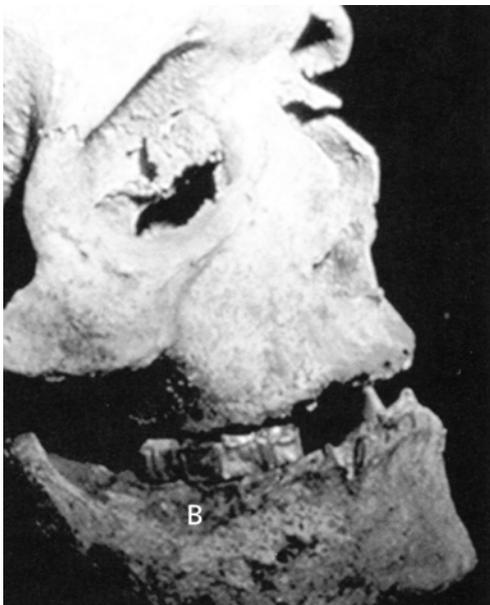


Fig. 9

L'exemple donné par Baggieri est celui du fameux athlète de Tarente (IVe siècle) : c'est un Grec qui ne devrait pas faire partie de ma présentation. Mais compte tenu du fait que les exemples romains sont nombreux bien que Baggieri n'en fasse pas état dans ce recueil, je le montre quand même. Il est intéressant de constater que malgré ces épisodes de jeunesse, le sujet a eu une magnifique carrière.

Passons maintenant aux objets fabriqués, prothèses et objets d'art, ou plutôt d'ailleurs ici d'artisanat comme vous allez le voir. Sur les prothèses étrusques pour commencer par elles, on a déjà beaucoup écrit, et le débat est très souvent passionnel, sur le point de savoir en particulier si elles sont fonctionnelles ou purement esthétiques ; au dossier réuni par les auteurs, il faudrait ajouter qu'elles disparaissent après la période étrusque, ce qui est bizarre si elles flattaient d'autres nécessités que la vanité. Ce recueil reprend ces objets, mais sans apporter de nouveau. C'est pourquoi nous n'en montrons que deux, à titre de rappel. Celle de Cività Castellana dite aussi de Falerii Veteres est la plus ancienne du monde étrusque. En 10.20 B, (Fig. 9), on la voit en place, et, on remarque en vue latérale droite que la position sur la mandibule n'est pas bonne, et que la mâchoire supérieure aussi est édentée : dans ces conditions à quoi sert cette prothèse ? En 10.20 A, celle-ci a été enlevée pour être nettoyée : on voit bien d'en haut les quatre « capsules » ou coiffes et le petit clou de fixation. La prothèse de Populonia ou de Poggio Gaiella (10.18), (Fig. 10), est d'une tout autre facture, analogue à celle de la plus célèbre prothèse de Chiusi, avec trois petits rubans d'or qui passent devant et derrière les dents du maxillaire inférieur d'un sujet jeune, de la première molaire droite à la première prémolaire gauche. Les dents sont certes déchaussées mais en bon état, et l'on peut cette fois aussi s'interroger sur l'utilité du dispositif, en dehors d'une possible recherche de contention ou d'un peu probable redressement.

En revanche ce livre apporte beaucoup sur les œuvres d'art et fournit des thèmes à l'iconodiagnostic^[2], qui en l'occurrence sont toutes en terre cuite modelée. Les plus anciennes sont des « masques » étrusques, le plus souvent du IVe siècle, non pas de vrais masques de théâtre mais des espèces de parodies de ceux-ci, avec leur bouche largement ouverte : sur scène, ces ouvertures font porte-

Fig. 10



voix ; à la maison, comme objets décoratifs, ils font rire. Sur 11.8, la tête grimaçante, au front ridé dans la longueur et aux yeux globuleux, ouvre une bouche où subsistent trois dents, deux supérieures, une inférieure. Sur 11.9, tout aussi courroucée mais aux rides verticales, il reste une dent en haut, une dent en bas, très peu réalistes d'ailleurs. 11.11 semble plus souriant : on dirait qu'il veut bien montrer son état d'édentation, tandis que 11.10, (Fig. 11), tout aussi édenté, est plus original, avec les détails relativement bien traités de la barbe et des cheveux, qu'on voit rarement sur les masques.



Fig. 11

Mais la bouche et les dents apparaissent aussi sur des ex-voto, c'est-à-dire des objets offerts aux dieux pour attirer leur bienveillance sur les maux du sujet et donc en obtenir la guérison, ou en remerciement après guérison. 11.5 présente ainsi deux bouches étrusques de même période : celle de gauche les lèvres ouvertes pour bien montrer les dents, et attirer l'attention sur elles ; celle de droite, aux lèvres fines, à peine entr'ouvertes. 11.4 ne montre qu'une demi-bouche, mandibule et plancher, coupée intérieurement au-dessus de la langue, laissant voir de traits marquant grossièrement vingt-huit dents, chiffre supérieur à la réalité, ainsi que la lèvre inférieure retournée pour dégager les dents, et le menton. Sur 11.3 figurent trois langues au sillon bien marqué. Pour l'histoire de la pathologie et pour l'histoire de l'art, le bel ex-voto 3.8, (Fig. 12), est fort intéressant, car cette tête très personnalisée montre une nette latéro-déviations droite de la bouche, relevée à la commissure et plus haute donc sur sa droite, qui a pu être source ou conséquence de malocclusion et de difficultés de prononciation.

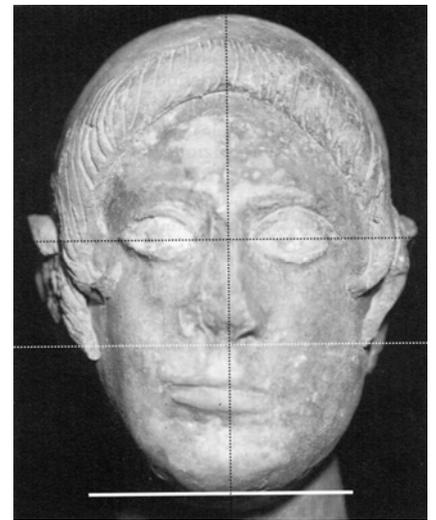


Fig. 12

Il n'y aura donc pas de conclusion, car une telle documentation, pour être pleinement utile, doit chercher à atteindre l'exhaustivité pour une période donnée dans un espace géographique donné, pour avoir quelque chance d'entrer dans une pathocénose de l'époque. Je rappelle que cette notion a été créée par Mirko Grmek dans les années soixante/soixante-dix ^[3] pour désigner l'état d'équilibre des maladies entre elles à un moment donné de l'histoire et dans une société donnée. Ainsi la présence et l'importance d'une maladie dans une population donnée et à une époque donnée dépendent de celles des autres maladies, dans une relation d'interdépendance. Si elle est aujourd'hui partiellement remise en question, notamment à cause de l'impossibilité de la mathématisation que prévoyait Grmek, et à cause de la nécessaire introduction de certains éléments que l'inventeur n'avait pas pris en considération, elle reste essentielle à la compréhension des rapports entre les maladies d'une population.

Notes

1. Je signale aussi un excellent article de Christiane Kramar, « Étude paléanthropologique et paléopathologique des sujets inhumés à Avenches dans les nécropoles d'À la montagne et de la porte de l'Ouest / Sur Fourches », *Pro Aventico*, 47, 2005, 7-61, qui intègre excellentement santé dentaire et santé générale.
2. Ce recueil ajoute beaucoup à notre livre (en collaboration avec Mirko Grmek) *Les Maladies dans l'art antique*, Paris, Fayard, 1998, p. 233-239 pour la bouche et les dents.
3. Cf. ma mise au point après son décès dans *Encyclopedia Universalis* sur CDROM 2001.

Je remercie Micheline Ruel-Kellerman pour son aide de dentiste et d'informaticien !

Histoire de l'art dentaire en Russie à l'époque de Pierre le Grand (1672-1725)

Alex PEREGUDOV (avec la collaboration de
Micheline RUEL-KELLERMANN pour la version
française)

Docteur en médecine, professeur de la chaire de prothèse de
l'université d'État de médecine et de stomatologie de Moscou.
119602 Russie, Moscou, Nikoulinskaia 15-1-17
(barbara@gcnet.ru.)

Résumé

En Russie à la fin du XVIIe siècle, début XVIIIe, l'art dentaire se développe grâce à Pierre le Grand et à son médecin de la cour, Nicolas Bidloo (1669-1735). En 1706, Pierre le met en même temps à la tête d'un hôpital et de la première école de médecine russe. Dans son *Instructio de Chirurgia in Theatro Anatomico Studiosis* (1710), Bidloo écrit un chapitre consacré aux maladies des dents et à leurs traitements. Ainsi, l'art dentaire fondé sous Pierre le Grand devient partie intégrante de la médecine.

Mots-clés : Pierre le Grand, Nicolas Bidloo, Russie, art dentaire

La nécessité de créer une organisation d'État de secours médical en Russie est apparue sous l'influence des guerres et du développement économique et politique. La mise en place de la Chambre pharmaceutique en 1520 sous Ivan IV en a été la première pierre posée dans l'État moscovite. À la cour du tsar, on a constitué la première pharmacie qu'on appelait « Pharmacie du prince » ou « du tsar », et qui n'était destinée qu'au tsar et à sa famille. Cette pharmacie se trouvait dans le Kremlin et, pendant tout un siècle, elle fut la seule et unique pharmacie en État moscovite. En 1581, Ivan le Terrible invite à Moscou Robert Jacob (Jacobus Robertus), médecin personnel d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Les médecins et les pharmaciens qui l'accompagnent entrent à la Pharmacie du prince et y travaillent. Par conséquent, il n'y avait au départ que des étrangers dans cette pharmacie. Les pharmaciens professionnels russes arriveront beaucoup plus tard.

En 1620, la pharmacie est débaptisée en Prikaz (département) pharmaceutique. Cette institution a existé pendant tout le XVIIe siècle sous le règne du père de Pierre le Grand, Alexey Mikhaïlovitch, dit le tsar « très paisible », lui-même, deuxième des Romanov. Il est vrai qu'il était doué d'un esprit observateur et d'une nature passive. Mais il faut souligner son rôle dans le développement de la Russie : au carrefour de deux courants, la vieille Russie et l'Occident, Alexey Mikhaïlovitch les réconcilia et ne préféra personne contrairement à son fils Pierre. La première école de médecine en Russie, organi-

Abstract

History of dental art in the times of Pierre le Grand (1672-1725) in Russia

In Russia, at the end of the XVIIth and at the beginning of the XVIIIth, the dental art developed thanks to Peter the Great and his archiater, Nicolas Bidloo (1669-1735). In 1706, Peter, in the same time, put him at the head of an hospital and of the first Medical Academy. In the *Instructio de Chirurgia in Theatro Anatomico Studiosis* (1710), Bidloo wrote a chapter devoted to dental diseases and their treatments. Thus, the dentistry art, which was founded under Peter the First, became an integrated part of medical science.

Key-words : Peter the First, Nicolas Bidloo, Russia, dental art

sée sous le toit du Prikaz pharmaceutique avec l'argent du Trésor public, ouvre ses portes en 1654. Les élèves étudient l'anatomie, la pharmacie, le latin, le diagnostic et les moyens thérapeutiques. Le premier livre traduit en russe consacré à l'anatomie et publié en Russie en 1657 est l'ouvrage d'André Vésale l'*Epitome*. Les futurs médecins commencent à étudier l'art dentaire car l'armée a besoin de chirurgiens dentaires et de remèdes contre le scorbut ; dans les garnisons, on distribue de la bière, du malt, du vinaigre pour y remédier. Dans les documents du Département pharmaceutique se trouvant aux Archives centrales d'État, il y a une liste d'instruments médicaux datée de 1692. Ces instruments permettent de juger des opérations chirurgicales faites à cette époque : pinces, lancettes pour saigner, forceps d'accouchement, amorçoirs, cordage des rebouteux, ciseaux pour couper les blessures, fraises pour percer les dents. Outre les médecins étrangers et les anciens élèves de l'école de médecine, ce sont les guérisseurs populaires, rebouteux, sages-femmes, arracheurs de dents qui soignent les gens. Ces derniers savent mettre des plombages, fixer les dents par des attelles de fil de fer. Ils ont des instruments spéciaux pour faire ces manipulations : pied-de-biche, odontagre, etc. Les médecins du XVIIe siècle auraient examiné la cavité buccale. En général, ils soignent avec des remèdes, accordent une grande importance à la saignée, emploient des méthodes empiriques ; par exemple, pendant l'éruption douloureuse on met la cervelle de jeunes lièvres sur

les fesses des enfants. Depuis 1716, le Département pharmaceutique porte le nom de Secrétariat de médecine.

Le tsar Alexey Mikhaïlovitch meurt en 1676, quand son fils Pierre n'a que 4 ans. L'état féodal russe du XVIII^e siècle entre dans une nouvelle ère, caractérisée par la domination du servage, le développement de l'industrie, la croissance du commerce, le renforcement de l'état centralisé. La Russie moscovite a besoin de savants, d'ingénieurs, de professeurs, de spécialistes capables de résoudre les problèmes dans tous les domaines. Pierre Ier, grâce à ses réformes, occupe une place particulière dans le développement de l'État russe de cette époque. Il les impose avec une obstination telle que rien ne le fait reculer. Les réformes en série peuvent être considérées comme un programme établi de manière cohérente, afin de poursuivre le rêve du tsar : ouvrir la société sur l'Occident et la moderniser en adaptant les institutions occidentales aux réalités russes. Pierre le Grand veut créer un pays moderne, éclairé et riche (Fig. 1).

Pierre est proclamé tsar le 25 janvier 1694. Remarquable par sa taille (plus de 2 m), il n'est pas faible physiquement, contrairement aux autres héritiers Romanov. Le jeune homme impressionne ses contemporains par son énergie physique, c'est une personne très volontaire, impulsive. Pierre a soif de connaissances, il apprend les sciences techniques, les sciences naturelles, s'intéresse à la médecine et en comprend sa grande importance pour l'État. La réforme de la structure médicale et de l'armée de la Russie moscovite est une des plus importantes de celles qu'effectuera Pierre le Grand. Pendant un séjour en Hollande le tsar suit les cours d'anatomie à l'université de Leyde, assiste aux opérations, prend connaissance des meilleurs hôpitaux, des musées anatomiques, rencontre des médecins renommés. Il apprend à saigner, à percer des abcès, à faire des incisions, à bander, à disséquer. Pierre sculpte lui-même en ivoire les modèles anatomiques humains de l'œil et de l'oreille. Les ouvrages du Néerlandais Frederik Ruysch, (1638-1731), impressionnent le tsar et vont beaucoup influencer le développement

de l'anatomie en Russie. En 1717, Pierre lui achète la célèbre collection de monstres porteurs de vices constitutionnels qui est à l'origine du premier musée russe anatomique « Kounstkamera ». L'atlas anatomique de Godfried Bidloo, *Anatomia humani corporis...*, connu à ce moment-là, est traduit en russe tout particulièrement pour le tsar. Cet atlas, publié en 1685 à Amsterdam, comptait 105 tableaux.

En 1710 le titre de dentiste est introduit en Russie. L'enseignement de l'art dentaire s'élargit dans le cadre des cours de chirurgie. Cette année-là, le Français François Dubrel, reçoit, le premier, le droit de pratiquer l'art dentaire en Russie. Il est à noter que Pierre le Grand lui-même est un remarquable dentiste. Il sait arracher les dents et est heureux lorsque cette occasion se présente. Il porte toujours une trousse d'instruments chirurgicaux contenant des leviers dentaires et un pélican. À Saint-Pétersbourg, au musée de l'Anthropologie et de l'Ethnographie, se trouve le « Registre des dents arrachées par l'Empereur Pierre Ier » : dans la collection, il y a 64 dents arrachées personnellement par Pierre Ier. Jusqu'à ces derniers temps, cette collection n'était qu'un exemple historique d'un des caprices du tsar russe ; on pouvait lire aussi parfois que Pierre arrachait des dents tout à fait saines pour son propre plaisir. Pendant 300 ans, l'étude scientifique de cette collection n'a pas été faite.

Dans une des salles du musée, nommée « cabinet de travail de l'Empereur », il y a une des trousse d'instruments chirurgicaux de Pierre, les modèles anatomiques en ivoire de l'œil et de l'oreille et seulement une partie de la collection des dents arrachées. La deuxième partie, à mon avis plus intéressante, se trouve dans les réserves (Fig. 2). Les dents de la première partie de la collection sont dans une boîte plate sous verre, numérotées et collées sur un tissu noir ; cette partie est toujours exposée, celle des réserves a été constituée plus tôt. Les dents sont fixées par des rubans aux feuilles de papier pliées ; au dos de ces feuilles, on peut lire le nom de la personne à qui appartenait la dent, le nom est écrit à l'encre et le numéro d'ordre est ajouté de nos jours au crayon. La collection des dents est accompagnée de la liste, en vieux russe, tapée à la machine en 1826 « Registre des dents arrachées par l'Empereur Pierre Ier aux différentes personnes, mises en garde à l'Ermitage le 29 mars 1826 ».

Selon mon étude, il y a dans la collection 64 dents arrachées par le tsar de 1721 à 1724. Sur la liste, on peut



Fig. 1. Pierre le Grand par Paul Delaroche (1797-1856)
Fine Arts
Museum San Francisco



Fig. 2. La partie des réserves de musée (cliché de l'auteur)



Fig. 3. Fracture de la racine (7 dents) (cliché de l'auteur)

trouver quatre points (32, 40, 53, 57), où il est indiqué que la dent n'est pas présente. Il est possible que ces dents soient perdues. Parmi les 64 dents étudiées, il y a 10 molaires, (5 supérieures et 5 inférieures), 10 prémolaires, (5 supérieures et 5 inférieures) et 2 incisives inférieures. En outre, il y a 3 racines sans couronnes dont la définition présente une certaine difficulté. Sept dents, parmi les 20 molaires, dont l'avulsion est plus difficile pour le chirurgien, présentent des fractures de la racine (Fig. 3), ce qui a pu entraîner des complications. Mais, il est à noter que les prémolaires et les incisives ne sont pas endommagées. C'est l'analyse des raisons de l'extraction de ces dents du point de vue médical qui représente pour moi un grand intérêt.

54 dents étudiées ont des cavités carieuses en liaison avec la pulpe, donc cela peut témoigner d'une pulpite ou d'une périodontite (Fig. 4). Malheureusement, à cette époque, il n'y avait aucun traitement endodontique en Russie.

De plus, bien qu'il soit fait mention dans la littérature que les médecins savaient faire des obturations d'or et de plomb, je n'ai découvert aucune trace de ce traitement sur les dents étudiées.

Cependant il est difficile d'expliquer la raison de l'avulsion des 10 dents restantes, car elles n'ont pas de défauts (Fig 5). Il est possible que parmi ces dents il y ait celle de la femme du valet de chambre de Pierre le Grand, Polou-

Fig. 5. Il est difficile d'expliquer la raison de l'arrachement de 10 dents (cliché de l'auteur)



Fig. 4. Cavités cariées liées avec la pulpe (cliché de l'auteur)

boyarov. L'ami du tsar André Nartov a écrit l'histoire de Polouboyarov dans ses mémoires. Le valet de chambre Polouboyarov se plaignait au tsar que sa femme ne couchait pas avec lui en disant qu'elle avait mal aux dents. Pierre avait décidé de se venger de cette femme rétive. Un jour, alors que son mari n'était pas à la maison, il se rend chez elle. De peur, elle assure qu'elle a mal à une dent et Pierre lui a arraché une dent saine. De retour au palais, il a dit à son valet de chambre qu'il avait soigné sa femme. Mais le tsar lui-même a eu mal aux dents. On peut en trouver les témoignages dans les mémoires de Menchikov qui écrit : « Le 21 avril 1716, il fait soleil. Son Altesse sérénissime a mal à la dent. Le médecin Yan Govi l'a arrachée »1.

Sur la liste des patients de Pierre on trouve en général des serveuses, valets, valets d'écurie, avoués, chanteurs, tailleurs. Onze dents ne sont pas identifiées. Néanmoins, parmi les patients de Pierre il y a des personnalités connues de cette époque.

Le général amiral, comte Fedor Matvéévitch Apraksin (27 oct. 1661 - 10 nov. 1728, Moscou), (Fig. 6) partisan de Pierre Ier : sous ses ordres, la flotte russe participe à la guerre du Nord et à la marche Persane ; en 1700 il est nommé chef du Département d'amirauté et devient membre du Conseil Suprême secret en 1726. Géorge (Dachkov), archimandrite renommé au début du XVIIIe siècle, il restaure en 1730 la cathédrale de l'Assomption à Rostov détruite par un violent incendie. La femme de

Fig. 6. Apraksin F. M. et sa dent arrachée le 3 juillet 1722



Franc Vilboit ; son mari français est attaché au service de Pierre en 1698, il l'accompagne partout le tsar et fait toutes ses commissions ; il a servi 50 ans, participé à plusieurs campagnes militaires et fini sa carrière avec le grade de vice-amiral. La femme de Basile Olsoufiév, premier noble de son nom. Le comte Ushakov Andreï Ivanovich, chef du Secrétariat des affaires secrètes de recherche ; sa famille était pauvre mais noble ; en 1708 il devient capitaine lieutenant de la garde et en 1714 Pierre lui donne la charge de surveiller la construction des navires. Daria Men'shikova, épouse d'Alexandre Men'shikov, le brasseur de Pierre pendant plusieurs années qui, « âme damnée » devint son meilleur ami. Tatishchev Afanassy, brasseur de Pierre. Le colonel Blekloy Semion, chef d'équipe, commandant de Kronstadt. Koltovsky Ivan, le colonel du régiment de Néva, chef d'équipe. Larion Dumachev, le commandant de la forteresse de Kopor.

Une quantité de tartre dentaire prouvant la mauvaise hygiène buccale chez les gens du XVIIIe siècle a attiré mon attention pendant l'étude de ces dents. En outre étant donné que l'espérance de vie était de 55 ans environ, l'analyse des surfaces occlusales des dents arrachées témoigne d'une plus grande abrasion comparativement à celles de nos contemporains. On peut en conclure que les aliments au XVIIIe siècle étaient plus durs qu'aujourd'hui.

Le 25 mai 1706, marque l'événement le plus significatif dans l'histoire de la médecine de la Russie : ce jour-là Pierre 1er ordonne au boyard Ivan Alekseevicha Mucine-Pouchkine d'organiser l'hôpital pour soigner les malades, de mettre Nikolas Bidloo à sa tête, d'inviter 50 personnes étrangères et russes et de leur enseigner les sciences et la médecine. Le premier établissement médical d'État est fondé ; il est à présent le principal hôpital militaire qui porte le nom de l'académicien N. N. Burdenko. Pierre a rencontré Nicolas Bidloo en Hollande, à l'université de Leyde, il devient son médecin personnel et l'accompagnera durant ses voyages tant à l'étranger qu'en Russie. Pierre apprécie pour ses connaissances ce chirurgien renommé de son époque et il apprend beaucoup de lui et en particulier l'art dentaire.

Pierre le Grand décide de mettre en oeuvre l'hôpital russe, qui sera aussi la première école de médecine en Russie. Il est remarquable qu'en accomplissant une haute mission historique, l'Hôpital Principal soit devenu, non seulement le premier-né de la médecine nationale, mais aussi le berceau des sciences. On peut citer plusieurs exemples des apports considérables des collaborateurs de l'hôpital au développement de la médecine. Par exemple, en 1710 le directeur Nikolas Bidloo écrit le premier manuel de médecine, *Instructio de Chirurgia in Theatro Anatomico Studiosis*, (Instruction pour ceux qui étudient la chirurgie au théâtre anatomique) (Fig. 7). Le livre de Bidloo complétait les connaissances que les élèves recevaient au théâtre anatomique, au musée anatomique, au jardin botanique, au potager des plantes et des herbes médicinales de l'hôpital, ainsi que pendant leur service au régiment en qualité d'adjuvats (aides d'anatomie ou de chirurgie). Le livre, écrit en latin, comprend 4 parties divisées en 129 chapitres et 8 index. Les titres de certains paragraphes donnent une idée du contenu scientifique et pratique du livre : « Les opérations des extrémités », « L'amputation de l'avant-bras », « Les opérations et le bandage des fractures du corps », « Le bandage et la fixation des os disloqués ». Plusieurs paragraphes contiennent les recommandations de traitement des maladies dentaires. Ainsi, dans le paragraphe « La cautérisation », il y a des chapitres sur « La cautérisation de la bouche », « La cautérisation de la langue », « La cautérisation des amygdales », « La cautérisation des néoformations du visage et de ses parties (dans l'oreille, le nez, sur les lèvres, la gencive, la langue) ». Dans ce chapitre, l'auteur décrit les crevasses de la lèvre qui apparaissent quand il fait froid et écrit que, bien que cette crevasse ne cause aucun inconvénient, elle est dangereuse car elle peut provoquer des néoformations. Il recommande de cautériser les crevasses avec un outil d'or chauffé. Le paragraphe sur « Les opérations » contient les chapitres suivants : « L'opération des maladies des lèvres », où l'auteur donne les recommandations du traitement des fissures faciales, « L'opération des gencives » où il décrit le traitement de l'épulis et l'ouverture

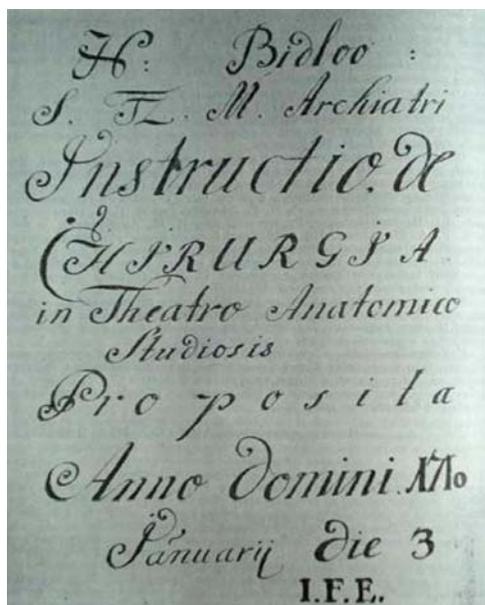


Fig. 7. La page de titre du livre de Bidloo

Fig. 8. Nikolas Bidloo, autoportrait (musée de l'Académie russe de la médecine militaire)



des fluxions parodontales, « L'opération des amygdales », « L'opération de la fracture du maxillaire inférieur », « La luxation du maxillaire inférieur ».

Le chapitre 58, « L'opération des dents » présente un grand intérêt et contient les points suivants :

- L'origine des dents (où sont mentionnés les délais de l'éruption)
- L'exfoliation dentaire
- La fonction des nerfs dentaires (avec la description des nerfs trijumeaux et faciaux)

Les fonctions des dents commencent par cette phrase : « La dernière partie de la tête est l'os comprenant les parties diverses, une partie comprend les dents ».

Selon N. Bidloo, les dents ont trois fonctions :

1. Fractionner les aliments, pour nourrir notre corps
2. Servir pour parler
3. Servir la forme humaine et la beauté. L'auteur souligne que la perte des dents rend les gens laids.

La différenciation des dents avec leur nombre, les variantes de la disposition des racines, et de plus le pronostic de l'arrachement de chaque dent.

La liste des maladies dentaires contient 14 points : Odontalgie - Pourrissement - Grincement - Carie - Instabilité - Vers - Perforation au milieu de la dent jusqu'à la racine - Élévation - Fragilité - Double rangée de dents - Dents acérées par fracture - Encombrement dentaire - Absence d'espace interdentaire - Malocclusions.

Le traitement de chaque maladie est cité dans le manuel, ainsi que la liste des instruments nécessaires :

Pour le nettoyage des dents : le scalpel de dents ou *pericharata*, le scalpel raclant.

Pour l'extraction : polycampo, ou pélican, ou *odontagra*, le pied-de-mouton, l'outil pour la mobilisation ou *Rhizagra*, l'alluchon, le bec de corbeau.

Le chapitre 68 attire l'intérêt sur « La prothèse du pa-

lais » où sont décrites les raisons et les conséquences de la perforation du palais dur, ainsi que les méthodes de traitement à l'aide de l'obturateur d'or ou d'argent doré.

Les premiers médecins qui ont reçu leur formation en Russie sont sortis de l'école médicale de l'hôpital en mai 1712. Les quatre premiers promus, Stepan Blazhenev, Ivan Beljaev, Egor Zhukov, Ivan Orlov, ayant obtenu le grade de médecin, ont commencé leur service à la flotte Baltique. La meilleure preuve de la qualité de la formation des médecins à l'école médicale de l'hôpital se trouve dans la lettre de Nikolas Bidloo (Fig. 8) adressée à Pierre Ier : « Je n'ai pas honte de recommander les meilleurs étudiants, car ils connaissent beaucoup de maladies du corps humain et réussissent à les guérir »². Le rôle historique de N. Bidloo est sans prix : en réunissant la thérapeutique et l'enseignement, il a instauré les bases de la médecine clinique dans son acception moderne. Concernant le rôle de l'hôpital et son enseignement, assurant également la formation des médecins pour l'armée, il a été unique en Russie pendant 26 ans soulignant par là même son extrême importance à cette époque.

Pour conclure on peut dire que Pierre le Grand et ses adeptes, tels que Nicolas Bidloo ont ouvert une ère nouvelle tant dans le développement de la médecine que de l'art dentaire en Russie.

Références

1. Труды и дни Князя Александра Даниловича Меншикова: Повседневные записки делам кн. А.Д. Меншикова 1716-1720, 1726-1727 гг. / Публикация С.Р. Долговой и Т.А. Лаптевой. Москва, Российский фонд культуры 2004
2. Бидлоо Н. Наставление для изучающих хирургию в анатомическом театре /Составлено в 1717 г.; Под ред. член-корр. АМН СССР М.В. Даниленко, Москва, Медицина, 1979.
3. Пашков К.А., Белолопоткова А.В. «Учебно-методическое пособие к семинарским занятиям по истории медицины» для студентов и преподавателей стоматологического факультета. Москва, Вече, 2004.
4. Сорокина Т.С. Учебник «История медицины». Москва, Академия, 2004.
5. Чистяков А.С. История Петра Великого. Москва, Буклет, 1992

Giuseppangelo Fonzi (1768-1840)

La vie et l'œuvre d'un illustre dentiste

Javier SANZ,* Miguel A. LOPEZ-BERMEJO**,
Micheline RUEL-KELLERMANN***

* Medico Estomatologo, profesor en la facultad de odontologia de la universidad Complutense de Madrid, President de Sociedad española de historia de la odontologia.

C/. Tutor, 7 y 9, 2.º C, 28008 Madrid, Espagne
(jsanz@med.ucm.es)

** Medico Estomatologo, profesor en la facultad de odontologia de la universidad Complutense de Madrid

Hermanos Garcia Noblejas, 5-3ºB, 28037 Madrid, Espagne,
(mescolar@eucmax.sim.ucm.es)

*** (micheline@ruel-k.net)

Résumé

Une des personnalités les plus séduisantes de l'histoire de l'odontologie mondiale est celle du voyageur italien Giuseppangelo Fonzi. Tout au long de son parcours professionnel, il obtient les plus grands honneurs dont ceux d'être le dentiste de plusieurs maisons royales d'Europe. Mais sa contribution la plus importante à l'art dentaire est l'invention des dents terro-métalliques ce qui fait dire qu'il est la figure la plus remarquable dans l'histoire de la prothèse dentaire de tous les temps.

Mots clés : dents individuelles, terro-métalliques, prothèse dentaire

Biographie

Giuseppangelo Fonzi (Fig. 1) est né le 13 juillet 1768 à Orsogna, royaume de Naples. Il est le fils de Domingo Fonzi, administrateur du prince Colona de Rome et de Maria Laudadio. Très jeune, il se fait remarquer durant ses études et fait son droit à seize ans dans la ville de Chieti [1], capitale de sa région natale et décide de se rendre à Naples poursuivre ses études. Son séjour y est bref, il décide de s'embarquer sur un navire de guerre espagnol, *La Bettina*. Sur ce bateau, il se perfectionne en espagnol, s'intéresse avec grand profit à la navigation et à l'astronomie, va jusqu'à Constantinople et dans bien d'autres ports méditerranéens. Lassé au bout d'un an par la vie maritime, il débarque en Espagne. Après un long séjour pendant lequel il exerce divers métiers, il voit, un jour sur une place publique, un arracheur de dents ; il s'intéresse à sa façon de pratiquer et remarque les bénéfices substantiels qu'il semble en tirer. Après plusieurs jours d'observation, il se détermine à se consacrer à ce qui va devenir définitivement son métier. Si l'on en croit Hoffmann-Axthelm [2], il aurait commencé par prendre connaissance du livre de Francisco Martinez [3] pour étudier ensuite les auteurs français.

Il se procure alors les instruments nécessaires pour procéder à des extractions, ce qu'il doit faire vraisemblablement jusqu'en 1790. Puis, il parcourt différentes villes et arrive à Barcelone en 1794. Un an plus tard, il est à Paris et dès son arrivée, il va perfectionner ses connaissances.

Abstract

Giuseppangelo Fonzi (1768-1840) Life and work of a famous dentist

One of the most fascinating characters in the history of world odontology is the italian traveller Giuseppangelo Fonzi. All his life long as a practitioner he is awarded the greatest honours, such as being the dentist of several European Royal Houses. But his greatest contribution to dental practice has been the invention of terro-metallic teeth, allowing us to say he is the most outstanding character of all times history in dental prosthesis.

Key words : individual teeth, terro-metallic, dental prosthesis

Tout en travaillant à son cabinet, il étudie la chimie, science qui lui sera particulièrement précieuse pour la réalisation de ses projets dans le domaine de la prothèse dentaire. Il entreprend plusieurs voyages à travers l'Europe, Londres, Munich, Moscou. La très grande portée de

Fig. 1. Giuseppangelo Fonzi (Sanz Javier, *Historia General de la Odontología Española*. Barcelona, 1999. p. 151)

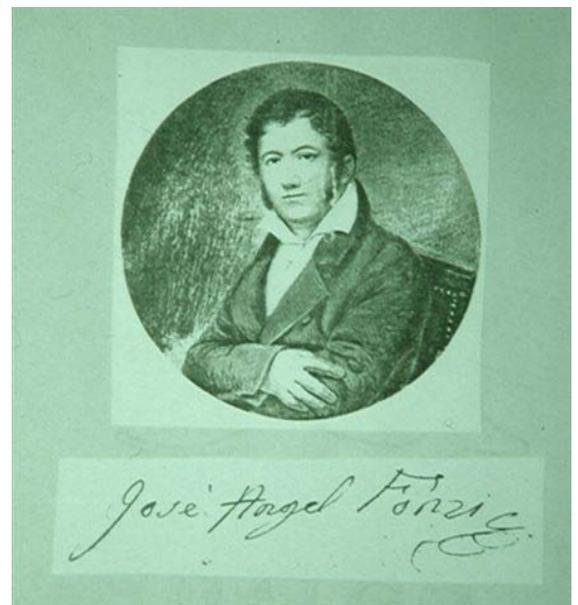




Fig. 2. Antonio Rotondo (Sanz Javier, *Historia General de la Odontología Española*. Barcelona, 1999. p. 152)

ses découvertes et sa dextérité lui feront mériter la confiance des personnalités européennes les plus célèbres de l'époque. Il sera le dentiste d'Eugène de Beauharnais, prince de Bavière, fils d'Alexandre et de Joséphine de Beauharnais, première épouse de Napoléon Bonaparte, ainsi que de Lucien, frère de celui-ci. En 1816, il se rend à Saint-Petersbourg où il exerce durant deux années. Il soigne avec un tel succès, la jeune tsarine édentée, que le tsar Alexandre Ier, son mari, lui propose de rester à son service pour fonder et diriger une école dentaire à Saint-Petersbourg, mais il décline l'offre.

Fonzi, tenant à consolider ses relations professionnelles avec la royauté espagnole, s'enhardit cette année-là à solliciter le titre de « dentiste honoraire de la chambre », titre devenu vacant après la mort du titulaire, Don José Rotondo Y Marcenara [4]; il s'engage à se consacrer à la formation du fils de celui-ci qui deviendra le célèbre dentiste Antonio Rotondo (Fig. 2).

Sa demande adressée au roi, Ferdinand VII, était la suivante : *À cette fin, je m'engage bien évidemment à révéler tous les secrets de mon art et à les transmettre à Don Antonio Rotondo, fils du dentiste de la chambre de Votre Majesté, en vertu d'une modique pension de quinze mille réaux annuels que l'on me donnera pour subvenir à la subsistance de ce jeune homme que je suis prêt à faire vivre et à instruire en lui confiant le fruit de mes veilles pour qu'un jour, il restitue à sa patrie et lui transmette les connaissances que jusqu'alors je réserve et cache avec le plus grand soin.*

Je supplie Votre Majesté de daigner me concéder le titre de Dentiste honoraire de la Chambre et la survivance de la propriété de cette charge avec la même dotation accordée à Don José Rotondo, s'il m'arrivait de lui survivre. Car lorsque ce fils sera parfaitement formé, je devrai exercer et remplir l'emploi cité en pleine propriété et pour récompenser mes sacrifices, je devrai recevoir à la retraite quinze mille réaux alloués pour cet emploi dont je pourrai bénéficier à Naples ou à Paris [5]. La requête est accordée et, avec son infatigable soif de voyages, il revient à Paris en compagnie du jeune Rotondo avec l'in-

tention de lui faire connaître les meilleurs centres européens. En août 1826, il arrive à Naples, pensant y résider six mois ; mais après trois mois, devant le peu de succès rencontré auprès de ses compatriotes, il décide de retourner à Paris, emmenant avec lui un neveu, futur héritier de ses biens.

À la suite de cet épisode, on donne curieusement au responsable du Bureau d'État les informations suivantes : *Le dentiste de la Chambre du roi, Notre Seigneur, qui, avec la permission royale passa six mois dans son pays natal en eut assez au bout de trois mois. Il s'embarqua quatre jours plus tard dans un bateau à vapeur pour se rendre à Livourne, d'où me dit-il, il irait à Florence pour suivre le traitement qu'il avait offert au ministre de Sa Majesté de cette même Cour et après il poursuivrait son voyage à Paris d'où il revint ici pour passer l'hiver. Il crut qu'à son arrivée, ses compatriotes l'accueilleraient favorablement en lui donnant l'occasion de leur démontrer sa supériorité sur ses confrères. Mais il n'en fut pas ainsi, il passa un mois en démarches pour qu'on lui permette d'annoncer son arrivée dans un journal et son offre de services à quiconque il pourrait être utile. Voyant que ni les gouvernants, ni la population ne lui marquaient aucun empressement, comme, disait-il, on lui avait manifesté dans d'autres pays, il décida de partir. C'est pourquoi, j'ai visé le passeport de l'ambassadeur de Sa Majesté à Paris qu'on me présenta pour lui et le jeune dentiste Antonio Rotondo qui voyage avec lui; Il a emmené aussi avec lui un neveu pour lui enseigner sa profession. Malgré l'article pompeux où il faisait état de ses études et de son savoir-faire théorique et pratique et de l'importance de sa découverte des dents terro-métalliques, il me dit n'avoir gagné qu'à peine 80 pesetas pendant son séjour et de plus avec une clientèle de classe inférieure. On voit bien dans son cas la vérité du dicton : "Nul n'est prophète en son pays". Je rapporte ces faits pour le cas où, Sa majesté, aurait la curiosité de connaître l'accueil reçu durant son voyage et de son séjour ici* [6].

Après avoir parcouru diverses capitales européennes en compagnie de ses élèves, il revient en Espagne et obtient une retraite pour son poste de dentiste de la maison royale par ordonnance royale du 4 juin 1830, aux conditions préalablement convenues. Cette pension lui est effectivement versée par Sa Majesté la régente, Marie-Christine, à partir de 1834, bien qu'il retournât vivre à Paris ou à Naples, et ce, bien que la règle interdise de verser des pensions à ceux qui résident à l'étranger [7]. Pressentant son installation loin de la cour, il avait donné pouvoir de toucher cette pension à ses hommes de confiance à Madrid [8].

Auparavant, le 1er février 1833, il avait fait son testament dans la capitale en ces termes : *Veuf d' Angelina Castro, il nomme exécuteur testamentaire Don Rafaël Estève, graveur de la chambre de Sa Majesté, pour que, une fois sa mort déclarée, il délègue les plus grandes facultés d'octroyer tout de ses biens, c'est-à-dire meubles et vêtements ainsi que tous ses instruments d'art dentaire et un grand assortiment de dents terro-métalliques lui appartenant* [9]. Par ce même acte : *il nomme pour seul héritier universel, son neveu Nicolas Fonzi résidant à Paris* [10], (Fig. 3-4-5).

Après ces formalités, on le trouve à Barcelone, sa destination définitive, d'où il fera de temps en temps un déplacement à Madrid et à Malaga, apparemment pour cause de maladie. À nouveau, il publie des annonces dans la presse barcelonaise pour faire état de ses capacités, tant pour trouver d'éventuels patients que pour enseigner ses inventions à d'autres collègues qui seraient intéressés par elles.

D. José Angel Fonzi, retraité de S. M. C., arrive de la Cour pour s'établir dans cette capitale, où il a travaillé, il y a de cela longtemps, et a eu l'honneur d'exercer son art avec la satisfaction de ce respectable public auquel il offre à nouveau ses services. Il est l'inventeur des dents terro-métalliques imputrescibles adoptées maintenant dans toutes les capitales européennes. Le mécanisme utilisé, qui lui est propre dans la composition des pièces artificielles, permet que ces dernières soient durables dans la bouche et (ce qui paraît impossible) assure la mastication de tous les aliments à ceux qui ont perdu leurs vraies dents. Il soigne toutes les maladies de la bouche et fait toutes les opérations de son art.

Il offre ses services à Messieurs les dentistes espagnols qui souhaiteraient entrer en relation avec lui pour s'initier à la pratique des inventions qui lui sont propres, perfectionnées par sa longue expérience. Il leur vendra, s'ils le veulent, un assortiment de dents terro-métalliques puisque c'est lui qui fournit les dentistes de Madrid. Il habite calle del Conde de Asalto n° 92, cuarto segundo [11].

Cinq années plus tard, le 30 avril 1840, il meurt à son domicile. Il est enterré le lendemain, au cimetière de l'Est. Fonzi fit ses débuts de dentiste dans notre pays et finit ses jours à Barcelone après une longue pratique professionnelle qui débuta d'une façon bien pittoresque d'apprentissage en observant la dextérité d'un simple arracheur de dents.

L'œuvre de Fonzi

Rappelons brièvement que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les dents humaines (de vivants ou de cadavres) ou d'animaux divers (cheval marin, hippopotame, etc.) étaient utilisées pour les prothèses dentaires. Alexis Duchateau, un apothicaire de Saint-Germain-en-Laye, constatant la décomposition et la mauvaise odeur des dents organiques, avait fabriqué en 1774 un dentier en porcelaine chez Guerhard à Sèvres, près de Paris. Bien que cette invention marque un grand pas en avant dans la prothèse dentaire, elle tombera rapidement en désuétude par trop d'imperfections et reste sans succès auprès d'autres patients. Par contre, le dentiste Nicolas Dubois de Chémant s'empare et exploite les recettes de Duchateau, il dépose un mémoire descriptif sur les *Dents minérales* et reçoit en 1791 un brevet d'invention pour *fabriquer, vendre et débiter dans tout le Royaume pendant quinze années*. Devant le succès de Chémant, Dubois-Foucou, d'autres dentistes et Duchateau lui intentent un procès pour rendre la paternité de l'invention à ce dernier ; ils sont déboutés, n'ayant rien pu prouver. Dubois de Chémant fait de fréquents séjours à Londres ; ses dentiers seront tournés en dérision par un dessinateur humoristique anglais, Thomas Rowlandson, dans une gravure caricaturale où sont représentés trois personnages outrageusement dentés.

En 1807, Fonzi présente son invention à l'Académie des sciences. Le rapport de Tenon, Gay-Lussac et Sabatier, tout en reconnaissant l'intérêt du procédé qui allie rapidité d'exécution, esthétique et ingéniosité, conclut paradoxalement que l'invention leur paraît *d'un succès trop incertain, et surtout d'une trop légère importance pour mériter d'être approuvée*. Ne se décourageant pas, le 4 février 1808, Fonzi demande à l'Athénée des arts de nommer une commission pour étudier ses dents individuelles terro-métalliques, le procédé de fabrication et ses

Fig. 4



Fig. 5

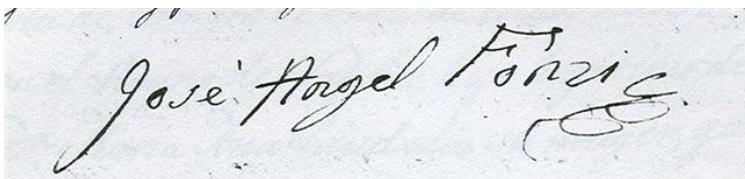


Fig. 3

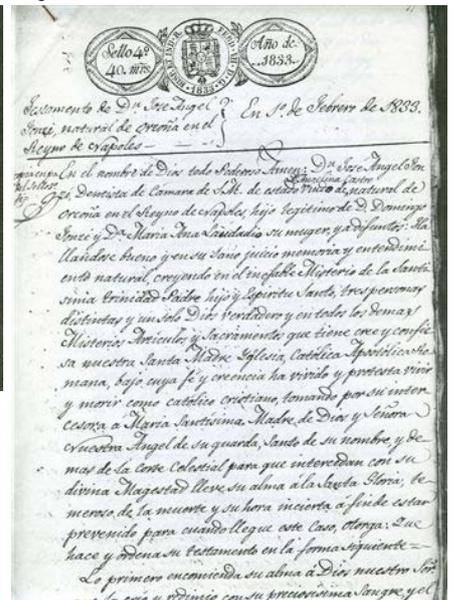


Fig. 3-4-5- Testament, en-tête du testament et signature

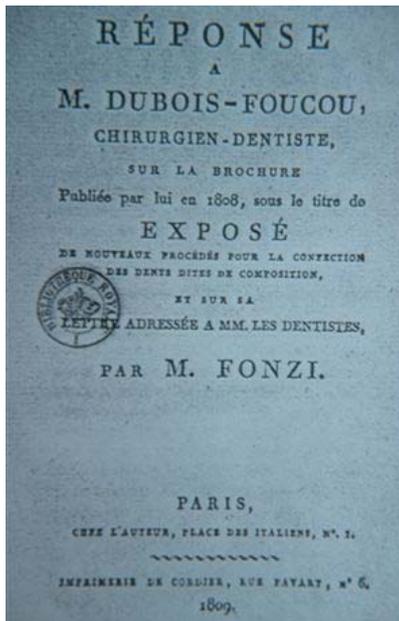


Fig. 6.
Réponse à M.
Dubois-Foucou

applications prothétiques et de publier un rapport sur le sujet. La commission de l'Athénée présente le 14 mars son rapport, qui sera publié le 16 mai dans le *Journal des arts, des sciences, de la littérature et de la politique* (n° 578). Il conclut en disant que l'inventeur de ces dents mérite une médaille et une couronne, les plus grandes décorations prévues dans les statuts [12]. Dubois-Foucou alors chirurgien-dentiste de l'empereur et de l'impératrice, n'accueille pas avec plaisir les succès de *ce dentiste étranger à qui il conviendrait qu'on apprenne le français* et publie la même année un pamphlet intitulé : *Exposé de nouveaux procédés pour la confection des dents dites de composition*. Il adresse également une lettre discréditant Fonzi à ses collègues dentistes et à l'Athénée. L'Italien publie en 1809 sa *Réponse à Monsieur Dubois-Foucou ...* (Fig. 6), [13], où il met en évidence ses insuffisances en la matière, tout en laissant en évidence quelques accusations. En novembre 1809, l'Athénée se prononce et laisse évidemment l'accusateur en très mauvaise posture (Fig. 7).

Mais le plus virulent des adversaires est un dentiste à Paris, d'origine italienne, Ricci le jeune, auteur des *Principes d'Odontotechnie ou Réflexions sur la Conservation des dents et de gencives* (1790); une polémique s'ensuit devant laquelle l'École de médecine de Paris refuse de se prononcer début 1809 [14].

Beaucoup plus tard, Dubois de Chémant revient hargneusement à la charge dans la deuxième édition de 1824 de sa *Dissertation sur les avantages des dents incorruptibles de pâte minérale...*[15] où il déclare : *Pour réparer la perte des bords alvéolaires, M. Fonzi et ses imitateurs sont forcés de placer de grandes dents longues et minces, et d'appliquer sur la base de chaque dent une pièce séparée imitant les gencives (...). Soyons étonnés que M. Fonzi ait pu persuader à l'Athénée des arts que le moyen consistant à fixer les dents, une par une, était préférable à celui qui présente les dents et les gencives ne formant qu'un tout continu. Il est vrai qu'il a eu grand soin d'éviter la comparaison et ne pas soumettre au jugement de cette Société éclairée les ouvrages sorties de mes mains.*

Quel fut le mérite de Fonzi

Les dentiers monoblocs de ses prédécesseurs étaient presque toujours sujets au retrait volumique inhérent à la cuisson de la pâte. Fonzi est bien le génial inventeur des dents individuelles de porcelaine qu'il dénomme terro-métalliques pour les distinguer de celles de Duchateau, Dubois de Chémant et Dubois-Foucou. La composition de la pâte est décrite dans un traité d'odontologie, qu'il ne réussit pas à faire imprimer. Ces nouvelles dents sont chimiquement inaltérables, d'une grande dureté et aux multiples nuances (vingt-six) obtenues à partir de différents oxydes métalliques, leur donnant un aspect particulièrement attrayant par leur naturel. Ces dents individuelles en porcelaine (Fig. 8 et 9) ont une rainure au dos dans laquelle il introduit un crampon de platine. En les montant sur une plaque d'or ou de platine, fidèlement adaptée au modèle, il passait entre les crampons une bande de platine qui, soudée à eux, leur donnait de la stabilité.

De plus pour éviter une compression de la base sur les gencives, il recouvrait d'un vernis de caoutchouc la partie correspondant au bord alvéolaire, faisant ainsi un tendre coussinet. La fixation à d'autres pièces au moyen de crochets élastiques émaillés offrait finalement au dentier une grande stabilité et un résultat esthétique remarquable.

Dans ses cabinets, il avait toujours un atelier annexe. La diffusion de l'invention ne l'intéressait guère, chargeant de le faire quiconque était initié par lui-même. De fait, le 27 novembre 1825, il s'engage à révéler à son disciple Rotondo les secrets de son métier que *jusqu'alors j'ai réservé et caché avec le plus grand soin*. L'historien et dentiste José Rahola a eu l'occasion de revoir l'inventaire de ses biens dans le second testament fait à Barcelone, la veille de sa mort. Dans cet acte, il est fait mention de certains de ses instruments à savoir : *une cuisinière et un four en fonte de l'invention du défunt avec une cheminée ou un tuyau conducteur de la fumée, huit marmites en fer-blanc avec des poignées en plâtre et des trous pour sécher et un couvercle en plâtre par-dessus* [16], fabriqués comme les autres instruments à la fonderie située

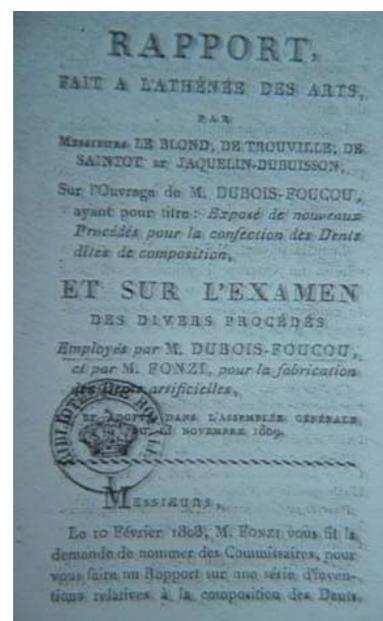


Fig. 7.
Rapport de
l'Athénée

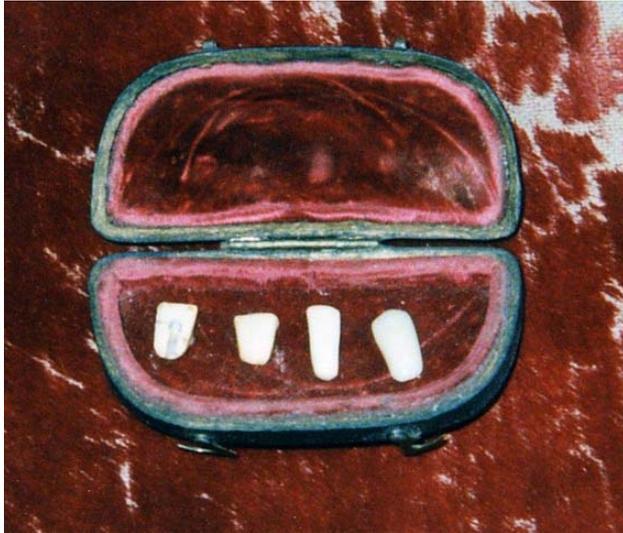


Fig. 8- Dents individuelles prothétiques en porcelaine, début XIXe, probablement par Fonzi (Collections privées et expositions thématiques, La collection dentaire italienne de Valerio)

sur la rambla dans « l'ex collègue de Saint Bonaventure ». Il possédait aussi huit sacs de toile de *terres diverses*, des moules, des grils, des casseroles etc. pour le four, de l'argent, du platine ainsi que des fils de ces métaux, sans aucun doute destinés à la confection des dents individuelles terro-métalliques dont il avait un grand assortiment selon le testament de 1833.

Conclusion

Toutes les études consacrées, tant à la personne de Fonzi qu'à l'histoire de la prothèse, le qualifient de pionnier pour la fabrication des premières « dents terro-métalliques imputrescibles ». Et comme tous les précurseurs, il a été l'objet de beaucoup d'attaques de la part de ses pairs. Dans sa réponse à Dubois-Foucou, il conclut : *Je m'estimerai plus heureux en simplifiant la marche de ceux qui viendront après moi ; et en tarissant, en leur faveur, toutes les ruses de l'ennemi, des jalousies et des rivalités dans un art dont l'uniformité de théorie et de pratique sera enfin fixée et constante* [17]. Se proclamant lui-même dans les annonces publicitaires *fournisseur de son invention pour les dentistes de Madrid*, ne proposait-il pas ainsi une spécialisation de la fabrication à grande échelle des dents prothétiques?



Fig. 9 - Coffret de dents de Fonzi. Musée de la Société dentaire suédoise Stockholm



Références

1. **GUERINI Vincenzo.** *Life and works of Giuseppangelo Fonzi.* Philadelphia & New York, 1925, où il est dit p. 17 qu'il a étudié à Chieti et qu'il est né à Spoltore, province de Teramo, (Fonzi dit Orsogna dans son testament)
2. **HOFFMANN-AXTHELM Walter.** *History of Dentistry, Inc.,* Chicago, Berlin, Rio de Janeiro and Tokyo, Quintessence Publishing Co., 1981, p. 256
3. **MARTINEZ Francisco.** *Coloquio breve y compendioso sobre la materia de la denta dura y maravillosa obra la boca,* Oviedo, édition fac-similé. KRK ediciones, 2001
4. **SANZ Javier.** Antonio Rotondo (1808-1879). Un dentista ilustrado. *Revista Vasca de Odontoestomatología.* Vol. 4. N° 1, 1994, p. 18-23
5. Archivo del Palacio Real. (Madrid.) Caja 922. Expte. 27.
6. Archivo Histórico Nacional (Madrid). Sección de Estado. Leg°. 5701. Expte. 31.
7. Archivo del Palacio Real. Caja 2623. Expte. 33.
8. Archivo Histórico del Protocolo (Madrid.) Protocolos Notariales. Protocolo n°. 23.710. F°. 42 y n°. 23.711. F°. 45. En 1834 aparece como cobrador D. Juan Rodríguez de Castro y en 1835 D. Francisco Xavier Albert.
9. *Ibidem.* Protocolo n°. 23.710. F°. 77-78 v°.
10. *Ibidem.*
11. *EL CATALAN (Diario de anuncios y noticias.)* 28 de agosto de 1835.
12. **KURDIK Bernard.** Giuseppangelo Fonzi, promoteur de la fabrication industrielle des dents prothétiques en porcelaine, *Le Chirurgien-Dentiste de France*, n° 733, 1995, p. 33-36
13. **FONZI Giuseppangelo.** *Réponse à monsieur Dubois-Foucou, chirurgien-dentiste, sur la brochure publiée par lui en 1808 sous le titre : Exposé de nouveaux procédés pour la conception des dents dites de composition et sur la lettre adressée à Messieurs les dentistes,* Paris, chez l'auteur, 1809
14. **KURDIK Bernard.** *Ibidem*
15. **DUBOIS de CHEMANT.** *Dissertation sur les avantages des dents incorruptibles de pâte minérale, démontrant leur supériorité sur toutes celles faites en substances animales et autres,* Paris, chez l'auteur ou Mongin, 1824, p. 11-13
16. **RAHOLA SASTRE J.** Los llamados dentistas y cyrujanos-dentistas del ultimo tercio del siglo XVIII y del primero del XIX en Barcelona. *Boletin de Informacion Dental,* Consejo general de odontologos y estomatologos de España. Madrid, 1964, n° 197, p. 37
17. **KURDIK Bernard.** *Ibidem*

Camille PINET (1855-1910), l'un des premiers enseignants français chargé d'un cours d'anesthésie à l'École dentaire de Paris. Son trajet scientifique

Marguerite ZIMMER

Docteur en chirurgie dentaire, en sciences historiques et philologiques (École pratique des hautes études, IVe section, en Sorbonne, Paris)
55, rue de Sélestat - 67100 Strasbourg

Résumé

Camille Pinet était le fils de Marie-Alexandre Pinet (1822-1897), ancien inspecteur de l'Enseignement primaire, ancien secrétaire de la faculté de médecine, puis conseiller général de la Seine, et d'Adelise-Emma-Joséphine Leclère (1829-1897). Camille Pinet soutiendra sa thèse de médecine le 28 novembre 1878, après un stage effectué au Val-de-Grâce. Le 28 février 1882, il est nommé préparateur du laboratoire de pathologie expérimentale et comparée de la faculté de médecine de Paris, alors dirigé par Alfred Vulpian (1826-1887). Camille Pinet publiera ses recherches, en commun, avec François-William Gœchsner de Coninck, Louis-Théodore Bochefontaine, Henri Choupe, S. H. Marcus, A. Duprat et George Viau. À partir de 1894, Camille Pinet fut chargé du cours d'anesthésie à l'École dentaire de Paris, en remplacement du Dr Armand Aubeau (1851-1907). Son décès prématuré, le 22 septembre 1910, mit fin à la carrière du deuxième enseignant français de l'anesthésiologie, une discipline qui n'était pas encore professée à la faculté de médecine de Paris.

Mots-clés : anesthésie, chimie, pathologie expérimentale, laboratoires, alcaloïdes, strychnine, antiseptiques, enseignement

Le milieu familial

Camille Pinet (1), fils d'Adelise-Emma-Joséphine Leclère (1829-1897) et de Marie-Alexandre Pinet (2) (1822-1897), est né le 7 avril 1855, au domicile parental, 23, rue du Pot de fer, à Orléans. Il semble que la famille Pinet ait quitté Orléans lorsque Camille avait cinq ans. En 1859, le père figure encore dans l'*Almanach du Loiret, Étrennes orléanaises et annuaire du Loiret réunis de 1855 à 1859*, en tant qu'Inspecteur primaire délégué pour l'arrondissement d'Orléans. Les Pinet se rendent ensuite à Paris, où Marie-Alexandre devient inspecteur de l'Enseignement primaire, officier de l'Académie et de l'Instruction publique. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur (3), le 14 août 1868, et occupe les fonctions de secrétaire à la faculté de médecine (4) et de conseiller général de la Seine. En 1868, la famille habite 25, rue Humboldt (l'actuelle rue Jean Dolent), à Paris. À partir du 2 septembre 1882, le père, auteur de plusieurs livres de géographie, se retire dans un immeuble situé 4, carrefour de l'Odéon. Son fils grandit donc dans une ambiance familiale studieuse.

Abstract

Camille PINET (1855-1910), one of the first teachers of anaesthesiology at the École dentaire de Paris. His scientific path.

Camille Pinet was the son of Adelise-Emma-Josephine Leclère (1829-1897) and Marie-Alexandre Pinet (1822-1897), former primary school inspector, then secretary of the faculty of medicine and councillor of the Seine department. Camille Pinet submitted his medical thesis on 28th november 1878, after a training period at the Val-de-Grâce Hospital. On 18th February 1882, Pinet was appointed assistant, then chief of the laboratory of experimental and comparative pathology at the medical faculty of Paris. At that time Alfred Velpeau (1826-1887) holds its directorship. Camille Pinet published his studies on alkaloids in common with François-William Gœchsner de Coninck, Louis-Théodore Bochefontaine, Henri Choupe, S. H. Marcus, A. Duprat and George Viau. After 1894, as a substitute for Armand Aubeau (1851-1907), Camille Pinet was teaching anaesthesiology at the École dentaire de Paris. The discipline was not yet professed at the medical faculty of Paris. He died on 22nd september 1910.

Key-words: anaesthesia, chemistry, experimental pathology, laboratories, alkaloids, strychnine, antiseptic, teaching.

Les études médicales

En 1874, Camille Pinet entre au service du chirurgien Athanase-Léon Gosselin (1815-1887), à l'hôpital de la Charité. Il obtiendra ses cinq certificats d'aptitude (5), les 7 septembre 1877, 29 janvier, 8 avril, 22 mai et 23 juillet 1878 et le grade de docteur en médecine, le 28 octobre 1878. Pinet est alors médecin-stagiaire au Val-de-Grâce. Sa thèse (6), *De l'état de nos connaissances sur l'affection ourlienne ou oreillons*, a été présidée par Alfred Vulpian (1826-1887). Comprendre son cheminement professionnel, c'est revenir sur l'organisation des laboratoires de recherche.

Les laboratoires d'enseignement, d'expériences et de recherches de la faculté de médecine de Paris.

Trente laboratoires d'enseignement, d'expériences et de recherches avaient été institués par le décret de création de l'École pratique des hautes études, dont cinq furent alloués à la faculté de médecine de Paris (7) :

- le laboratoire de chimie biologique et le laboratoire de chimie médicale, dirigés par Charles-Adolphe Würtz,
- le laboratoire de pathologie expérimentale et comparée, dirigé par Alfred Vulpian,
- le laboratoire d'anatomie pathologique, dirigé par Jean-Martin Charcot,
- le laboratoire d'histologie, dirigé par Édouard Robin
- le laboratoire d'histoire naturelle, dirigé par Henri Baillon.

Les deux premiers intéressent tout particulièrement l'art dentaire.

Les laboratoires de chimie biologique et de chimie médicale

Le laboratoire de chimie biologique, ouvert en janvier 1874, faisait partie du bâtiment de l'École Pratique, rue de l'École de Médecine. Il était dirigé par Charles-Adolphe Würtz (1817-1884), son directeur, par Émile-Justin-Armand Gautier (1837-1920), directeur-adjoint, Gabriel Pouchet (1851-1938), préparateur, et Charles Kopperhorn, garçon de laboratoire (8). Neuf élèves fréquentaient ce laboratoire (9). De décembre 1880 à février 1881, le laboratoire déménage pour s'installer au Collège Rollin (10) (l'actuel Lycée Jacques Decour), qui avait été transféré en 1876 au 12, avenue Trudaine. Les travaux du laboratoire portaient sur les substances toxiques et médicamenteuses. Gautier s'occupait des alcaloïdes cadavériques (ptomaines et leucomaines), des alcaloïdes vénéneux de la salive humaine (11), et, dès 1874, de la composition chimique de l'émail, de la dentine, du ciment et de la salive (12). Pouchet (13) s'intéressait aux hypnotiques, aux analgésiques, aux antipyrétiques et antithermiques analgésiques.

Le laboratoire de chimie médicale, également dirigé par Würtz, se composait des scientifiques suivants : Arthur Henninger (1850-1884), directeur-adjoint, M. Wassermann et Adrien Fauconnier (14), préparateurs, Griner et Leser, préparateurs de l'École des hautes études (15). Quarante-deux élèves fréquentaient ce laboratoire. Parmi les travaux, on remarque *L'Histoire des alcaloïdes de l'opium* et *La synthèse de la codéïne et de ses homologues* de Louis-Édouard Grimaux (16) (1835-1900) et les conférences du chimiste François-William Œchsner de Coninck (1851-1917) sur les bases de la série pyridique (17).

Le laboratoire de pathologie expérimentale et comparée d'Alfred Vulpian.

Ce laboratoire avait été créé pour Vulpian, en 1871, à la Charité. Il jouissait d'un crédit annuel prélevé sur les fonds de l'École Pratique (18), destiné à la rémunération d'un garçon de laboratoire (19) et aux frais en matériel (20). Les laboratoires d'enseignement et de recherches étaient tout à fait indépendants des chaires, et, en conséquence, le titre de directeur et les avantages pécuniaires qui en résultaient étaient exclusivement attachés à la personne qui les percevait (21). C'est pourquoi les dotations annuelles accordées à Vulpian devaient disparaître, à sa mort, en 1887. Conformément à l'article 3 du décret du 9 mars 1852, le salaire annuel de Louis-Théodore Boche-

fontaine (22), préparateur, était, en 1879, de quinze cents francs. En 1880-1881, le personnel est toujours le même (23). Le laboratoire servait à toutes les investigations journalières nécessaires à l'organisation des cours de pathologie de Vulpian et de Bochefontaine, dispensés pendant le semestre d'été, et à celles de toutes les personnes qui désiraient poursuivre leurs travaux de pathologie et de physiologie expérimentales. Vingt-cinq élèves fréquentaient le laboratoire. En 1880-1881, les leçons portaient sur la pathologie des maladies à microbes, les études expérimentales relatives aux contractures, aux réflexes tendineux et aux vasodilatateurs. Grimaux étudiait les propriétés physiologiques de la méthylmorphine. La faculté de médecine envisagea rapidement d'améliorer la gestion du laboratoire en créant un nouveau poste de préparateur et en nommant Bochefontaine (24), Chef de laboratoire. Le 28 février 1882, la fonction de préparateur échut à Pinet (25). Comme son prédécesseur, il percevait un traitement annuel de quinze cents francs (26), qui, d'après un document signé par Jules Ferry, lui fut versé, à partir du 16 février 1882, par l'agent comptable Mr. Demoulin (27). Au décès de Bochefontaine (28), le 27 mars 1886, Pinet fut nommé Chef de laboratoire. Son ascension professionnelle semblait bien engagée, lorsque survint un événement inattendu : le décès de Vulpian. Faute de subventions, Pinet fut obligé de réorienter sa carrière professionnelle.

Les travaux scientifiques de Camille Pinet, entre 1882 et 1888.

En 1882, Marcus et Pinet (29) étudient le mode d'action du salicylate de soude sur les bactéries de la putréfaction. Cette étude avait été entreprise à la demande de Vulpian, qui venait d'analyser ce sel dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu (30). La propriété de l'acide salicylique et du salicylate de soude d'empêcher le développement des vibrions des liquides en putréfaction, du *mycoderma vini* et du champignon du lait, avait été publiée par Bochefontaine dans le *Journal des connaissances médicales*, la *Tribune médicale* et le *Journal d'hygiène*. Ces travaux sont cités dans un rapport du laboratoire de Vulpian (31). En étudiant le pouvoir antiseptique de l'acide phénique, du salicylate de soude, du chloral, de la diméthylrésorcine ou Résol, sur le *microbacterium* de la putréfaction, Pinet et Marcus démontrèrent qu'une dose minimale de 2,5 pour 1000 d'acide salicylique arrête la prolifération bactérienne et tue les microorganismes.

Pinet s'intéressait aussi aux alcaloïdes. Il étudia, avec son ami François-William Œchsner de Coninck, l'action physiologique de la picoline (32) et des β -lutidines de la cinchonine et de la brucine, des bases appartenant à la série pyridique. Œchsner de Coninck était sur le point de soutenir une thèse en vue du doctorat ès-sciences. Ses travaux, commencés au début de 1880, et présentés à l'Académie des sciences par Würtz, portaient sur les bases de la série pyridique et de la série quinoléique (33). Œchsner de Coninck avait envoyé plusieurs notes (34) à leur sujet à l'Académie des sciences (2 août 1880, 21 février 1881 et 7 août 1882), tout en publiant de nombreux articles dans le *Bulletin de la Société chimique*. En décembre 1882, il faisait paraître un mémoire d'une centaine de

pages dans les *Annales de chimie et de physique* (35). Ses travaux sur les propriétés physiologiques de la pyridine pure (C_5H_5N) furent présentés, en commun avec Marcus, à la Société de chimie, le 23 juin 1882. Ceux portant sur l'action physiologique de la pyridine et de la β -lutidine dérivée de la cinchonine (36) furent délivrés devant la même société, les 12 mai et 23 juin 1882. Ces recherches ont été poursuivies par Bochefontaine, puis par Echsner de Coninck et Pinet, qui publièrent une première note (37) dans les *Comptes rendus de la Société de biologie*, le 23 décembre 1882, puis un deuxième article (38), le 15 janvier 1883, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences* (Fig. 1). Echsner de Coninck et Pinet montrèrent que la picoline agit sur le système nerveux central et les nerfs périphériques en abolissant le pouvoir excito-moteur, et que l'injection, sous la peau, de deux gouttes de β -lutidine de la cinchonine et de β -lutidine de la brucine diminue la contractilité musculaire ; la β -lutidine de la brucine agissant beaucoup plus rapidement que la β -lutidine de la cinchonine.

Dans une autre série d'expériences (39, 40), les 6 et 13 janvier 1883, Echsner de Coninck et Pinet montrèrent que le chlorhydrate de la β -lutidine de la cinchonine agit plus rapidement que la base et que l'inhalation des vapeurs de la β -lutidine de la cinchonine et de la brucine engourdit les fonctions nerveuses. Les 24 février et 3 mars 1883, ils démontrèrent que l'action physiologique des deux collidines isomériques, l' α et la β -collidine, dérivées de la brucine, n'était pas tout à fait la même (41). Pendant ce temps, Bochefontaine (42) étudiait le pouvoir toxique de la quinine et de la cinchonine, tout en menant des recherches, avec Germain Sée (43), sur les effets physiologiques de la cinchonidine. Le 24 novembre 1883 et le 9 février 1884, (Echsner de Coninck et Pinet (44) publièrent une étude sur l'action physiologique de la lutidine du goudron de houille sur les animaux à sang chaud et froid. Cette lutidine produisait les mêmes phénomènes d'excitation sur les centres nerveux centraux que la picoline, avec abolition de la sensibilité et de la motricité. En 1883, Pinet contribua aux travaux de Marcus sur les ferments non figurés, l'émulsine, la pepsine et la ptyaline (45). Dans l'estomac, le suc gastrique détruisait l'émulsine, ferment spécifique de l'amygdaline. La bile détruisait l'émulsine dans les intestins. L'étude des bases de la série pyridique et quinoléique conduisit Echsner de Coninck (46) à se pencher sur de nouvelles séries de composés. Il contribua ainsi à la synthèse des alcaloïdes. La pipéridine (découverte en 1866 par Theodor Wertheim et Friedrich Rochleder, puis synthétisée par Albert Ladenburg en soumettant la pyridine à l'action de l'hydrogène naissant) lui donna l'idée d'étudier la cicutine. En réussissant à fixer six molécules d'hydrogène sur la β -collidine, Echsner de Coninck obtenait un nouveau composé, auquel il donna le nom d'*isocicutine*. Ce fut le début de nouveaux travaux, réalisés, en commun, avec Bochefontaine et Pinet. Echsner de Coninck et Pinet étudièrent ensuite l'action antiseptique des alcaloïdes pyridiques (β -lutidine, β -collidine, α -picoline, pyridine et γ -lutidine). Le 17 octobre 1885, ils comparaient l'action de la pipéridine de synthèse et celle de ses vapeurs (47), et, l'année suivante, étudièrent l'action physiologique de la

pipéridine ordinaire sur les animaux (48), en constatant qu'elle était la même que celle de l'hexahydrure de pyridine. En injection sous-cutanée dans la patte des grenouilles et des cobayes, ils obtenaient une irritation locale très vive. Les alcaloïdes pyridiques se retrouvaient dans les urines, la salive, et dans la vapeur d'eau expirée par les animaux (49).

En juin 1886, Pinet publiait une note avec l'externe des hôpitaux A. Duprat sur l'action physiologique de l'*Erythrina corallodendron*, ou mulungú (50), cet arbre de la famille des Papilionacées dont l'écorce était utilisée comme un calmant et un hypnotique. Philippe-Marius Rey avait rapporté un échantillon du Brésil et Bochefontaine (51) en étudia aussitôt l'action sur les batraciens et les mammifères. L'alcaloïde contenu dans le végétal abolissait les fonctions du système nerveux central. Bochefontaine l'appela *érythrine*. En reprenant ces études physiologiques Pinet et Duprat démontrèrent qu'un extrait aqueux, inséré sous la peau d'une grenouille, produit un ralentissement graduel des battements du cœur en augmentant la diastole.

En octobre 1886, Pinet (52) étudie l'action antiseptique du salicylate de phénol ou Salol. C'était une poudre blanche, dont les propriétés antiseptiques avaient été mises en évidence par Marcell Nencki (1847-1901), assistant à l'université de Berne. Dans un cas de pulpite, Pinet vit que l'application topique, sur la partie carieuse, d'une pâte, faite d'acide salicylique délayée dans de l'eau, diminuait notablement la douleur. En 1894, le Salol fut utilisé pour l'obturation des canaux radiculaires (53). En janvier-février 1887, Pinet (54) s'intéressait, avec l'aide de Duprat, à un autre alcaloïde d'origine américano-brésilienne : l'écorce de la racine de la *Remijia ferruginea* (une Rubiacée). L'alcaloïde, injecté dans la patte d'un animal, agissait sur le bulbe rachidien en produisant une hyperexcitabilité générale. Le décès de Vulpian, le 18 mai 1887, bouleversa la vie du laboratoire de pathologie expérimentale et comparée. Ses élèves en continuèrent néanmoins les travaux. Le 21 novembre 1887, Jean-Martin Charcot (1825-1893) présentait à l'Académie des sciences une note (Fig. 2) de Henri Chouppe et Camille Pinet (55), qui traitait de l'action du foie sur la strychnine.

Vulpian n'admettait pas les conclusions des physiologistes Paul Héger (56), Moritz Schiff et B. F. Lautenbach, qui estimaient que la glande hépatique retenait une forte proportion des alcaloïdes végétaux ou des substances toxiques formées dans un organisme sain ou malade. Vulpian pensait à un ralentissement de leur absorption. Chouppe et Pinet tentèrent de le vérifier en montrant que le foie n'exerce aucune action spéciale sur la strychnine lorsque l'alcaloïde est ingéré, et, surtout, qu'il ne le détruit pas.

Camille Pinet à l'École dentaire de Paris (Fig. 3).

La loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine autorisait les dentistes à pratiquer l'anesthésie et à être un *technicien-anesthésiste*. Nommé professeur d'anesthésie, Pinet fut chargé, à partir de 1894, de la chaire et du cours d'anesthésiologie à l'École dentaire de Paris. Les facultés de médecine de Paris, Lyon, Strasbourg et

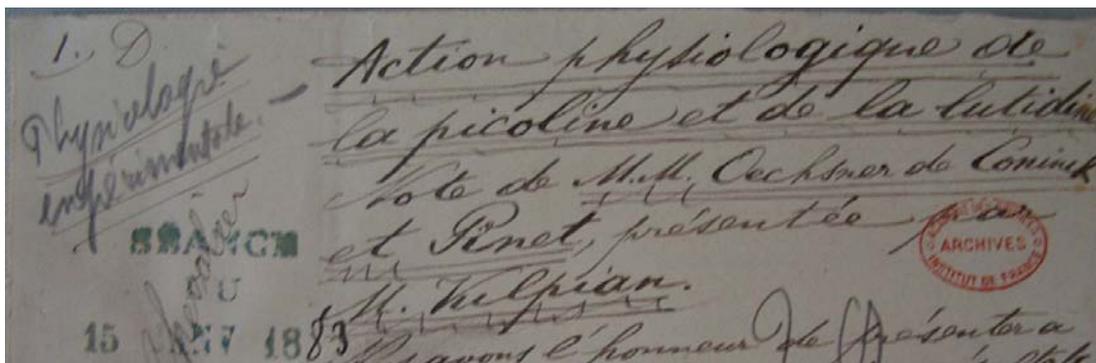


Fig. 1- Extrait de la note de François-William Cœhsner de Coninck et Camille Pinet, « Action physiologique de la picoline et de la lutidine », Académie des sciences de l'Institut de France.

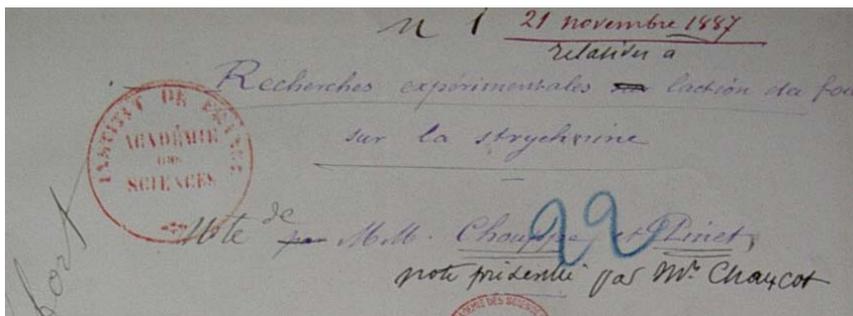
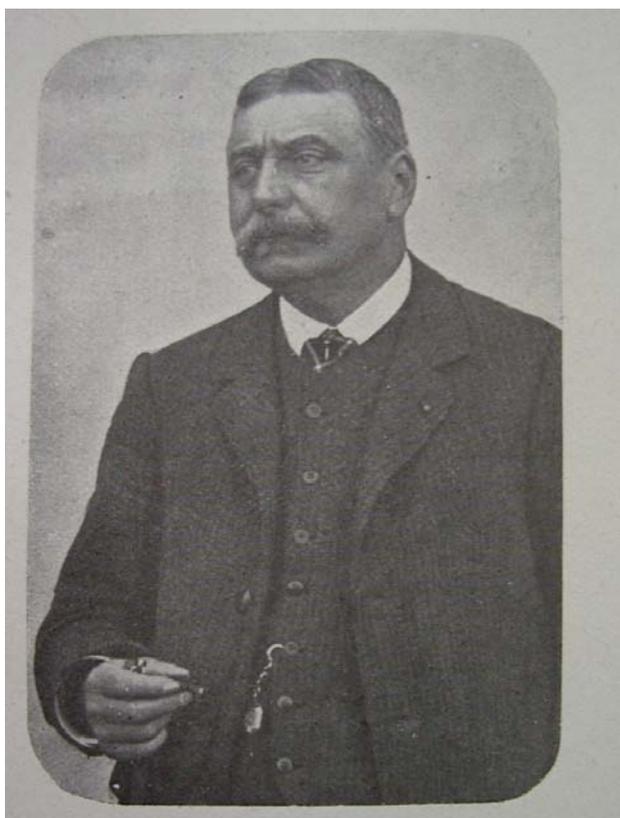


Fig. 2- Extrait de la note de Henri Chouppe et Camille Pinet, « Recherches expérimentales relatives à l'action du foie sur la strychnine », archives de l'Académie des sciences de l'Institut de France.

Montpellier, n'organiseront rien de comparable avant 1939. Rappelons qu'Armand Aubeau (1851-1907), docteur en médecine, directeur de la clinique générale de chirurgie et professeur à l'École dentaire de Paris, avait organisé des démonstrations pratiques d'anesthésie au protoxyde d'azote-oxygène dès 1884, au laboratoire de l'École dentaire de Paris (57), 23, rue Richer, en appli-

quant la méthode définie par Paul Bert (mai 1883). Aubeau suivait les nouvelles méthodes d'anesthésie appliquées par Jules-Émile Péan (1830-1898), à l'hôpital Saint-Louis (58). Aubeau (59) fut lui-même anesthésié par les chirurgiens-dentistes Alexis Heymen (1853-1894) et Alfred Ronnet (1843-1915).

Fig. 3- Portrait de Camille Pinet, *L'Odontologie*, 1910, vol. XLIV, p. 289.



Les cours d'anesthésie, les séances cliniques et les démonstrations pratiques de Camille Pinet avaient lieu en 2^e et 3^e année de l'enseignement théorique du chirurgien-dentiste (60). L'épreuve clinique d'anesthésie, en fin de 3^e année, comprenait un examen général du malade, avec auscultation, la rédaction d'une observation et son exposé clinique. Dès que les physiologistes et les médecins allemands et anglais eurent pris position en faveur de la tropacocaïne (*Semaine Médicale* du 31 août 1892), Pinet porta son attention sur ce nouvel alcaloïde. La maison Merck, de Darmstadt, eut l'obligeance de lui adresser un échantillon de ce sel, censé supplanter le chlorhydrate de cocaïne. Pinet (61) et George Viau en présentèrent les premiers résultats expérimentaux, le 6 décembre 1892, à la Société d'odontologie. Entre 1894 et 1902, les charges de l'enseignement de l'anesthésiologie semblent avoir été trop lourdes pour Pinet. Il fit bien paraître une étude générale sur le chloroforme (62), mais n'entreprit aucune nouvelle recherche fondamentale. Avec Charles-Ernest Jeay (1871- ?), Pinet contribua à l'étude du soëmnoforme (63), le nouvel anesthésique général de Georges Rolland (64), et publia bientôt un historique sur le bromure d'éthyle (65). En 1906, Pinet et Jeay (66) s'intéressèrent à la novocaïne (découverte par Emil Uhfelder et Alfred Einhorn). Ils reconnurent qu'elle était moins toxique que la cocaïne, mais se trompèrent en affirmant que l'adjonction d'adrénaline était inutile. En février 1909, Pinet (67) présentait encore un cas de ptyalisme survenu après une anesthésie locale à la cocaïne. Ce fut sa dernière contribution scientifique. Pinet décède, en effet, le 22 septembre 1910, à l'âge de 55 ans, en laissant une veuve et deux

enfants (68). Sur sa pierre tombale, au cimetière Montparnasse, figurent les noms suivants : Corriol, Menard, Pinet et Millard.

Conclusion

Camille Pinet fut à l'origine de l'enseignement théorique et pratique de l'anesthésie, 45 ans avant les facultés de médecine françaises. Il restera également gravé dans nos mémoires comme hygiéniste. Comme son père, il faisait partie de la Commission d'hygiène du 6^e arrondissement de Paris. Il fut aussi délégué cantonal et membre des commissions scolaires et d'hygiène.

Notes et références bibliographiques

1. Archives municipales d'Orléans. Acte de naissance de Pinet Camille, n° 353. Sa sœur, Blanche-Marie-Isabelle-Germaine, est née le 21 novembre 1857. Acte de naissance n° 1033.
2. Pinet Marie-Alexandre est décédé un mois après son épouse, le 28 juillet 1897, *L'Odontologie*, 1897, II^e série, vol. V, p. 119.
3. CARAN, LH/ 21661/31.
4. CARAN, LH/ 21661/31.
5. CARAN, F17/6301.
6. **PINET Camille**, *De l'état de nos connaissances sur l'affection ourlienne ou oreillons*, Thèse de médecine de Paris, n° 425, A. Parent, 1878, 115 p.
7. CARAN, AJ/16/6556.
8. CARAN, AJ/16/6555.
9. CARAN, AJ/16/6555.
10. Il s'agit de l'ancien collège Sainte-Barbe-Rollin, 36, rue de la Poste (aujourd'hui rue Lhomond), sur la montagne Sainte-Genève.
11. CARAN, AJ/16/6555. Voir aussi GAUTIER Armand, *Sur les alcaloïdes dérivés de la destruction bactérienne ou physiologique des tissus animaux : ptomaines et leucomaines*, Paris, G. Masson, 1886.
12. **GAUTIER Armand**, *Chimie appliquée à la physiologie, à la pathologie et à l'hygiène, avec les analyses et ses méthodes de recherches les plus nouvelles*, Savy, Paris, 1874, t. I, p. 361-363 ; 377-384.
13. **POUCHET Gabriel**, *Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale*, O. Doin, Paris, 1900-1904.
14. CARAN, AJ/16/6555.
15. CARAN, AJ/16/6555.
16. GRIMAUX Louis-Édouard était professeur de chimie à l'École Polytechnique et à l'Institut d'Agronomie.
17. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** fut ultérieurement professeur à la faculté des sciences de Montpellier, secrétaire de la section des sciences de l'Académie des sciences et belles lettres de Montpellier, secrétaire général de la Société chimique de Paris. Il rédigea le premier volume du traité de chimie générale de WÜRTZ Charles-Adolphe sur la chimie des métalloïdes.
18. CARAN, AJ/16/ 6556.
19. CARAN, AJ/16/6556.
20. CARAN, AJ/16/6556.
21. CARAN, AJ/16/6556.
22. CARAN, AJ/16/ 6555.
23. CARAN, AJ/16/ 6555.
24. 2CARAN, AJ/16/ 6555. Bochefontaine était aussi Chef de laboratoire au laboratoire des Cliniques de l'Hôtel-Dieu, dirigé par Germain Sée (1818-1896) et Alfred Richet (1816-1891).
25. CARAN, AJ/16/ 1380 et AJ16/6519.
26. CARAN, AJ/16/1380 et AJ16/6519.
27. CARAN, AJ/16/6519.
28. CARAN, AJ/16/6519.
29. **MARCUS S. H. et PINET C.**, « Action de quelques substances sur les bactéries de la putréfaction », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1882, vol. 34, p. 718-724.
30. **VULPIAN Alfred**, « Du mode d'action du salicylate de soude dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu », *J. Pharm. et Chim.*, 1881, 5^e série, t. III, p. 5-15 ; 113-120.
31. CARAN, AJ/16/ 6555.
32. La picoline, découverte par Anderson Thomas, était extraite de l'huile animale de Dippel, un distillat des cornes de cerf, ou par la distillation de l'huile de charbon de terre ou du goudron de houille. **ANDERSON Thomas**, « On the constitution and properties of Picoline, a new organic base from Coal Tar », *Edinburgh New Phil. J.*, 1846, XLI, p. 146-156; 291-300.
33. Ms. de **ÆCHSNER DE CONINCK François-William**, « Sur la formation des bases de la série quinoléique dans la distillation de la cinchonine avec la potasse », *Archives Acad. Sci., Institut de France*. Note publiée dans le *C. R. Acad. Sci.*, 1882, vol. XCIV, p. 87-90.
34. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William**, « Sur les bases pyridiques », *C. R. Acad. Sci.*, 1880, vol. XCI, p. 296-297 ; 1881, vol. XCII, p. 413-416 ; 1882, vol. XCV, p. 298.
35. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William**, « Recherches sur les bases de la série pyridique et de la série quinoléique », *Ann. Chim. et Phys.*, 1882, 5^e série, t. 29, p. 433-532.
36. *Notice sur les travaux scientifiques* d'ÆCHSNER DE CONINCK François-William, Impr. Gustave Firmin et Montane, Montpellier, 3^e notice, 1899, 4^e partie, n° 152, p. 57.
37. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action physiologique de la picoline et des β-lutidine de la cinchonine et de la brucine », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1882, vol. 34, p. 826-831.
38. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action physiologique de la picoline et de la lutidine », *C. R. Acad. Sci.*, 1883, vol. XCVI, p. 200-202.
39. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Note sur l'action du chlorhydrate de la β-lutidine de la cinchonine », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1883, vol. 35, p. 20-21.
40. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action physiologique de la vapeur des β-lutidine de la cinchonine et de la brucine », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1883, vol. 35, p. 21-22.
41. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action des vapeurs de la β-lutidine de la cinchonine ; action physiologique de l'α et de la β-collidine, dérivées de la brucine », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1883, vol. 35, p. 171-174.
42. **BOCHEFONTAINE Louis-Théodore**, « Pouvoir toxique de la quinine et de la cinchonine », *C. R. Acad. Sci.*, 1883, vol. XCVI, p. 503-506.
43. **SÉE Germain** et **BOCHEFONTAINE Louis-Théodore**, « Recherches expérimentales sur les effets physiologiques de la cinchonidine », *C. R. Acad. Sci.*, 1883, vol. XCVI, p. 1081-1084.
44. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action physiologique de la lutidine du goudron de houille », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1883, vol. 35, p. 607-611 ; 1884, vol. 36, p. 64-66.
45. **MARCUS S. H. et PINET Camille**, « Contribution à l'étude des ferments non figurés (émulsine, pepsine, ptyaline, etc.) », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1883, vol. 35, p. 168-171.
46. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William**, « Contribution à la synthèse des alcaloïdes », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1885, vol. 37, p. 108-111.
47. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Action physiologique de la pipéridine de synthèse et de ses vapeurs », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1885, vol. 37, p. 613-616.
48. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William** et **PINET Camille**, « Note préliminaire sur l'action physiologique de la pipéridine ordinaire », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1886, 8^e série, vol. 3, p. 217-218 ; 461-462.
49. **ÆCHSNER DE CONINCK François-William**, « Sur le passage de la pyridine à travers l'organisme », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1887, vol. 39, p. 755-756 ; « Sur l'élimination de la pyridine », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1888, vol. 40, p. 376-377.

50. **PINET Camille et DUPRAT A.**, « Note sur l'action physiologique de l'Erythrina corallodendron », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1886, 8^e série, vol. 3, p. 284-285.
51. Ms. de **BOCHEFONTAINE Louis-Théodore et REY Philippe-Marius**, « Sur quelques expériences relatives à l'action physiologique de l'Erythrina corallodendron », Archives Acad. Sci., Institut de France. Note publiée dans le *C. R. Acad. Sci.*, 1881, vol. XCII, p. 733-734.
52. **PINET Camille**, « Note sur l'action antiseptique du Salol », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1886, 8^e série, vol. 3, p. 450-451.
53. « De l'emploi du Salol pour l'obturation des canaux radiculaires », *L'Odontologie*, 1894, p. 586-591.
54. **PINET Camille et DUPRAT A.**, « Note sur l'action physiologique de la Remijia ferruginea », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1887, vol. 39, p. 97-99.
55. Ms. de **CHOUPPE Henri et PINET Camille**, « Recherches expérimentales relatives à l'action du foie sur la strychnine », Archives Acad. Sci., Institut de France et *C. R. Acad. Sci.*, 1887, vol. CV, p. 1023-1025.
56. Ms. de **HÉGER Paul**, « Sur le pouvoir fixateur de certains organes pour les alcaloïdes introduits dans le sang qui les traverse », Archives Acad. Sci., Institut de France et *C. R. Acad. Sci.*, 1880, vol. XC, p. 1126-1227.
57. **ROUSSEAU Claude**, « L'École et l'Hôpital dentaires libres de Paris. L'École dentaire de France » et **MORGENSTERN Henri**, « La mise en place de l'École dentaire de Paris et de l'École dentaire de France : organisation-administration et programme des études. Les lois du 12 juillet 1875 et du 18 mars 1880 et la fondation des écoles dentaires », *Actes S.F.H.A.D., Sens*, 16-18 juin 1995, p. 68-83 ; 88-97.
58. **AUBEAU Armand**, « Anesthésie à l'aide d'un mélange de chloroforme et d'air exactement titré. Méthode de M. P. Bert. Statistiques des 115 premières observations recueillies dans le service de M. Péan à l'hôpital Saint-Louis », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1884, vol. 36, p. 396-400. Et, « Les appareils présentés par le Dr. Telschow. - Appareil permettant d'administrer le protoxyde d'azote et l'oxygène combinés », *L'Odontologie*, 1888, vol VIII, p. 569-570.
59. **AUBEAU Armand**, « Anesthésie prolongée obtenue avec le protoxyde d'azote à la pression normale », *C. R. hebd. des séances et Mém. Soc. Biol.*, 1884, vol. 36, p. 102-109.
60. **GODON Charles**, *L'évolution de l'art dentaire. L'École Dentaire. Son histoire, son action, son avenir*, Thèse de Paris 1900, J.-B. Baillière et Fils, Paris, 1901, p. 300-301 ; 307 ; 317.
61. **PINET Camille et VIAU George**, « Essai d'anesthésie locale en chirurgie dentaire au moyen de la tropacocaïne », *L'Odontologie*, 1892, p. 554-555. Une étude plus complète fut publiée, en janvier 1893, dans *L'Odontologie*, 1893, p. 1-12.
62. **PINET Camille**, « Étude générale sur le chloroforme », *L'Odontologie*, 1902, p. 365-388.
63. **PINET Camille et JEAY Charles**, « Contribution à l'étude du scœmnoforme », *L'Odontologie*, 1902, vol. XXVII, p. 417-425.
64. **ROLLAND Georges**, « De l'anesthésie générale, théorique et pratique par le scœmnoforme en chirurgie générale et en chirurgie dentaire », *L'Odontologie*, 1901, t. XXVI, p. 493-503. Rolland a présenté le scœmnoforme, à Ajaccio, le 10 septembre 1901, au cours du Congrès pour l'avancement des sciences.
65. **PINET Camille**, « Bromure d'éthyle », *L'Odontologie*, 1902, t. XXVIII, p. 547-560.
66. **PINET Camille et JEAY Charles**, « Un nouvel anesthésique : la novocaïne », *L'Odontologie*, 1906, vol. XXXV, p. 435-439.
67. **PINET Camille**, « Ptyalisme intense consécutif à l'action locale du chlorhydrate de cocaïne », *L'Odontologie*, 1909, vol. XLI, p. 171.
68. Nécrologie, « Docteur Camille PINET », *L'Odontologie*, 1910, vol. II, p. 287-288 ; 329-334.

Le lauréat 1897 de l'École dentaire de Paris. Louis Robach (1871-1959)

Micheline RUEL-KELLERMANN

Docteur en chirurgie dentaire, en psychopathologie clinique et psychanalyse, secrétaire général de la Société française d'histoire de l'art dentaire, membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire
109, rue du Cherche Midi - 75006 Paris
(micheline@ruel-k.net)

Résumé

Louis Robach a laissé un passionnant manuscrit autobiographique écrit dans les années 1948-1950 et nous en avons retenu particulièrement l'époque de ses études. Après vingt premières années passées à Besançon qui font déjà de lui un personnage exceptionnel, il affronte avec un courage et un pragmatisme étonnants la rigidité paternelle, les difficultés de la vie parisienne et les impératifs de l'École dentaire de Paris dont il sera le lauréat en 1897. Doué, il est vrai, d'une mémoire prodigieuse, il nous fait entrer de plain-pied dans une époque riche en profondes mutations. Ses récits, souvent très drôles, nous mènent dans les coulisses des dernières années de l'école de la rue Rochechouart et témoignent de la diversité de la pratique dentaire de cette fin de siècle et de la rareté des chirurgiens-dentistes diplômés.

Mots-clés : 1897, École dentaire de Paris, manuscrit autobiographique, Louis Robach

C'est pour céder au désir de ses enfants, (...) pour qu'ils apprécient davantage leur jeunesse favorisée que Louis Robach a laissé un manuscrit autobiographique, écrit entre 1948 et 1950, au milieu de l'Océan Atlantique (Fig. 1). Nous remercions vivement Gérard, le fils sans l'insistance duquel ce manuscrit n'aurait pas vu le jour, qui nous a très aimablement communiqué une partie de ce

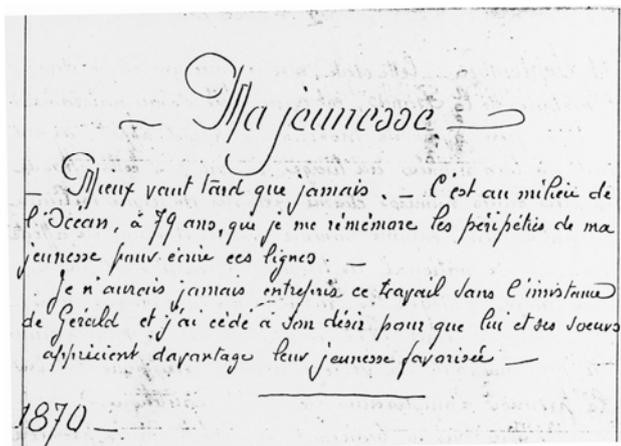


Fig. 1

Abstract

**The laureate 1897 of Paris School of dental surgery.
Louis Robach (1871-1959)**

Louis Robach has left us an enthralling autobiographic manuscript written between 1948-50 and we specially retain his time as a student. After twenty years lived in Besançon, already making him an outstanding character, he faces with courage and a surprising pragmatism a strict father, the straits of life in Paris and the requirements of the École dentaire de Paris, and gets out top of his class in 1887. Thanks to a prodigious memory indeed, he brings us straight to an era full of radical changes. His recollections, often full of fun, introduce us to the back-stage in the last years of the school rue Rochechouart, and testify of the variety of dental practices in the end of that century and the scarcity of qualified dental surgeons with a diploma.

Key-words : 1897, Paris School of dental surgery, autobiographic manuscript, Louis Robach

précieux document ainsi que des diplômes, photos, médailles pieusement conservés à la mémoire de son père.

Le grand-père paternel de Louis, Adolphe, (1796-1868) est le troisième des cinq enfants de Frederik de Robach et d'Antoinette Skibinska, propriétaires du château de Wilamogy (palatinat de Kalisz). Après l'écrasement de la Pologne par les Russes en 1831, ses biens confisqués et, banni de son pays, il s'exile, et via la Prusse arrive à Besançon, en 1832. Ayant fait des études médicales à la faculté de Berlin, il enseignera l'allemand au lycée de Besançon. Il abandonne sa particule ; il aura trois garçons avec Marguerite Lacour de 22 ans sa cadette. Son fils aîné, Adolphe (1846) et Lucie Debais donneront le jour à Louis, Marguerite, (1874-1922) et Joséphine, (1879-1938).

Louis naît le 4 septembre 1871, (date qui marque une étape dans l'histoire de la France). Petit, il se souvient des efforts qu'il faisait pour fermer les yeux parce qu'on (les Prussiens) ne tuait pas les enfants endormis. Entré à l'école maternelle à 3 ans et demi, il en ressort à 6 ans en sachant lire et écrire. Sa directrice, Mlle Billon, le présentait comme un phénomène et lorsqu'il avait quatre ou

cinq ans, elle le conduisait à l'école enfantine des Châpains pour lui faire réciter des fables.

À l'école communale, il est dans les premiers grâce à une bonne mémoire. Il a de plus la bosse des chiffres. À partir de 1880, le maître les initie à l'économie en remettant chaque samedi un ou deux sous : quand il y en avait 20, ils étaient inscrits au livret. Il obtient le grand prix du catéchisme. C'est à l'abbé Desnoyers qu'il se confesse de ne pas aimer ses parents qui l'élèvent un peu comme un étranger, sans affection. Il est reçu premier au Certificat d'études sur 225 et remporte un beau prix doré sur tranche.

Il entre directement en deuxième année à l'école primaire supérieure de l' Arsenal. Il n'a pas tous les livres, trop chers. J'écoutais attentivement et je n'avais plus besoin d'étudier. Il brille en histoire naturelle, physique et chimie. Il est très intéressé par les récentes découvertes : le téléphone de Graham Bell, le phonographe d'Edison, la lampe à arc et toutes les applications d'électricité. Il va presque tous les dimanches au musée d'histoire naturelle. Puis, sans jamais beaucoup travailler, il est reçu, en 1885, premier au Certificat d'études primaires supérieures (Fig. 2) avec deux ans d'avance et décline l'offre faite à son père par le directeur d'entrer au lycée pour aller jusqu'à Polytechnique.

Homme de confiance d'un patron chemisier, son père lui avait succédé et était à son compte depuis 1882. Louis a juste quinze jours de vacances avant de prendre place devant le deuxième comptoir, en qualité d'apprenti coupeur et d'homme à tout faire - j'avais voulu travailler, mais j'en suis vite revenu ; pour mon Père, je n'ai été qu'un ouvrier qui rapporte. Il touche 0,25 F tous les quinze jours qui disparaissent immédiatement dans une tirelire. J'ai continué une vie dérisoire et je me serais enfui si j'avais eu un moyen de gagner ma vie. Un camarade de l'école de l' Arsenal, Émile Calame, de deux ans plus âgé, apprenti mécanicien-dentiste, lui suggère de « faire dentiste », en deux années d'étude, comme son frère Jules, horloger avec son père, en a l'intention. « Tu devrais partir avec lui, vous habiteriez ensemble ; si ton père ne veut pas payer tes études, moi, je te les paierai ». Avec les 120 F thésaurisés depuis l'école, Louis achète

une trousse de petits instruments chez Billard et, avec deux daviers confiés par Émile Calame, va essayer de se faire la main à l'abattoir sur les cochons. (...) Je fis aussi quelques plombages à des gens pauvres qu'Émile me passait. Pendant ce temps, ma libération est arrivée, le 2 octobre (1891) je quittais ma famille pour un monde meilleur (Fig. 3).

Vingt ans : Il part pour trois ans au service militaire en se présentant étudiant dentiste espérant, en fin de première année, intégrer à la section d'infirmiers au Val-de-Grâce pour continuer ses études. Bêvue irréparable : il est envoyé à Sens et aura la vie dure ! Au bout d'un an, le 11 octobre 1892, il est nommé caporal 2^e secrétaire, il reçoit un mandat paternel de 5 F. De Sens, il ira ensuite à Montargis où il sera libéré du service militaire le 24 septembre 1894, ce qu'il exprime en vers joyeux et réalistes. Ayant quitté le bureau du trésorier comme premier secrétaire, il emporte feuilles de route et fausses permissions pour un Tour de France en uniforme : Bordeaux, Condom (pour la fiancée), Toulouse, Marseille, Lyon et Besançon.

Retour à Besançon : accueil paternel sans effusion mais un tacite accord pour les études dentaires. Les deux mois qui précèdent son départ pour Paris, il fait semblant d'étudier le livre de Paul Dubois [Paul Dubois, L'aide-mémoire du chirurgien-dentiste, 1885] et apprend la prothèse chez Émile Calame qui ne faisait pas de beau travail.

Le 20 décembre 1894, il part pour l'École dentaire de Paris (Fig. 4) avec Jules Calame avec lequel il cohabitera, et partagera les livres et daviers d'Émile. Suite à la loi du 30 novembre 1902, Jules et lui auront trois années d'études au lieu de deux ! Dépendant des subsides paternels, il reçoit un premier prêt de 20 F pour le voyage et un billet à ordre de 600 F, à intérêts composés 5 %, le tout payable en 1904. Un vieux lit pliant de 75cm de large, un matelas normal, une couverture et des draps lui sont expédiés, en port dû. Bien que prévenue, la fiancée de Condom lui adresse étourdiment une lettre à Besançon. Le



Fig. 2



Fig. 3.
(coll. G. Robach)

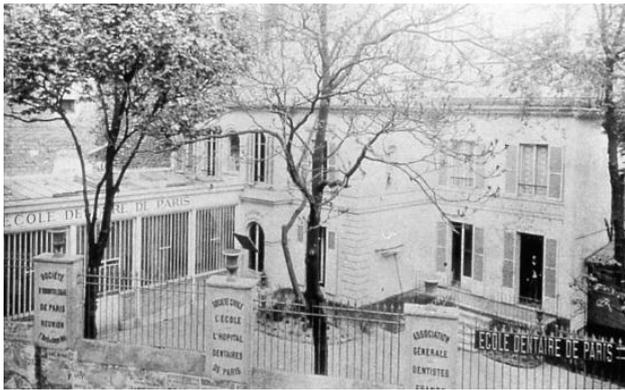


Fig. 4. École dentaire de Paris (fonds Fauchard BIUM)

père furieux adresse le 1^{er} janvier, en recommandé, une lettre incendiaire où il veut faire revenir son fils à Besançon pour faire le voyageur dans la journée et couper les chemises le soir ! Refus catégorique du fils. Le père écrit *Puisque tu veux continuer à être un honnête homme, je continuerai à te payer tes études, mais, comme il ne faut pas qu'un jour tes sœurs aillent demander la charité, voici à quelles conditions : tu me signeras des billets pour faire à chacune d'elles une dot de 10 000 F (or), les derniers payables en 1903 ; (...) Quand on a une situation comme celle que nous voulons te faire, on marie une femme riche et c'est elle qui paie les dettes.* (Les sœurs n'ont jamais travaillé et sont restées célibataires).

Première année d'études 94-95

Les cours pratiques étaient le matin de 8h à 12h, le travail d'atelier, prothèse de 14h à 17h, les cours théoriques le soir de 20h à 22h et communs pour les trois années, (Fig. 5).

Chaque élève avait à fournir au cours de l'année un certain nombre d'opérations avec la note 5 ou 6 et devait assister à la clinique deux fois par semaine : ça se passait un peu en famille. Les 600 F sont rapidement dépensés : 400 F de scolarité, 26 F de bibliothèque. Jules avance le loyer. Par bonheur Louis profite du départ en province d'un camarade et le remplace à l'établi, chez Germain, 27 avenue de la République, un ancien employé des postes, (...) tout le despotisme des parvenus, chez lequel, très rapidement, il se débrouille et complète son apprentissage bisontin. Il gagne 34 sous par jour, soit 2 F, 6 jours sur 7. Rentré de l'école à 10h30 il se fait des gaudes à l'eau (bouillie à base de farine de maïs) sur sa lampe à alcool puis part chez les fournisseurs : Billard, Simon, Marion, Ash, choisir les dents pour être à l'établi à 13h00. Le soir à 19h00, pour être rue Turgot à 20h00, le tram Bastille Clignancourt tiré par trois chevaux était assez lent à la sortie des ateliers ; en prenant le pas gymnastique, j'arrivai aussi vite et j'économisais trois sous. Il reçoit de son père 200 F avec un billet à signer, ce qui lui permet de mettre un morceau de sucre dans sa gaude. La cohabitation avec Jules dure trois mois. N'ayant pas le temps d'étudier en semaine, je comptais le faire le dimanche matin, seulement mon compagnon était un peu jaloux de ma mémoire ; avant de partir au temple, il enfermait les livres dans sa malle ou dans sa paillasse pour que je n'en profite pas. Il s'installe seul au 6 boulevard de Clichy, 6^e étage, avec vue sur Paris.



Fig. 5. cours théorique (fonds Fauchard BIUM)

La première année se termine bien et, pour ne pas perdre sa place, Louis ne quitte pas Paris au cours des vacances. Nouveau billet paternel de 200 F à signer. Pour se distraire le dimanche, Calame et lui prennent parfois le train de ceinture circulaire et restent la journée sur l'impériale à tourner autour de Paris, avec les provisions pour déjeuner, avec un seul billet de 30 centimes.

Deuxième année 95-96

Avec un prêt de 600 F de son père, il achète un tour à fraiser chez Joliot, 193 rue Saint-Martin, un quincaillier qui venait d'ajouter à son commerce un dépôt d'instruments pour dentistes. Il est le premier à acquérir ce tour d'une maison allemande de Solingen qu'il paie 95 F au lieu de 100 et qui présente tous les avantages des tours français à 200 F. Chaque trimestre, j'envoyais à Besançon le relevé de mes dépenses à un sou près pour faire constater par mon Père que j'étais dans l'impossibilité de me « ruiner la santé ». La deuxième année se termine agréablement. Le 19 juillet 96, il participe à la première course française de marathon ; il est classé 40^e sur 280, avec le temps de 3h31, en ayant pris 250 gr de sucre et un peu d'eau. Pendant les vacances, il s'offre un petit voyage à Londres : train de plaisir, 3^e classe, aller et retour 33 F 60.

Mais le mois de septembre va s'avérer saumâtre : son patron doit faire, juste avant lui, ses 28 jours à Romans, au 75^e d'infanterie, il le remplace pour 200 F pour le mois. Un ouvrier, pris pour la prothèse, vole de l'or et menace Louis de représailles s'il le livre à la police comme le lui demande le patron par téléphone. Louis assure alors tout le travail au fauteuil et la prothèse ; débordé de travail, il dort 12 nuits sur le tapis du salon. Pour toute reconnaissance, il touche 10 F de plus ; tenu pour responsable de l'or volé, il ne peut même pas au retour de sa période récupérer son moufle et ses instruments.

Troisième année 96-97

Louis bénéficie de la bourse de l'Association des dentistes de France, accordée à un élève méritant. Les trois années précédentes, elle avait été accordée à Duvignau, le fils des concierges. Pendant les premiers deux mois, Louis remplace le père Duvignau, opéré de la cataracte ; il tient le registre des entrées de 8 h à 9 h et reçoit les bulletins ; il se procure quelques appareils en contrebande mais, là encore, tout n'a pas été bénéfique ! Recevant 200 F chaque semestre, en plus de ce qu'il gagne, il

fait le décompte de ses dépenses : 10 F de loyer par mois, 4 louches de farine de maïs et deux morceaux de sucre par jour ; 60 F pour le cours de dissection qui a duré 2 mois, de 14h à 16h30 au Pavillon de Clamart, rue du Fer à Moulin. N'aimant pas tripoter cette bidoche noirâtre et gluante qui marinait depuis trois mois dans des baignoires, plus calé qu'elle [en théorie], il dirige une étudiante russe qui s'en délectait. Il préfère de beaucoup assister au cours du professeur Thoumyre ou à une répétition de médecine opératoire pour voir pratiquer les amputations et les désarticulations. À la fin des cours, il obtient un « extrêmement bien », première note à être ainsi attribuée.

Les distractions se parisiennent : empruntant à Calame une veste et une cravate, il va gratuitement aux Folies-Bergères, faire la claque : il est sidéré par les trapèzes volants, les jongleurs, les équilibristes et la femme qui, pendue par les jarrets au trapèze, soulevait un cheval avec ses dents. Il fait sa première figuration en paysan basque, dans Faust, grâce au père Roget, qui enseignait la prothèse à l'école, et qui, en même temps chef de figuration à l'Opéra, embauchait les élèves. (...) On lui laissait les quarante sous qu'il donnait aux figurants et même on y ajoutait quelque chose. Une fois, le père Roget lui offre de voir de près Cléo de Mérode, à l'apogée de sa célébrité, non par son talent mais par sa beauté et les faveurs qu'elle accordait au vieux roi des Belges, Léopold II. Châtelet, Moulin-Rouge, Eldorado, Casino de Paris, Liane de Pougy, la belle Otéro couverte de diamants, achèvent ce tour parisien avant le troisième trimestre des examens.

Deux mois pour trouver des cas et obtenir les notes exigées.

1^{re} épreuve : à 8h30 : plaque d'or mou en une heure : note maximum 6. Une heure de plus et mon quatrième degré compliqué était noté : évidemment je ne l'avais pas fait en une séance. À midi, la bouche d'examen de Mlle Orillon avait ses 14 caries prêtes. À deux heures, j'étais chez elle, 2 rue Ramey, pour finir les 14 obturations que je présentais à Mr Lemerle, le lendemain matin samedi. Un quart d'heure d'attente à la clinique et mon extraction était faite. Restait la dernière opération : l'aurification d'une face postérieure de petite molaire. La cliente avait été choisie, une jeune femme solide, pas douillette, à qui les coups de maillet ne faisaient pas peur. La cavité était prête ; avant midi, Mr Lemerle me donnait la dernière note. Ainsi en deux jours, j'ai expédié le travail de deux mois. Calame, sous la pression de l'examinateur, ne réussit pas son aurification et frise le zéro, évité grâce à sa réputation d'élève sérieux ; on lui donne un demi point. C'est bien grâce à cet accident que je suis passé avant lui ; pendant que je faisais de la prothèse et du pas gymnastique pour Germain, lui avait étudié et savait tout par cœur.

Le 3 juillet 1897, proclamation des résultats : Calame, 111 points, Robach 114 points (Fig. 6); Je ne m'y attendais pas, j'ai été porté, ovationné par les camarades et, le lendemain, j'écrivais à Émile : « mon vieux, je te remercie encore pour tout ce que tu as fait pour moi, Jules et moi sortons les deux premiers ».

3 ^e DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES	
Présidence de M. le D ^r LECAUDEY.	
M. Papot, président de la Commission scolaire donne lecture du palmarès.	
PALMARÈS	
Année scolaire 1896-97.	
3 ^e année.	
Elèves ayant obtenu le nombre de points fixé par le règlement et auxquels sont accordés le diplôme de l'Ecole dentaire et les récompenses suivantes :	
Maximum des points : 126. Minimum : 74.	
Session de juillet.	
M. ROBACH, Louis.....	114 points
1 ^{er} Prix d'excellence : 1 ^{re} Médaille d'argent offerte par l'Ecole. — de vermeil de M. le Ministre du commerce.	
Prix WHITE de Philadelphie : Tour à fraiser.	
M. CALAME, Jules.....	111 3/4
2 ^e Prix d'excellence : 2 ^e Médaille d'argent offerte par l'Ecole.	
Prix KÖLLIKER : or et fouloirs de Trey.	
M. LANNOIS, Louis.....	108 points.
3 ^e Prix d'excellence : Médaille de bronze offerte par l'Ecole.	
Prix HEYEM-BILLARD : Ecrin et 12 daviers.	
M. VIERS, Gaëtan.....	105 points
1 ^{re} Mention honorable : Prix V ^o SIMON : Trousse et 12 daviers.	
Prix de clinique : Prix BERTHAUX : Volumes.	

Fig. 6. extrait de L'Odontologie, n° 13, 15 juillet 1898, p. 38-39. (montage de l'auteur)



Fig. 7.

Il se récompense en s'offrant un petit voyage de cinq jours à Bruxelles, Ostende et Cologne. Le diplôme de l'école obtenu (Fig. 7), restent 6 mois à attendre les examens de la Faculté [de médecine] dont le diplôme est obligatoire pour pouvoir exercer.

Juillet 1897, il trouve chez Ash un remplacement de deux mois à Asnières (250 F d'appointement par mois) et quelques heures de travail à Clichy, chez un pharmacien, Louismet, qui perdait la vue. Il se rend à Asnières par le train, mange des gaufres à midi et le soir, va à pied à Clichy, (3 kilomètres), puis de 18h30 à 19h30, je soignais les clients que le pharmacien avait eu soin de renvoyer à ce moment ; nous partagions les recettes et le bénéfice des appareils ; à cette époque, j'arrachais les dents avec douleur pour 40 sous ! Quand j'étais libre, je lavais les bouteilles, je faisais les cachets et les pilules et pour mon heure de présence, je gagnais 50 centimes. Les soirs de beau temps, il rentrait à pied pour économiser 6 sous ; il lui fallait trouver 400 F pour payer les frais d'examen et de diplôme.

Par l'intermédiaire du directeur de la maison allemande Kölliker, il rencontre le docteur Haeuslin, un allemand venu de Marseille pour chercher un opérateur ; ils se plaisent, ils ont la même couleur de barbe. Il lui accorde immédiatement 400 F par mois, 100 F pour le voyage et la possibilité de venir passer ses examens à Paris. Le 3 novembre, après dix-sept heures de train (43 F), il arrive à Marseille par un soleil radieux et un horizon bleu. Le 15 novembre, il est convoqué pour le premier examen : **anatomie générale et physiologie**. Les examinateurs sont presque des célébrités qui méprisent quelques peu le personnel des écoles dentaires, c'est à dire nos professeurs, ce dont les étudiants pâtissent. Interrogé derrière deux étudiants qui ne savent rien, il répond au professeur d'anatomie, le célèbre Quenu, aux 19 questions et fait semblant d'être myope pour se donner le temps de réfléchir. Il est l'un des deux reçus sur dix et repart le soir même pour Marseille. Le 13 décembre : **pathologie spéciale générale et anatomie comparée**. La denture de l'éléphant et en particulier ses défenses n'ont aucun secret pour lui. Il fait partie des cinq reçus. Retour à Marseille. Le 15 janvier : **anesthésie, déontologie et prothèse**. Tous reçus. Question délicate du Pr Pinet : - Dans les cas de mort par le chloroforme, le cœur s'arrête-t-il en systole ou en diastole ? - Monsieur, à l'école, on ne nous l'a jamais dit et mon traité d'anesthésie ne le mentionne pas. - C'est bien possible.

À Pâques 98, venu à Paris pour retirer ses diplômes (Fig. 8) et ses prix, ni Godon (qui devrait plutôt s'appeler Godichon), ni le peu gracieux Papot, président de la commission scolaire, ne sont capables de les lui remettre. Pour se calmer il monte à la Tour Eiffel. Six mois plus tard, c'est mon Père qui recevait mes prix au milieu des



Fig. 8.

Fig. 9.

applaudissements lors de l'inauguration de la nouvelle école, rue de la Tour d'Auvergne ; éprouvant la plus grande satisfaction de sa vie. Mieux vaut tard que jamais.

Il est très heureux de travailler à Marseille et il est très bien considéré par son patron qui le marierait volontiers avec la fille d'un riche antiquaire, pourvue d'une dot de 100 000 F avec en prime une promesse d'installation à Toulon pour devenir le « grand dentiste de la ville ». Il remercie et refuse parce que déjà engagé, ce qu'il regrettera plus tard. À la Société des excursionnistes marseillais il apprécie l'ambiance amicale, fraternelle qu'il n'a jamais retrouvée. Il s'adonne à des exploits sportifs : Marseille Toulon en 8 heures (66 km), Marseille Nîmes en 19h50 (120 km).

Devant se marier à Condom, il quitte le 10 octobre 1898 ce pays si pittoresque et son bon patron le Dr Haeuslin, les regrets sont partagés. Son installation à Condom se fait grâce à la confiance acquise avec la maison Kölliker. Il surmontera peu à peu la concurrence de la Barthelotte et surtout du virulent Nohlier (Fig. 9). La jeunesse de Louis, loin d'être facile mais déjà très riche, s'achève ici. Elle prélude à une longue vie faite d'aventures et d'exploits extraordinaires, tous relatés dans ce manuscrit aussi réjouissant d'intelligence et d'humour que passionnant.

Références

- ROBACH Louis**, extraits de *Mon journal* (manuscrit numérisé par la BIUM) :
- 1870 « Ma jeunesse »
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach001>
 - 1891-1894 « Mes campagnes »
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach002>
 - 1894-1897 « Paris, mes études »
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach003>
 - 1897-1898 « Marseille »
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach004>
 - 1898 « Condom »
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach005>

La vie éclectique d'un Odonto-Pyrénéo-Astronomo-Photographe Louis Robach (1871-1959)

Philippe VERGNES

Docteur en chirurgie dentaire
28, rue Rouget de Lisle - 32000 Auch
(pvergn@wanadoo.fr)

Résumé

Né à Besançon le 4 septembre 1871, Louis Robach entre à l'École dentaire de Paris en 1894 pour en sortir major en 1897. Après avoir exercé à Marseille comme opérateur de novembre 1897 à octobre 1898, il installera son cabinet dentaire en octobre 1898 à Condom (Gers) au 12 de la rue Gambetta. Il épouse une condomoise. Ils auront 4 enfants. En 1905, admis à la Société astronomique de France, il prend les premières photos de Mercure et montre que la Lune est aplatie aux pôles. En 1921, après la mort de sa première femme, il quitte Condom pour s'établir à Montréjeau (Haute-Garonne). Il se remarie et aura 3 enfants auxquels il donne des noms d'étoiles : Antares, Vega et Bellatrix. Pyrénéiste, il escalade de nombreux sommets dont 43 fois le Mont-Perdu, 8 fois le Mont Blanc. Grâce à son appareil photo « Makenstein », il prend et conserve 8000 plaques de ses escalades et voyages. Végétarien et buveur d'eau, gros travailleur, il façonne lui-même la prothèse de ses patients. Doté d'une excellente mémoire il compte tout, même les dents extraites 25.571. Il meurt le 8 mars 1959 avec cette dernière volonté : « ni bride ni couronne ».

Mots-clés : Louis Robach, dentiste, pyrénéiste, astronome, photographe

Né à Besançon le 4 septembre 1871, Louis Robach souhaite quitter jeune la fabrique de chemises paternelle. Les réticences de son père l'obligent à attendre sa majorité pour s'engager dans l'armée. Trois ans plus tard, il entre, en décembre 1894, à l'École dentaire de Paris et en sort en 1897 avec d'excellentes notes – les meilleures. Il exerce d'abord, pendant un an, comme opérateur à Marseille. En octobre 1898, il épouse une Gersoise, Louise Vianney qui lui donnera quatre enfants et installe à Condom (Gers) – 12, rue Gambetta – son cabinet de chirurgie dentaire. En 1905, il est admis à la Société astronomique de France. En 1919, sa femme meurt, aussi décide-t-il de quitter Condom pour s'installer, en 1921, à Montréjeau (Haute-Garonne), plus près des Pyrénées. Le 5 septembre 1922, il se remarie avec Marie Lasbats avec qui il aura trois enfants. Il s'éteindra après une vie bien remplie et passionnante le 8 mars 1959 à Montréjeau.

Abstract

Eclectic life of an Odonto-Mountaineer-Astronomer-Photographer. Louis Robach (1871-1959)

Born in Besançon september the 4th 1871, Louis Robach integrates the École dentaire de Paris in 1894 to graduate in 1897 with the best marks. First, he works in Marseille as a dental assistant from November 1897 to October 1898. Then he opens his dental office in Condom (Gers) located 12 Gambetta Street. He married a Condom young lady. They had 4 children. In 1905, he was admitted at the French Astronomical Society. He took the first picture of Mercury and showed that the moon was flattened on its poles. In 1921, after the death of his first wife, he left Condom and settled in Montréjeau (Haute-Garonne). He married again in 1922 and got three children named like stars : Antares, Vega and Bellatrix. Mountaineer, he climbed many summits of which 43 times the Mont Perdu, 8 times the Mont Blanc. Thanks to his Makenstein camera, he took and kept 8000 glass pictures of his climbs and trips. Vegetarian and drinking only water, hard worker, he made the dentures himself. Thanks also to his overwhelming memory, he counted everything, even the extracted teeth during his life 25571. He died on March the 8th 1959 with his last will : “no bridge, no crown”.

Key-words : Louis Robach, dentist, pyreneist, astronomer, photographer

LOUIS ROBACH

Astronome – Photographe
Alpiniste – Voyageur
Et à l'occasion Chirurgien-Dentiste

In Nubeculis

Pied à Terre à Montréjeau

Telle était rédigée la carte de visite de Louis Robach. Elle montre autant son éclectisme et son humour qu'une belle énergie et une grande joie de vivre. À sa lecture, on pourrait penser qu'il pratiquait l'art dentaire en dilettante. Pas

du tout, major de sa promotion à l'École dentaire de Paris, il exerçait sa profession avec sérieux et confectionnait lui-même ses prothèses. Au cours de sa vie, il a compté le nombre de dents extraites : 25.571. Doté d'une excellente mémoire, il l'entretenait, se souvenant même du nombre de grains de raisins avalés : en 1893, 60.000 et 40.000 en 1938. Il était végétarien et buveur d'eau. Grand voyageur, il rapporte dans ses mémoires avoir totalisé l'équivalent en kilomètres de vingt-deux fois le tour du monde. Vers la fin de sa vie, conférencier apprécié, il a parlé quelque quatre-vingts fois, bien sûr de ses sujets favoris : l'astronomie, la photographie, la montagne, les voyages et même de l'éducation (spartiate) qu'il a donnée à ses enfants.

Louis Robach, chirurgien-dentiste

Après de brillantes études à l'École dentaire de Paris (1874-1897), payées en partie par son travail chez un mécanicien-dentiste, par des prêts paternels et grâce aussi à une bourse attribuée en dernière année par l'Association des dentistes de France, il devient opérateur à Marseille chez le Docteur Haeuslin. Il y restera de novembre 1897 à octobre 1898 jusqu'à son installation à Condom (Gers) avec un fauteuil à pompe de marque « Victoria ». Il exercera aussi son art dans des cabinets secondaires à Eauze (Gers) et à Nérac (Lot-et-Garonne). Après la guerre de 1914-1918, il se rapproche des Pyrénées pour s'installer à Montréjeau (Haute-Garonne) en 1921. Il avait connu à Condom, dans les premiers jours de la guerre, un grave problème de calomnies qui l'a certainement poussé à abandonner la sous-préfecture gersoise. Son nom à consonance germanique, ses nombreux voyages, une lunette sur le toit de sa maison, certainement un peu de jalousie, ont incité certains condomois à le dénoncer comme pro-allemand, alors qu'il a servi la France pendant sept ans si l'on compte les années 1914-1918. Durant toute sa vie, végétarien strict, il va consommer du sucre et des fruits. En 1914, il n'a plus qu'une canine au maxillaire supérieur. Est-ce dû au sucre ? *Le corps humain est une locomotive, disait-il, il faut mettre de l'eau et du charbon*, le sucre était son charbon.

Louis Robach, astronome

Dès l'âge de 10 ans, après la lecture de *Astronomie populaire*, il devient passionné par la voûte céleste. En 1905, il est admis à la Société astronomique de France sous le numéro 4219. En 1907, il prend les premières photos stéréoscopiques de Mercure devant le Soleil. En 1908, il commande chez Zeiss une lunette de 2,40 m de foyer avec un objectif de 130 mm qu'il installe sur une terrasse aménagée sur le toit de sa maison au 12 de la rue Gambetta à Condom (Gers) (Fig. 1).

Le 17 avril 1912, il photographie à Mayet dans la Sarthe une éclipse du Soleil qui montre que la Lune est aplatie aux deux pôles. Cette découverte est signalée dans le *Bulletin de la Société Astronomique de France* de juillet 1912. Passionné par le ciel, il prénomme les trois enfants de son deuxième mariage à Montréjeau (Haute-Garonne) : Antares, Vega, Bellatrix : trois étoiles...

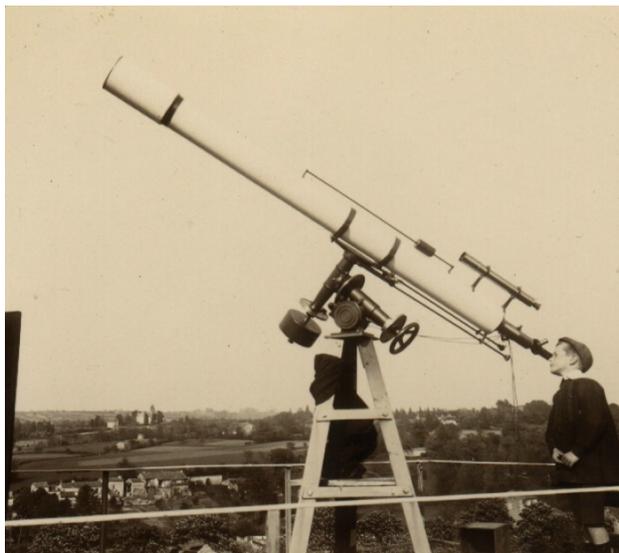


Fig. 1. (cliché L. Robach)

Louis Robach, photographe

Au cours de ses voyages ou de ses excursions et pour en garder le souvenir, Louis Robach transporte le plus souvent un appareil photos 8x8 stéréoscopique, d'un poids de deux kilos, un « Makenstein » avec un pied de même poids et bien sûr aussi des plaques de verre (deux à trois kilos). Il va ainsi collectionner huit mille clichés, de vues surtout de montagne et de neige, prises le plus souvent dans les proches Pyrénées - certainement à cause du poids du matériel (six – sept kilos) (Fig. 2).



Fig. 2. Vue du cirque de Gavarnie (cliché L. Robach)



Fig. 3. Louis Robach : ascension du mont Perdu. (cliché L. Robach)

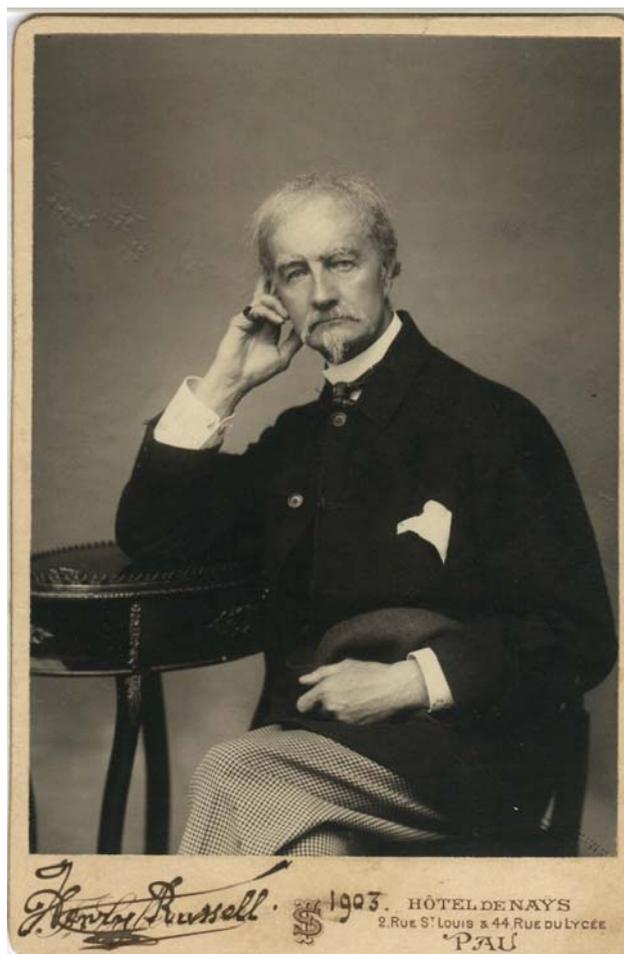


Fig 4. Henri Russel. (coll. G. Robach)

Grâce à sa solide santé, sa volonté farouche, sa rigueur diététique, son régime végétarien et des mètres de sucre de canne, il totalisera quatre cent soixante-six randonnées ou ascensions pyrénéennes. Il se rendra souvent dans les Alpes et même en Amérique Latine, dans la cordillère des Andes. Partant de Marseille, il réussit sa première excursion, le pic de Bretagne (1043 mètres) le 19 décembre 1897. En septembre 1899, il atteint le pic du Midi de Bigorre (2877 mètres). En août 1900, il réalise sa première ascension du mont Perdu (3355 mètres), puis en août 1902, le mont Blanc (4807 mètres à l'époque) qu'il escaladera 7 autres fois. En août 1903, le 12, il escalade le Cervin (4478 mètres) et le 14, le mont Rose (4634 mètres). En décembre 1903, il fait sa première randonnée à skis au lac de Gaube. En avril 1904, il réussit la première ascension à skis du Nethou (3404 mètres) et en juin 1906, la première ascension à skis du mont Perdu. En février 1929, l'Aconcagua – monté à 5800 mètres, il n'atteindra pas à son grand regret les 6000 mètres. Mars 1950, ascension au Chacaltaya (5410 mètres) et dans la cordillère des Andes. En avril 1954, à 83 ans, il réussit l'ascension du Pico-Meys (5326 mètres), toujours dans la cordillère des Andes. Ramond de Carbonnières (1755-1827), secrétaire et conseiller du Cardinal de Rohan (affaire du collier de la Reine – 1785), a découvert le mont Perdu et en a fait la première escalade le 10 août 1802. Louis Robach l'a gravi quarante-trois fois – la dernière fois le 1^{er} septembre 1948 et il écrit, lui qui avait tant voyagé : *Je comprends*

l'extase de Ramond en face d'un tel tableau ; sous le soleil du matin, les glaciers sont éblouissants et les sommets détachent leurs silhouettes blanches ou noires sur le ciel azuré. Je n'ai encore rien vu d'aussi beau. Au pied du mont Perdu, à la brèche de Tuquerouye (2666 mètres) est scellée une plaque de vingt-et-un kilos représentant sa tête de profil et portant l'inscription suivante « Louis Robach – 1871-1949 ».

Il a connu tous les grands pyrénéistes dont le Comte Russel (Fig. 4) qui l'a reçu le 31 juillet 1904 aux grottes de Bellevue creusées dans le Vignemale. Le 7 juin 1933, il a obtenu la médaille d'or du ski alpin français remise par Louis Le Bondidier. Et admiré par la génération suivante, il recevra en 1946 des mains de Raymond d'Espouy la médaille du groupe des « Jeunes de Jean Arlaud ».

Louis Robach, voyageur

Louis Robach aime les voyages, l'aventure, la nouveauté, la découverte, la beauté des paysages. À Montréjeau, dans son cabinet, une boussole intrigue les patients. À leurs questions, il répond : *c'est une boussole, mais qui me sert à ne pas perdre le Nord en travaillant... et la petite aiguille noire, elle, indique la direction de la gare vers où je pars quand j'ai une crise de bougeotte.* Il a connu de très nombreuses rechutes.

Louis Robach a 16 ans, en 1887, quand il exécute à la plume ce dessin (Fig. 5) représentant une nature envahissante et inquiétante, qui donne envie de pousser ce portail pour aller voir, comme dans Le Grand Meaulnes (qui sera publié 25 ans plus tard) ce qui se cache de l'autre côté.

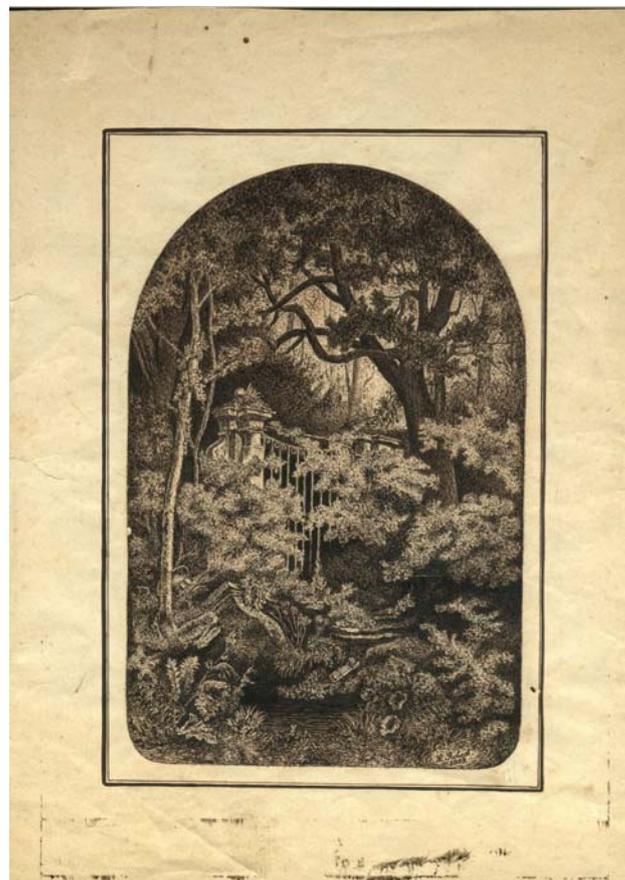


Fig. 5. dessin de Louis Robach. (coll. G. Robach)

Voici quelques extraits de ses calculs. Millionnaire en kilomètres, il récapitule dans un tableau ses parcours au travers de tous les continents (Fig. 6).

Avant 1913, il a déjà parcouru la France et tous les pays européens (sauf la Bulgarie), l'Algérie, les Îles Canaries, les Açores... Au cours de sa longue vie, il va connaître tous les continents. En 1913, en Égypte, il consomme 250 oranges, 10 mètres de canne à sucre, quelques concombres. Quand il rentre amaigri, pour retrouver son poids normal, il absorbe, en augmentant prudemment les doses, un sirop à l'arsenic : la liqueur de Fowler qui agit sur l'assimilation des aliments.

En 1928-1929, l'Argentine et sa première tentative pour l'Aconcagua - 1932, le Canada - 1933, le Spitzberg sur le « de Grasse ». - 1935, Jérusalem - 1937, l'Afrique du Sud. Deux de ses enfants étant en Argentine, il multiplie ses voyages en Amérique du Sud : en 1947 (il y séjourne quatre mois), en 1949, en 1952. Début 1952, il fait le tour de l'Afrique en passant par le canal de Suez. Enfin, en 1955, il repart en Amérique du Nord, et lui, qui a toujours rêvé de relations aux sommets, va voir le Grand Canyon du Colorado et revoir les chutes du Niagara. Au lieu de regarder vers les pics et les étoiles, il baisse les yeux vers les chutes ou les canyons.

Pressentait-il quelque chose : il a 84 ans, deux ans avant de disparaître, il écrit le 14 février 1957, à un confrère responsable des retraités : *J'ai l'avantage de vous accuser réception de votre lettre du 11 courant et vous remercie de la proposition qu'elle me transmet. Depuis que vous avez bien voulu m'attribuer des points gratuits et avec la pension alimentaire de mes fils, je n'ai pas besoin d'améliorer ma vie. Ma femme et moi sommes végétariens, buveurs d'eau ; je ne fume pas, je ne joue pas, nous n'allons même pas au cinéma, étant restés 19ème siècle. Veuillez donc reporter sur un vieux moins philosophe les avantages que vous vouliez bien m'offrir. À 86 ans, je suis à la salle d'attente pour le grand voyage, espérant que le train aura beaucoup de retard ! Au coin du feu, j'embellis le présent des couleurs du passé. Apprenti mécanicien en 1885. 7 ans de service militaire (avec la guerre). 50 ans d'exercice de la profession et 25.571 extractions, extractions avec ou sans douleurs !!...*

Toute sa sagesse, sa bienveillance et son humour transparaissent dans cette lettre qui résume sa vie en quelques lignes.

Grands voyages		XX ^e siècle	
501 - Mont Blanc - 1902	531 - Ostende - Bruxelles - 1926		
502 - Ceylan - Mont-Rose - 1903	532 - Grand-Combin - 1926		
503 - Mont-Rose - Mont-Rose - 1904	533 - Nice - o. Antibes - 1928		
504 - Buenos Aires - Buenos Aires - 1905	534 - Buenos Aires - Argentine - 1929		
505 - Mekem - Venise - Ulm - 1905	535 - Gol de la Temple - 1929		
506 - Pékin - Stockholm - Breithorn - 1907	536 - Dôme du Goutier - Breithorn - 1929		
507 - Barre des Laines - Tassin - 1908	537 - Barcelone - Grèce - 1930		
508 - Mikadala - Mont-Rose - 1909	538 - Nice - tria. Belle - 1930		
509 - Rinkjafhorn - Kleis horn - 1910	539 - Bordeaux - L.3 zone - 1930		
510 - Paris - Naples - Pise - Nice - 1911	540 - Canada - Niagara - 1932		
511 - Londres - Liverpool - Selmsbury - 1911	541 - Spitzberg - Norvège - 1933		
512 - Palerme - Gênes - Venise - 1911	542 - Athènes - Constantinople - 1934		
513 - Suisse - Mont-Rose - 1912	543 - Stockholm - Moscou - 1934		
514 - Égypte - Suez - Chouara - 1913	544 - Jérusalem - Palestine - 1935		
515 - Hambourg - Berlin - Venise - 1913	545 - Oleska - Caucase - 1935		
516 - Constantinople - Biskra - Alger - 1914	546 - Interlaken - Chamonix - 1936		
517 - Mont-S-Michel - 1916	547 - Tenériffe - Madère - 1936		
518 - Monte Carlo - Nice - 1917	548 - Varsovie - Moscou - 1936		
519 - Mont-S-Michel - Breithorn - 1917	549 - Sicile - Venise - Montserrat - 1937		
520 - Mont-Rose - 1918	550 - Spitzberg - 1937		
521 - Mont-Rose - 1920	551 - Transjordanie - Rhodésie - 1938		
522 - Mont-Rose - 1921	552 - Terre de Feu - 1939		
523 - Nice - Monte Carlo - 1922	553 - Interlaken - Chamonix - 1941		
524 - Nice - Monte Carlo - 1922	554 - Buenos Aires - Santiago - 1948		
525 - Buenos Aires - Venise - 1922	555 - B. A. T. de Feu - Bolivie - 1950		
526 - Nice - o. - 1923	556 - Suisse - Interlaken - Rome - 1952		
527 - Paris - Lille - Brannum - o. - 1923	557 - Tour d'Afrique - St-Hélière - 1953		
528 - Nice (Laghu) - 1924	558 - Buenos Aires - Pérou - 1954		
529 - Nice (Laghu) - 1925	559 - San Francisco - Niagara - 1955		
530 - Manque - Mont-Rose - 1925	560		

o : - R. T. (Paris)

Fig. 6. Récapitulatif des voyages

Références bibliographiques

- WEIDNER Michel, *Un Pyrénéiste méconnu ... Louis Robach 1871-1959*, Librairie des Pyrénées, Pau 1989
 - BEYRIS Pierre - « Les mésaventures du Pyrénéiste Louis Robach à Condom » - *Bulletin de la Société Archéologique Historique Littéraire et Scientifique du Gers*, 2ème trimestre 2003, p. 196-209
 - ROBACH Louis, extraits de *Mon journal* (manuscrit numérisé par la BIUM) :
- 1870 « Ma jeunesse ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach001>
 - 1891-1894 « Mes campagnes ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach002>
 - 1894-1897 « Paris, mes études ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach003>
 - 1897-1898 « Marseille ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach004>
 - 1898 « Condom ».
<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach005>

Évolution historique du concept implantaire : passé, présent et futur des moyens prédictifs d'imagerie

Robert CAVÉZIAN

Docteur en médecine, radiologue, membre de l'Académie nationale de chirurgie dentaire
179, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
(cavezian@club-internet.fr)

Résumé

Le XXe siècle sera déterminant pour l'implantologie. L'apport de la radiologie, alors aux moyens limités, procure une approche anatomique appréciée des sites implantaires. La méthode chirurgicale est empirique, le résultat aléatoire, les complications fréquentes. Dans les années 80, les travaux de Brånemark sur l'ostéo-intégration lui donnent une impulsion déterminante. Le scanner Rx est alors considéré comme la méthode biométrique de choix. Les directives européennes sur la radioprotection imposent une rationalisation des protocoles d'imagerie (justification) et le recours aux méthodes les moins irradiantes possibles (optimisation). Aujourd'hui, la technique « cone beam » se substitue au scanner dont elle possède les qualités et les possibilités avec une dosimétrie remarquablement modeste. Méthode moderne elle s'inscrit résolument dans le futur.

Mots-clés : imagerie, implantologie, tomographie, scanner, cone beam

Longtemps, la perte des dents a été considérée comme une fatalité liée à l'âge. L'édentation inéluctable entraînait rapidement un préjudice fonctionnel et esthétique. Pourtant, depuis des temps éloignés, il y a eu des tentatives désordonnées de réhabilitation des arcades dentaires. Le XXe siècle sera déterminant. À l'avancée des techniques et des matériaux se joignent les possibilités de l'évaluation anatomique *in vivo* de l'imagerie, bientôt biométrique. Aujourd'hui, l'implantologie s'impose comme la méthode cardinale de réhabilitation des sites édentés. L'acquisition numérique de l'imagerie moderne avec ses possibilités de mesures, de reconstructions, de simulation, de guide ou d'acteur du geste chirurgical éventuellement assisté, est le partenaire du chirurgien.

L'implantologie est une science ancienne...

L'Égypte Ancienne, le monde étrusque, romain et gallo-romain, les Maures espagnols nous fournissent des exemples rares mais réels de matériaux de substitution inclus dans certains alvéoles déshabités : ivoire d'hippopotame, os ou dent de bovin, inclusions métalliques... L'ère pré-colombienne en Amérique centrale et du sud s'illustre avec des coquilles taillées (Mayas, Honduras), pierre

Abstract

Historical evolution of the implantary concept : past, present and future for imaging predicative means

The XXth century has been determining for implantology. Radiology, with limited means at that time, provided a useful anatomical approach of the implantary sites. The surgical method is empiric, the result is risky and complications frequent. In the turn of the 80s, Brånemark's researches give a definitive impulse to implantology. CT scanner is considered as the exclusive method of biometric measurements. European directives for radioprotection impose rationalization of imaging protocols (justification) and the use of the less reasonably achievable radiation exposure (optimization). To-day, "cone beam" volumetric tomography is substituting for CT scanner with similar performances and a remarkable low X rays exposure. Modern method, "cone beam" comes within the future.

Key-words : imaging, implantology, tomography, CT scanner, cone beam

noire en place d'une incisive latérale, métal, bois, ivoire. Plus « récemment », Ambroise Paré (1575), Pierre Fauchard (1728, 1746), Lécuse (1754), John Hunter (1778) se distinguent par des tentatives d'utilisation de dents humaines. Le XIXe siècle connaîtra de nombreuses tentatives : dents naturelles, argent-plomb et différents alliages sans grand succès, le XXe siècle sera déterminant. En 1920, Léger-Dorez réalise une « racine extensible en or coulé ». En 1947, Manlio Formiggini de Modène (Italie) présente un implant endo-osseux spiralé en tantale. En 1964, Raphaël Cherchève de Paris imagine un implant dit « à fût », en chrome-cobalt, inspiré de l'implant spiralé de Formiggini. M. Formiggini et R. Cherchève peuvent être considérés comme des initiateurs de l'implantologie moderne.

Rapidement, le monde des « initiés » va se répartir en deux groupes :

- Les adeptes des implants juxta-osseux sous-périostés majoritaires avec Gustav Dahl (1943), Goldberg et Gershkoff (1949),
- Les adeptes des implants endo-osseux minoritaires qui deviendront majoritaires.

À noter qu'en 1967, Leonard Linkow de New-York introduit l'implant-lame largement utilisé jusqu'aux années 80 (Fig. 1).

L'imagerie n'est pas un apport récent à l'implantologie

En 1895, l'invention des rayons X (Wilhelm Conrad Roentgen) suivie de la première radiographie (main de Bertha Roentgen) et bientôt de la première image dentaire (Otto Walkhoff) ouvre une ère nouvelle en médecine. L'évaluation anatomique, atraumatique devient possible. Le squelette et les dents sont les premières structures visibles. En 1922, Bocage dépose le brevet d'une technique sectionnelle qui discrimine plan par plan des structures anatomiques complexes qu'en 1930, Vallebona réalise. C'est la naissance de la tomographie. De cette technique, découlera le cliché panoramique dentaire (P.Y. Paatero, 1950). Dans les années 1960, l'implantologie est empirique, critiquée car critiquable. Toutefois ses audacieux pionniers ont recours à ce qui s'appelle encore la radiologie.

En 1961, au 3^e congrès de la Société française des implants, Th. Le Dinh, Mme Bourselet et M. Tridon présentent un rapport sur les « Considérations radiologiques générales dans la technique implantaire endo-osseuse ». Raphaël Chérchève publie un ouvrage intitulé *Les Implants osseux* portant la mention « Technique radiologique originale de Th. Le Dinh ». Dans ce livre, l'étude des rapports entre les maxillaires et les structures anatomiques critiques (cavités sinusiennes, fosses nasales, canaux mandibulaires...) est explicitée par coupes tomographiques. Bien au-delà du cliché rétro-alvéolaire et de « l'audacieux » maxillaire défilé, un stomatologiste et un radiologue osent introduire un procédé d'imagerie sectionnelle dans les moyens d'évaluation pré-implantaires... Les travaux de Le Dinh annoncent l'imagerie moderne. [1]

La révolution scanner Rx

En 1972, le Britannique Geoffrey Humbold Hounsfield présente une nouvelle technique d'imagerie sectionnelle, la tomodensitométrie (TDM) ou scanner Rx capable de discriminer 2.000 valeurs de densités, de -1000 pour l'air à + 1000 pour l'os en passant par zéro pour l'eau. L'outil informatique couplé au pinceau de rayons X calibré aux dimensions des coupes alors jointives rend l'imagerie numérique [2]. En 1982, Francis Mouyen (Toulouse) introduit la numérisation de l'image dans le monde dentaire par l'invention du capteur solide CCD (RadioVisiography, Trophy ®). En 1985, Ugo Salvolini (Ancône, Italie) obtient les premières reconstructions 2D et 3D à partir d'un bloc d'acquisition de coupes céphalique et du choix judicieux des « fenêtres » de densité. Dans les mêmes années, Per-Igmar Brånemark réhabilite l'implantologie par ses travaux sur l'ostéo-intégration et le titane [3]. Le monde dentaire alors indifférent au scanner découvre subitement son intérêt pour une évaluation biomensurative des sites implantaires fondée sur les possibilités de reconstruction en taille réelle (Dentascan ®...) liée à la notion de pixel, composant élémentaire de l'image [4].

L'abus n'est pas loin... Pourtant des techniques substitutives, d'imagerie mensurative, plus modestes, existent comme la tomographie spiralée annexée à certains appareils panoramiques (Scanora®). Elles sont capables de procurer, dans des secteurs limités, des coupes verticales transverses en taille réelle directement mesurables par la mise en conformité de l'image numérique et de l'imprimante-laser (Fig. 2).

L'implantologiste et le radiologue, aujourd'hui

Le dialogue s'avère nécessaire. Le chirurgien pose, implicitement ou explicitement, trois questions au radiologue :

- 1- quelle est la hauteur d'os disponible ?
- 2- quelle est l'épaisseur de l'os disponible ?
- 3- quelle est la qualité de l'os disponible ?

La hauteur et l'épaisseur d'os sont facilement évaluées, en taille réelle par les logiciels de reconstruction 2D. Par contre, l'évaluation de la densité osseuse est l'objet de controverse sur la fiabilité de l'appréciation de la valeur physiologique du site examiné. L'acquisition informatique des données permet leur exploitation par des logiciels spécifiques. Elle vise à planifier le nombre, la position, l'axe et les dimensions des futurs implants dans les trois directions de l'espace en plusieurs étapes et, par un guide chirurgical stéréolithographique, à transférer la planification en bouche. [5]

- élaboration d'une gouttière (ou guide radiologique) où sont insérés des repères denses en regard des sites implantaires envisagés. Ce guide est un mode de dialogue expressif, désignant le lieu « d'intérêt » sans ambiguïté pour une évaluation pré-implantaire efficace (Fig. 3).
- examen scanner avec l'acquisition des données numériques dans un volume déterminé. Classiquement les plans de référence sont le plan palatin pour le maxillaire et le bord basilaire pour la mandibule. Dans l'idéal, ils doivent être perpendiculaires au plan horizontal d'appui (table d'examen). Aujourd'hui les appareils modernes spiralés, et encore plus multi-barrettes, réalisent cette acquisition dans un temps si bref que les artefacts de mouvement ne sont pratiquement plus possibles. Les reconstructions 2D autorisent de se retrouver dans des conditions de perpendicularité aux plans de référence en cas de limitation de la déflexion céphalique. Les repères denses apparaissent sur l'image du scanner et désignent précisément les lieux d'implantation.
- planification assistée par ordinateur utilise des logiciels spécifiques de simulation (Simplant®...) avec mise en place de la représentation d'un implant dont on choisit la taille et le calibre et dont on détermine l'orientation dans les trois directions de l'espace par son image virtuelle rapportée dans le volume 3D reconstruit dont on connaît aujourd'hui, avec la technique « cone beam » les mêmes applications.
- à partir des données précédentes, le chirurgien élabore un guide chirurgical (gouttière où sont insérés des éléments métalliques tubulaires) permettant un forage

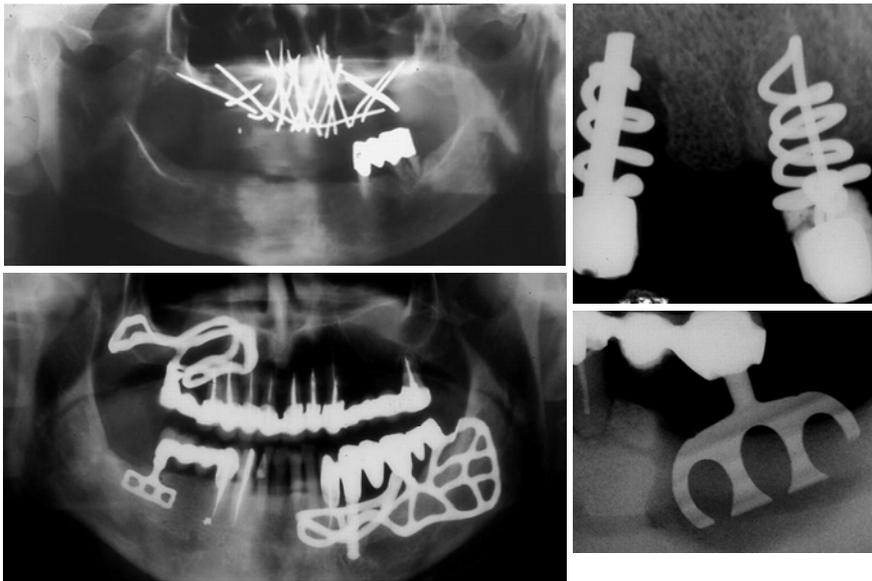


Fig. 1- Exemples de premiers implants. De gauche à droite et de haut en bas : implants-aiguilles de Scialom, implants spiralés de Formiggini, implants juxtaposés maxillaire droit et mandibulaire gauche ainsi qu'implant-lame mandibulaire droit, implant -lame de Linkow mandibulaire gauche (à noter l'osteite peri-implantaire péjorative). (cliché de l'auteur)

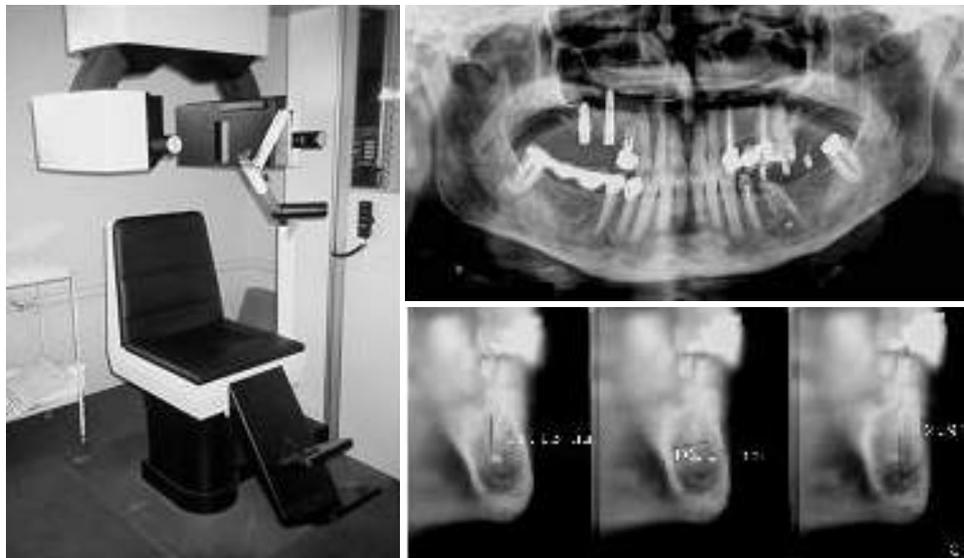


Fig. 2- Appareil Scanora ® , tomographies spiralées embarquées : bilan pré-implantaire mensuratif mandibulaire gauche avec guide radiologique. (cliché de l'auteur)

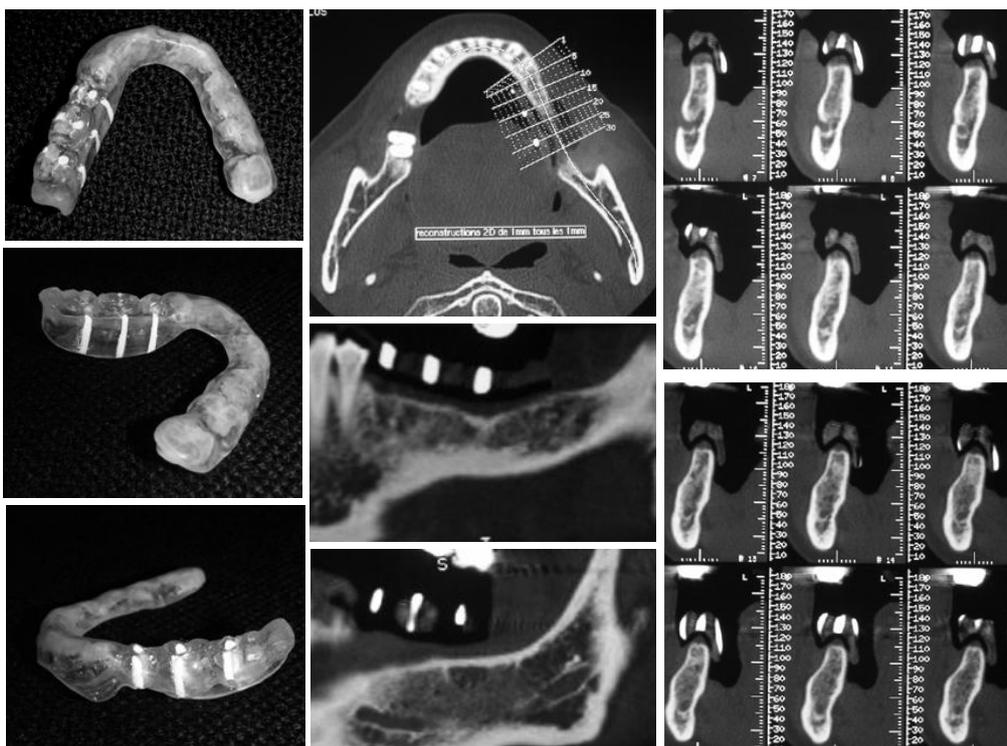


Fig. 3- Scanner Rx. Evaluation pré-implantaire mandibulaire gauche. Guide radiologique avec repères opaques (mode de « dialogue » efficace). (cliché de l'auteur)

conforme aux dimensions et à l'orientation de l'implant.

- l'étape finale est la mise en œuvre de l'implant.

Aujourd'hui s'annoncent les techniques de robotique assistées par ordinateur pour la mise en place des implants. Les techniques d'imagerie deviennent des pourvoyeuses de données numériques destinées à nourrir des logiciels et des robots.

La radioprotection et les nouvelles attitudes

La transcription dans la législation nationale des directives européennes sur la radioprotection (96-29 et 97-43) conduisent à une modification des comportements en imagerie. [6]

Deux principes s'imposent :

- la **justification** des examens pour laquelle le bénéfice escompté doit être supérieur au risque supposé
- l'**optimisation** des examens où pour un même résultat on doit choisir le technique disponible la moins irradiante

En mai 2000, dix experts en implantologie (cliniciens et radiologues) de l'European Association for Osseointegration (AEIO) établissent, au Trinity College de Dublin des recommandations sur la conduite à tenir en imagerie implantaire. Ils rédigent l'*EAIO Guidelines for the use of Diagnostic Imaging in Implant Dentistry* qui sera publié en 2002 [7]. Ce travail est la référence des différents groupes de travail européens qui établissent pour chaque pays la conduite à tenir (pour la France : *Guide des indications et des procédures des examens radiologiques en odontostomatologie* rédigé par le comité de pilotage près la DGSNR) [8]. La priorité est accordée à l'examen clinique.

L'évaluation par imagerie doit être la plus économe possible en exposition aux rayons X, privilégiant les méthodes simples (rétro alvéolaire, panoramique, téléradiographie, cliché occlusal). L'imagerie sectionnelle (tomographies spiralées, scanner Rx) ne sera jamais faite en première intention. Elle pourrait être utile dans certaines indications :

- risque lésionnel de structures importantes (canal incisif, canal mandibulaire)
- particularités anatomiques « limites », atrophie osseuse, prévision de greffe ou d'implant zygomatique, aide à la planification de la prothèse et au transfert des informations au chirurgien (gestes médico-chirurgicaux assistés par ordinateur)
- amélioration de l'orientation des implants, au besoin par repères
- en cas d'un complément dans une zone « esthétique ».

La technique « cone beam », la moins irradiante, n'est pas évoquée car elle est en début de diffusion mondiale en 2000.

L'imagerie sectionnelle n'a pas d'indication en post-opératoire sauf en cas de complication (atteinte du nerf

alvéolaire, infections en rapport avec les sinus ou les fosses nasales).

L'EOA insiste sur la nécessité d'une mise à niveau permanente, en raison de l'évolution rapide des techniques dont l'avènement du « cone beam » est un exemple récent.

La nouvelle imagerie « cone beam » ou tomographie volumique numérisée à faisceau conique

Dernier développement de l'imagerie sectionnelle dédiée à la seule odontostomatologie, très économe en irradiation, la tomographie volumique numérisée à faisceau conique (« cone beam ») est une technique à l'avenir certain. Elle trouve, comme en son temps le scanner Rx, son application immédiate en implantologie. [9]

Le premier appareil, apparu en 1991, est le NewTom QR-DVT 9000® (QR, Verona, Italie). La technique « cone beam » connaît un développement mondial. Selon les appareils, l'exploration intéresse l'ensemble des arcades (Fig. 4, Fig. 6 et Fig. 8) ou une portion d'arcade.

Le rayonnement X de forme conique, pulsé, couvre le volume examiné et effectue avec un détecteur bidimensionnel (anciennement un amplificateur de luminance, de plus en plus un capteur plan) une rotation autour de la tête du patient avec un paramétrage 110 kV et de 4 à 15 mA, selon les appareils et la résolution (standard, haute ou très haute), expliquant la faible irradiation.

Le détecteur recueille pour chaque impulsion les données nécessaires à une reconstruction volumique en fin de rotation (Fig. 5). Ces données sont utilisées par les algorithmes de reconstruction volumique pour obtenir des reconstructions axiales, puis des reconstructions secondaires bidimensionnelles (2D) panoramiques puis verticales et transverses (comparables aux reconstructions « sagittales obliques » du Dentascan®). Les images sont imprimées en taille réelle par la mise en concordance des données numériques et de l'appareil de reproduction laser (Fig. 6), [10].

Les données d'acquisition de certains appareils sont également exploitables en implantologie pour l'élaboration de guides chirurgicaux dans le cadre de gestes assistés par ordinateur, comparables à ceux décrits pour le scanner Rx. Les acquisitions peuvent être travaillées avec des logiciels spécifiques dédiés ou tout autre logiciel de reconstruction si les données sont en format DICOM (Fig. 7).

Les études dosimétriques ont confirmé que le « cone beam » est la technique sectionnelle la plus économe en doses délivrées ce qui en fait une méthode performante, substitutive au scanner, conforme au souci d'optimisation des examens selon le principe ALARA. La tendance actuelle est celle d'appareils se présentant comme des panoramiques, trouvant leur place dans des cabinets dentaires, capables pour certains de reconstruire à partir d'une seule acquisition des vues panoramiques et sectionnelles ainsi que des reconstructions 3D (Fig. 8).

Fig. 4. Appareil tomographique volumique à faisceau conique (« cone beam ») New Tom 3G (deuxième génération). La patiente est placée en décubitus dorsal. A noter la profondeur réduite de l'anneau de l'appareil strictement dédié à l'imagerie maxillo-faciale. (cliché de l'auteur)

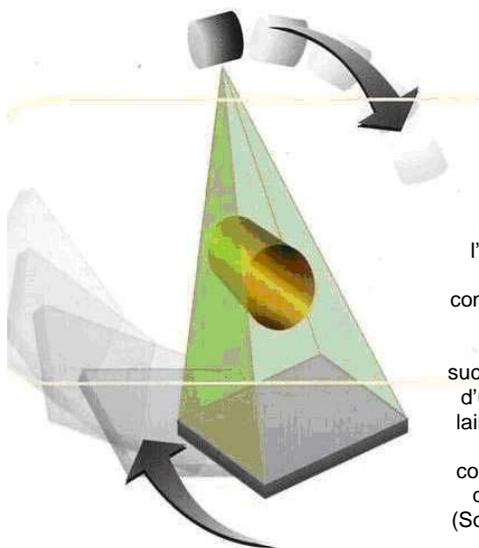


Fig. 5. Principe de l'acquisition « cone beam » : faisceau conique de rayons X, émission pulsée, projections planes successives au cours d'une rotation angulaire. Reconstruction volumique secondaire à partir des données acquises. (Source QR, Vérone, Italie)

Fig. 6. NewTom 3G. Evaluation pré-implantaire maxillaire avec guide radiologique (nombreux repères denses) que l'on rapproche de la Fig. 3 (acquisition scanner, reconstruction 2D par logiciel Dentascan®). (cliché de l'auteur)

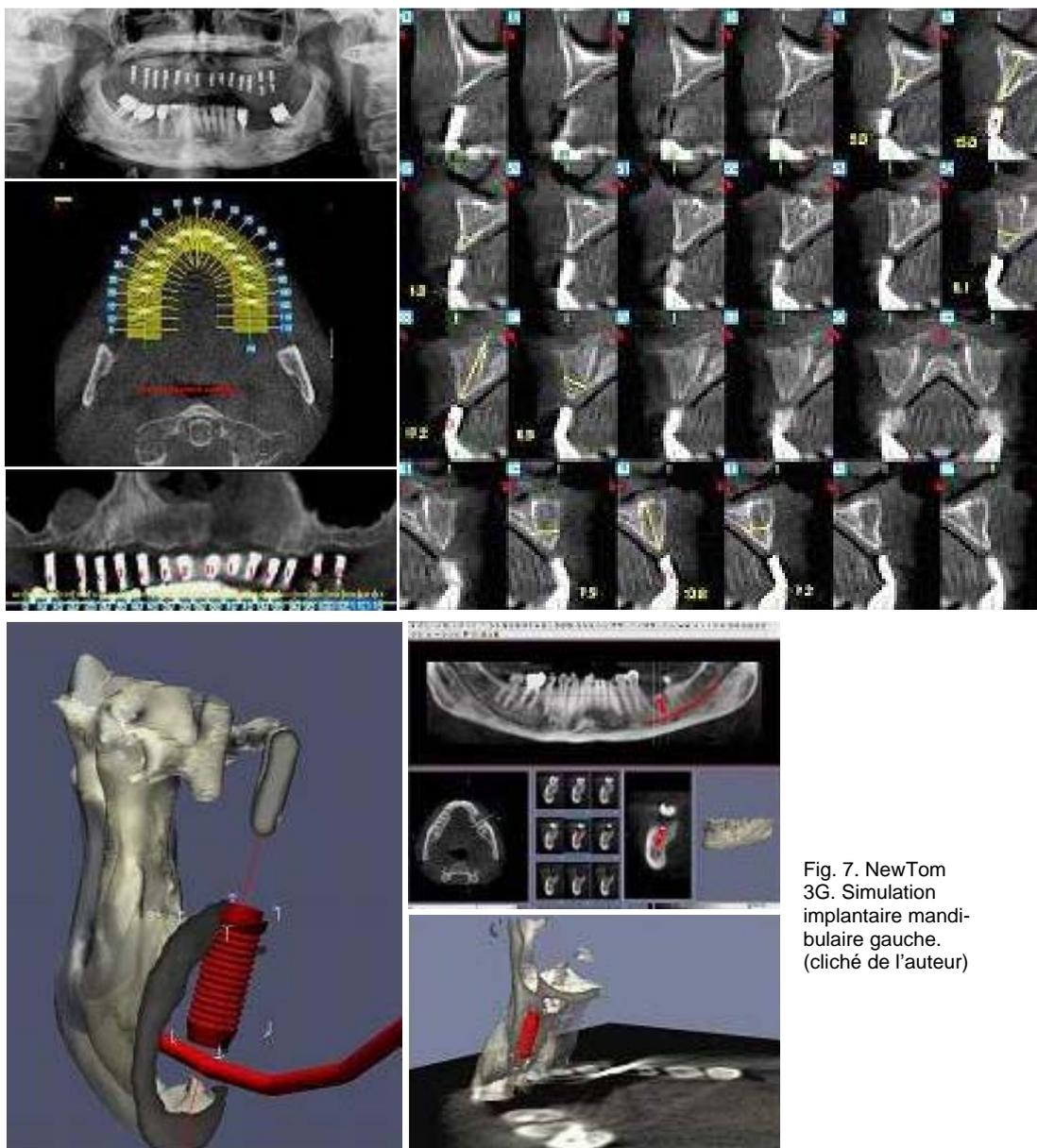


Fig. 7. NewTom 3G. Simulation implantaire mandibulaire gauche. (cliché de l'auteur)

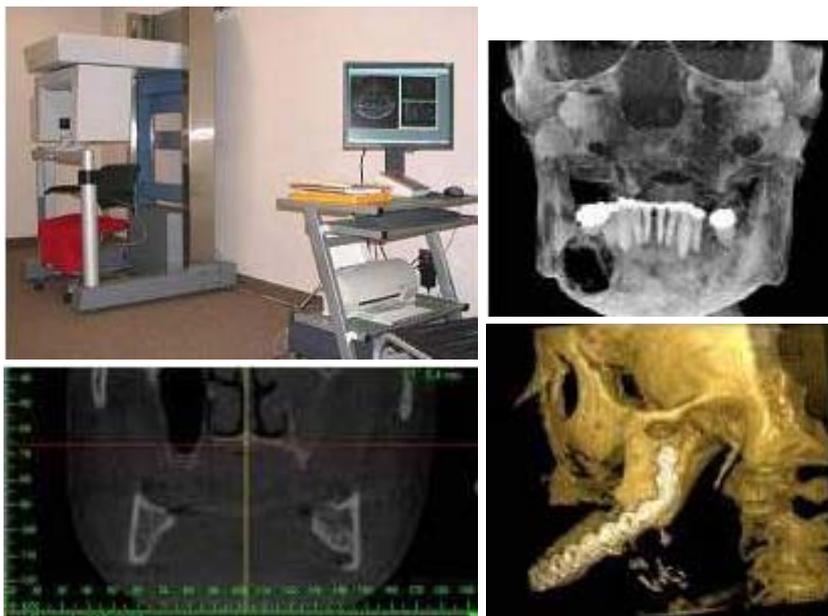


Fig. 8. Appareil i-CAT. A noter le faible encombrement trouvant sa place dans un cabinet dentaire. (Pr. Allan Farman et Dr William Scarfe (Louisville Kentucky, USA))

En conclusion (provisoire...)

Au désir de réhabilitation esthétique et fonctionnelle d'une disgracieuse et invalidante édentation, l'implantologie répond par une technique chirurgicale élégante au taux de réussite aujourd'hui remarquable. L'imagerie intervient à chaque étape du geste chirurgical pour une évaluation dimensionnelle des sites implantaire, une simulation implantaire permettant la mise en place dans les meilleures conditions des implants. Pré carré du scanner jusqu'à une date récente, l'imagerie en implantologie voit se mettre en place une nouvelle technique : la tomographie volumique à faisceau conique (ou « cone beam »). Remarquable par ses performances et conforme aux exigences de radioprotection, le « cone beam » se pose en concurrent sérieux du scanner à l'étage maxillo-dentaire et plus particulièrement en implantologie. Appelé à un avenir certain, son parcours n'en est qu'à ses débuts.

Références bibliographiques

1. **CHERCHÈVE Raphaël.** *Les implants endo-osseux*, Paris, Maloine, 1961
2. **PASQUET Gérard, CAVÉZIAN Robert.** « La tomodensitométrie (scanner à rayons X) en odontostomatologie : une approche diagnostique nouvelle », *L'Information dentaire*, vol. 64, n°16, 22 avril 1982, p. 1511-1530.
3. **BRÅNEMARK Per-Ingmar, ZARB George A., ALBERKTS-SON Tomas.** *Prothèses ostéo-intégrées : l'ostéo-intégration en pratique clinique*, Rueil-Malmaison, CdP, 1988.
4. **LACAN Alain.** *Nouvelle imagerie dentaire : scanner - dentascan - IRM*, Rueil-Malmaison, CdP, 1992.
5. **SALMON Benjamin.** La tomodensitométrie pré-implantaire. *Thèse de chirurgie dentaire Paris V*, n° 42.55.03, 2003.
6. **CORDOLIANI Yves-Sébastien, FOEHRENBACH Hervé.** *Radioprotection en milieu médical*. Issy-les-Moulineaux, Elsevier-Masson, 2005.
7. **HARRIS David, BUSER Daniel, DULA Karl, GRÖNDAHL Kirstin, HARRIS David, JACOBS Reinhilde, LEKHOLM Ulf, NIAKELNY Richard, van STEENBERGEN Daniel, van der STELT Paul.** "E.A.O. Guidelines for the use of diagnostic Imaging in Implant Dentistry", *Clinic oral Implant Research*, n°13, 2002, p. 566-570.
8. *Guide des indications et des procédures des examens radiologiques en odontostomatologie. Recommandations pour les professionnels de santé.* Paris, Direction Générale de la Sécurité Nucléaire et de la Radioprotection (DGSNR), 2006.
9. **CAVÉZIAN Robert, PASQUET Gérard.** « Imagerie sectionnelle et radioprotection: Intérêt de la technique « cone beam » NewTom 3G », *L'Information dentaire*, n°4, 25 janvier 2006, p. 131-135.
10. **CAVÉZIAN Robert, PASQUET Gérard, BEL Gilbert, BAL-LER Gilles.** *Imagerie dento-maxillaire : Approche radio-clinique (3^e édition)*. Issy-les-Moulineaux, Elsevier-Masson, 2006.

Les affections bucco-dentaires dans l'œuvre de Thomas Mann (1875-1955)

Liliane VAN BESIEN *, Yves VAN BESIEN **

* Maître de conférences des universités (H.).

** Professeur de chirurgie dentaire (H.)

116, rue Dutert - 59500 Douai
(yves.vanbesien@wanadoo.fr)

Résumé

La maladie, sans doute à vocation initiatrice, est très présente dans l'œuvre de Thomas Mann. Si l'affection pulmonaire domine dans *La montagne magique*, ce sont les affections bucco-dentaires qui dans *Les Buddenbrook* accompagnent le déclin d'une grande famille de commerçants hanséatiques.

Mots-clés : Thomas Mann, Buddenbrook, hanséatique, affections bucco-dentaires

Le voyageur qui quitte l'Europe occidentale pour se rendre en Scandinavie peut avoir la chance de passer par Lübeck et il aimera la vieille ville libre du Saint Empire romain germanique, longtemps capitale de la Hanse teutonique qui domina le commerce maritime de Nantes à Novgorod du XIV^e au XVI^e siècle et fut à l'origine du droit maritime. Buxtehude y tint l'orgue de Sainte-Marie et Jean-Sébastien Bach y vint l'écouter. Deux prix Nobel de littérature, Gunther Grass et Thomas Mann y vécurent. On peut y voir dans la vieille Mengstrasse la maison dite des Buddenbrook (Fig. 1), titre d'un ouvrage majeur de Thomas Mann, qui relate l'histoire de l'effondrement progressif d'une grande famille de commerçants hanséatiques ainsi que la maison de Gunther Grass (Fig. 2).

La maladie tient une place éminente dans l'œuvre de Thomas Mann. On peut y voir un amour transformé, une libération du quotidien. Dans *La Montagne magique*, une autre grande œuvre de Thomas Mann, c'est la tuberculose, la consommation qui va dominer. Dans *Les Buddenbrook* la dominance sera bucco-dentaire, à la fois dans le domaine morphologique, comportemental et pathologique.

Si le premier membre de la famille Buddenbrook qui apparaît dans l'ouvrage meurt d'un rhume de printemps, sans causes dentaires, son petit-fils Thomas apparaît d'emblée avec le menton rond et ferme de son aïeul, mais son sourire découvre des dents défectueuses. Un personnage, que nous n'oserons qualifier de secondaire, une directrice de pension, Madame Weichbrot, parle avec des mouvements vifs et saccadés du maxillaire inférieur, cependant qu'une de ses pensionnaires brosse ses larges

Abstract

Oral and dental diseases in Thomas Mann's works

Illness, doubtless used as a form of initiation, is very present in Thomas Mann's works. Whereas lung trouble predominates in *Der Zauberberg*, in *Die Buddenbrook*, oral and dental diseases are associated with the decline of a hanseatic merchant family.

Key-words : Thomas Mann, Buddenbrook, hanseatic, oral and dental diseases

Fig. 1. La maison des Buddenbrook à Lübeck (cliché des auteurs)



Fig. 2 La maison de Gunther Grass à Lübeck (cliché des auteurs)



dents blanches devant la glace. Un usurier peu sympathique, Kesselmayr, a une bouche menue dans laquelle on voit seulement deux dents jaunes à la mâchoire inférieure. Un juriste, Moritz Hagenstroem, a le visage jaune et découvre dans un vague sourire des dents pointues et défectueuses. Le chef d'orchestre, Peter Doehlmann, exhibe un râtelier aux dents larges et jaunes. Un organiste, Edmond Pfuhl, tempère un visage peu significatif par un menton qui s'affaisse sans que la lèvre inférieure se sépare de la lèvre supérieure, ce qui prête à la bouche une expression de douceur. Cependant, une jeune fille, Pfiffi, trouve grâce et peut rire de ses belles dents blanches et larges. Le frère de Thomas, Christian, a une liaison amoureuse qu'il justifie auprès de son frère en disant : *si tu voyais ses dents quand elle rit ! Je n'en ai pas rencontré de pareilles dans le monde entier, à Valparaiso pas plus qu'à Londres.*

Un enfant naît : Johann, dit Hanno, inerte et sans vigueur. *Le médecin tenta, par une alimentation surveillée et des soins minutieux, de prévenir les dangers de la dentition. Mais dès que la première pointe blanche parut percer la mâchoire, des convulsions se manifestèrent soudain, pour se répéter ensuite avec une violence croissante, terrifiante parfois.* Et l'on voit des moments où le vieux médecin, dans son impuissance, serre sans mot dire les mains des parents. Après des épisodes d'épuisement profond, le frêle enfant reprend des forces. Hanno grandit tant bien que mal et l'on voit s'accuser en lui les ressemblances familiales, les mains et le nez des Buddenbrook mais, *tout le bas de son visage allongé et étroit lui venait de sa famille maternelle, les lèvres surtout, serrées combien prématurément. Ses dents étaient une cause perpétuelle de troubles douloureux et de misères multiples. La poussée des dents de lait, avec ses inévitables accès de fièvre, ses convulsions, avait failli lui coûter la vie. Puis ses gencives s'étaient montrées sujettes à des inflammations, à des abcès qu'une servante avait coutume de percer, une fois mûrs, avec une aiguille. Quand vint la période de la seconde dentition, les souffrances se firent plus intenses. Il connut des douleurs qui dépassaient presque ses forces et il eut des nuits d'insomnie totale, de gémissements, de sanglots étouffés, de fièvre sourde, sans autre cause que la douleur elle-même. Ses dents, en apparence aussi belles et blanches que celles de sa mère, n'en étaient pas moins extrêmement délicates et fragiles. Elles poussaient de travers, se gênaient mutuellement et pour qu'il fut remédié à ces misères, le petit Johann dut accepter l'intrusion dans sa jeune vie d'un homme terrible, Monsieur Brecht, le dentiste Brecht de la rue des Moulins. Le seul nom de cet homme évoquait de façon affreuse le craquement de la mâchoire au moment où, à force de tractions, de torsions, de pesées, les racines d'une dent s'arrachent.* Même, son s'il vous plaît quand il ouvre la porte marque plus la menace que la courtoisie. Dans la salle d'attente du praticien, un perroquet nommé Josephus glapit d'une voix furieuse : *prenez place un momang*, ce qui voudrait faire rire le patient lorsqu'il s'assied dans le grand fauteuil de forme inquiétante se dressant près de la fenêtre à côté de la machine à pédale. Monsieur Brecht faiblit devant les tortures que sa profession le contraint d'infliger. *Le jeune Hanno était dans*

l'état d'âme d'un condamné au moment de l'exécution lorsqu'il sentait s'avancer Monsieur Brecht, le davier dans sa manche, de petites gouttes de sueur perlant sur son front chauve, la bouche crispée d'angoisse... et l'horrible événement une fois accompli, Hanno, le visage convulsé, crachait son sang dans la cuvette bleue, cependant que monsieur Brecht s'écroulait dans un coin, épongeait son front et avalait une gorgée d'eau... En vue de la poussée ultérieure des dents de sagesse, il fut nécessaire de supprimer quatre molaires qui venaient d'achever leur poussée, blanches, belles et parfaitement saines, une opération que le souci de ne pas trop surmener l'enfant fit durer quatre semaines. Ces accidents de dentition influencent son humeur, l'insuffisance de la mastication engendre de perpétuels troubles digestifs, voire des pics de fièvre gastrique et ces malaises stomacaux se trouvent toujours en connexion avec des phénomènes passagers d'irrégularité cardiaque, de sensations de vertige et des accès d'angoisse nocturne intolérables.

Au fil de l'histoire, la mort commence à apparaître. La grand-mère de Hanno décède et son dentier enlevé, la bouche et les joues de la défunte se creusent lugubrement. Un autre drame survient : le père du petit Hanno, le sénateur Buddenbrook, membre important du sénat de la ville, doit quitter rapidement l'assemblée à cause d'une insupportable douleur dentaire. Il se rend en hâte chez Monsieur Brecht qui bien qu'inoccupé croit convenable de le faire attendre... Constatant avec inquiétude qu'il faut procéder à une extraction qu'il pressent difficile, Monsieur Brecht se résigne à intervenir... Thomas Buddenbrook ferme les yeux en pensant que la douleur va augmenter jusqu'à l'intolérable et puis que ce sera fini. *L'effort frémissant de Monsieur Brecht se communiquait à tout le corps de Thomas Buddenbrook. Un peu soulevé sur son siège, il entendait une sorte de piaulement dans la gorge du dentiste. Soudain, il y eut un choc terrible, un ébranlement, comme si on lui brisait la nuque, un bref craquement et une rupture. Il rouvrit les yeux en toute hâte. La pression avait cessé, mais sa tête bourdonnait, la douleur fulgurante se déchaînait dans la mâchoire enflammée et brutalisée et il sentit nettement que ce n'était pas le but cherché, la véritable solution au problème, mais une catastrophe prématurée qui aggravait encore la situation. Monsieur Brecht avait reculé. Adossé à son armoire à instruments, pâle comme la mort, il disait : - la couronne, je m'en doutais. Elle est brisée, Monsieur le Sénateur. Je le craignais... mais mon devoir était de tenter l'expérience... Il faut extirper les racines, il y en a quatre... Quatre ? Alors il va falloir s'y reprendre à quatre fois ? dit le sénateur ! Oui, malheureusement... Il me serait agréable que vous puissiez revenir demain ou après-demain... Je vous avoue que moi-même ... dit M. Brecht.* Les ultimes soins donnés par le dentiste, blanc comme neige, lui coûtent ses dernières forces. Lorsque Thomas Buddenbrook sort, il est pris de nausées... *Il lui sembla que son cerveau tournait en cercles concentriques de plus en plus étroits, comme si une puissance démesurée, impitoyable, allait le fracasser contre le noyau de pierre dure de cette spirale. Il tomba les bras étendus, la face contre le pavé mouillé... une flaque de sang se mit aussitôt à s'étaler au-dessous de*

lui...Des passants ramènent le sénateur mourant chez lui. Il a deux ou trois hoquets étouffés, puis reste muet et ses lèvres s'immobilisent. Une vieille personne antipathique à la mâchoire édentée vient laver son cadavre. Tout Lübeck bruit... *Mort d'une mauvaise dent ! Le sénateur Buddenbrook est mort d'un mal de dent, disait-on en ville... Monsieur Brecht lui avait brisé une couronne, et là-dessus il était tombé dans la rue, raide mort. Avait-t-on jamais rien entendu de pareil ?*

Son fils Hanno sera, plusieurs fois encore, maltraité par Monsieur Brecht... Mais la foreuse mécanique du dentiste a, pour la dernière fois, travaillé dans sa bouche avec son douloureux bourdonnement : Monsieur Brecht lui dit que ses dents sont dans un état lamentable... Avec quoi pourra-t-il manger quand il aura trente ou quarante ans ? Hanno se sent perdu d'avance. Son seul refuge reste la musique..., mais la typhoïde met fin à sa vie et à la dynastie des Buddenbrook

Conclusion

Cette analyse d'un milieu, d'une famille est bien cruelle... Notre profession y fait triste figure... D'autres ne sont pas mieux traités... Les pasteurs luthériens sont présentés comme des loups couverts de peaux de brebis et une engeance de vipères. Le pasteur Trieschke, homme lar-

moyant, oubliant femme et enfants, joue les séducteurs, mais il a une véritable mâchoire de cheval ! Ajoutée au génie de l'auteur, la part que prend la séméiologie bucco-dentaire dans la description de ce mal de vivre dont Thomas Mann a accepté l'idée en disciple ébloui de Schopenhauer ne peut nous laisser indifférents... Si nous quittons un instant le domaine littéraire, pour nous intéresser aujourd'hui au cas du petit Hanno, les symptômes dentaires et généraux dont souffre l'enfant, décrits par l'auteur avec la précision d'un fin clinicien, ont suscité l'intérêt des immunologistes et des généticiens. Ils ont pu suggérer que la maladie pouvait peut-être entrer dans le cadre d'une immunodéficience primaire avec hyperglobulinémie E dont l'une des formes avait été antérieurement nommée *Syndrome de Job*, terme qui n'aurait sans doute pas déplu à Thomas Mann.

Références bibliographiques

1. **MANN Thomas.** *Les Buddenbrook.* ed. orig. Paris, Fayard, 1932 (Traduction G. Blanquis) Le livre de poche, 3192. Paris, Fayard, 1995.
2. **FISCHER Howard.** « What made Hanno Buddenbrook sick ? » *N. Eng. J. Med.* 2004, 350, 4, p. 419-420.
3. **GRIMBACHER Bodo et al.** Hyper-IgE syndromes. *Immunological Reviews*, 2005, 203, p. 244-250.

The S.S. WHITE Dental Mfg. Co. : 120 années au service de la chirurgie dentaire

Thibault MONIER

Docteur en chirurgie dentaire, membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, chargé de cours à la faculté de chirurgie dentaire de Paris V
51, rue Marguerite - 94210 La Varenne
(timonier@hotmail.com)

Résumé

En 1844, le Dr Samuel Stockton White fondait avec son frère James une entreprise de fournitures dentaires à Philadelphie. Le Dr S. S. White est un maître dans l'art de sculpter les dents artificielles et la réputation de cette firme s'étend dans tous les États-Unis. À la mort de Samuel Stockton à Paris le 30 décembre 1879, James reprend les rênes de l'entreprise, la développe et a un capital de 6 millions de dollars au moment de la crise de 1929, avec des dépôts à Londres, Sydney, Paris et Rio de Janeiro. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la société participe à l'effort de guerre et se voit décerner trois « Army-Navy "E" Awards » pour la qualité et la quantité de ses productions de câbles, sous gaine, utilisés dans les constructions aéronautiques et navales militaires. Après la Seconde Guerre mondiale, l'essentiel de la recherche se fait dans la branche industrielle et la production de matériel dentaire passe au second plan pour se limiter aujourd'hui aux fraises et aux matériaux d'empreinte.

Mots-clés : Histoire de l'industrie dentaire, matériel dentaire, Samuel Stockton White, transmission par câble

Samuel Stockton White

Samuel Stockton White naît le 19 juin 1822 à Hulmeville en Pennsylvanie. Ses ancêtres maternels et paternels sont aux États-Unis depuis presque deux siècles. Son père, William Rose White, épouse Mary Stockton, une descendante de Richard Stockton, un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, en mars 1821. Trois autres enfants verront le jour : Charles Henry, Mary Jane et James William. Ce dernier a huit ans quand son père disparaît ; la famille part alors s'installer à Burlington City dans le New Jersey. En 1838, à 16 ans, Samuel Stockton entre en apprentissage pour cinq années chez son oncle, Samuel Wesley Stockton, un pionnier de la fabrication de dents artificielles de Philadelphie, et fait des stages dirigés par un célèbre dentiste de la ville, le Dr. J. De Haven White. Sa formation terminée en 1843, le jeune homme commence son exercice de praticien de l'art dentaire dans les locaux de son oncle, tout en participant aux activités de la fabrique de dents artificielles. Un an plus tard, il s'installe à son compte dans des locaux situés au 116 North Seventh Street toujours à Philadelphie. Il s'associe à son frère James qui a suivi la même formation chez l'oncle Samuel Wesley.

Abstract

The S. S. WHITE Dental MFG. Co : 120 years of service to dentistry.

In 1844, Samuel Stockton White founds with his brother James a company of dental supplies in Philadelphia. S. S. White is a Master mold maker for artificial teeth and the reputation of this firm extends in all United States. After the death of Samuel Stockton in Paris on December 30, 1879, James get the direction of the company which continues its development so its capital reaches 6 million dollars at the time of the economical crisis in 1929, with deposits in London, Sydney, Paris and Rio de Janeiro. During World War II, the Company wins three Army-Navy Production "E" Awards for meritorious services on the production front. Today the industrial division is still active, but the dental division is sold to two owners.

Key-words : History of dental industry, dental furnitures, Samuel Stockton White, flexible shaft.

Au rez-de-chaussée se trouve le cabinet de Samuel Stockton et une salle de présentation des dents fabriquées par les deux frères. Samuel sculpte les moules pour les dents dans des blocs en métal ; il réalise la totalité des étapes de la fabrication. Les dents produites sont si naturelles que leur renommée gagne l'état tout entier. Les locaux sont vite trop petits, et un déménagement s'impose. En 1846, Samuel se résigne à abandonner la pratique dentaire pour ne s'occuper que de la fabrication des dents et des produits dentaires ; il s'associe avec Asahel Jones de New York et John McCurdy de Philadelphie ; l'entreprise familiale devient la Société « Jones, White & McCurdy ». Le développement et la diversification de la production nécessitent d'autres déménagements, et de nouveaux locaux sont achetés pour établir des dépôts à New York, Boston, Brooklyn en 1852 et Chicago en 1858. La réputation des produits de la firme est telle qu'en 1853 le Philadelphia College of Dental Surgery remet à Samuel Stockton White le titre de « Doctor of Dental Surgery » (D. D. S.) en remerciement des services rendus à la profession. Outre la fabrication des dents artificielles en porcelaine, Samuel décide d'améliorer la fabrication d'instruments en acier pour la chirurgie et la dentisterie opératoire. Il constitue en 1861 une équipe de spécialistes dans l'usage des métaux et la production d'instruments débute.

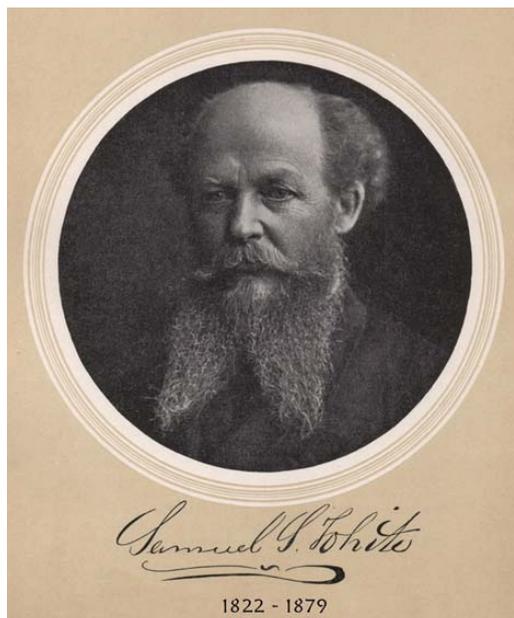


Fig. 1. Portrait de Samuel Stockton White - The S. S. W. Dental MFG. Co. (Coll. de l'auteur).

Cette même année, Samuel rachète les parts de ses associés et devient l'unique dirigeant de l'entreprise.

Les années 1865 sont importantes pour la société fondée par Samuel Stockton White : distribution des produits dans le monde entier ; deux cents employés ; production mensuelle de 400000 dents ; fabrication du premier fauteuil dentaire tout en métal, du premier câble souple pour tour dentaire ; amélioration des produits d'obturation, des abrasifs ; adaptation des caoutchoucs pour les plaques bases des prothèses amovibles (s'ensuivra un procès retentissant avec la Goodyear Dental Vulcanite Company) ; développement d'une gamme de produits d'hygiène (dentifrices en poudre et en crème) ; enfin lancement d'une gamme de produits pour l'orthodontie (débutée dès 1860 par la commercialisation de métaux précieux spécifiques) et en 1868, premières ventes des fraises en acier.

En novembre 1879, à l'âge de 57 ans, Samuel Stockton est victime d'un accident vasculaire, qualifié alors de « congestion cérébrale » ; il se remet rapidement, cependant un repos lui est prescrit par son médecin et un voyage en Europe est organisé. Le 30 décembre 1879, une seconde crise frappe Samuel Stockton White lors de son séjour à Paris : elle lui est fatale. Samuel Stockton White est inhumé dans le Woodlands Cemetery de Philadelphie, tombe n° 60. Le registre des inhumations porte cette mention : *Gravesite of Samuel Stockton White (1822-1879 dental manufacturer of indestructible porcelain teeth, his S. S. White Dental Manufacturing Company (So. 11th Street), founded 1844, was the largest dental supply company in the world.*

Fig. 3. Une plaquette de dents maxillaires en porcelaine fabriquée par S. S. W. en 1907 (Coll. de l'auteur).



Fig. 2. Joseph Morgan, le premier employé de la société fondée par Samuel S. White, le 25 juillet 1846. (décédé le 24 juin 1872) (Coll. particulière).

La « S. S. WHITE Dental M. F. G. CO. »

À la mort de Samuel Stockton, l'entreprise est dirigée par un triumvirat constitué de son frère James, de son fils aîné J. Clarence et de son conseiller Henry M. Lewis. Le 1er juillet 1881, l'entreprise créée par Samuel Stockton achète 60% des actions de Johnston Brothers de New-York, fabricant de fauteuils dentaires, d'instruments, de métaux pour couronnes et d'oxydes nitreux liquéfiés utilisés en anesthésie. La fusion des deux firmes donne naissance à la « S.S. White Dental M. F. G. CO. ». En 1891, après treize années de recherches, la société commercialise les « Revelation Burs », les premières fraises dentaires entièrement réalisées de façon automatisée, entraînant de ce fait la diminution des coûts et la démocratisation de l'instrumentation rotative. La nouvelle société accroît sa production et se regroupe au sein d'un vaste complexe situé sur la Staten Island en baie de New York.

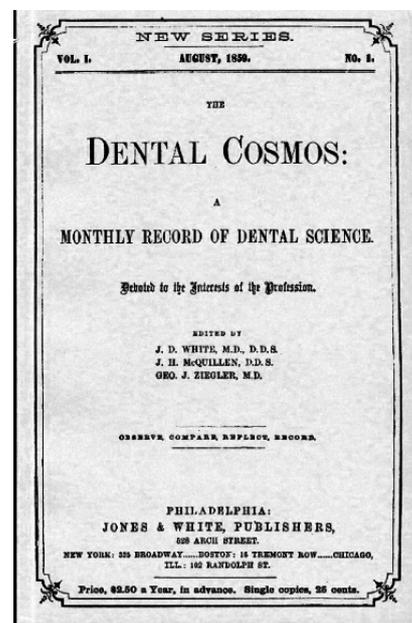


Fig. 4. Le premier numéro du *Dental Cosmos* du mois d'août 1859 - The S. S. W. Dental M. F. G. CO.



Fig. 5. Le dépôt dentaire de la maison S. S. White à Philadelphie - Catalogue de 1867 (Coll. de l'auteur).

Le petit-fils de Samuel Stockton White, Samuel Stockton White III, est un athlète de haut niveau durant ses études à Princeton et à Cambridge. En 1901, il visite Paris avec son épouse Vera, peintre ; il rencontre Auguste Rodin et pose pour lui. Deux bronzes nommés « L'athlète » appartiennent au musée Rodin de Philadelphie. Samuel Stockton White III entre dans la société fondée par son grand-père en 1903 et en prend la direction dès 1926. Il lègue sa collection de peintures modernes en 1967 au Philadelphia Museum of arts.

En 1911, le capital de la société atteint cinq millions de dollars et emploie 1700 personnes sur l'ensemble des sites de Staten Island, Frankford et Philadelphie. Des dépôts sont ouverts dans tous les États-Unis et dans les grandes capitales étrangères : Berlin (1896), Toronto (1900), Londres (1917), Rio de Janeiro (1919), Sydney (1928) et enfin Paris (1929). Dans la capitale française, la société rachète l'entreprise de Jean Auguste Zollig située

Fig. 7. Le câble flexible sous gaine mis au point par Eli Starr pour S. S. W. en 1874 (Coll. particulière).

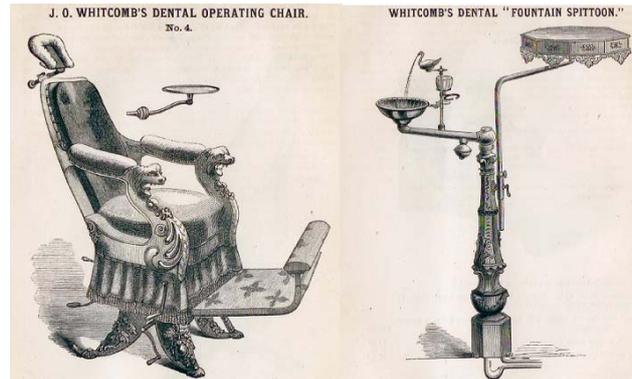
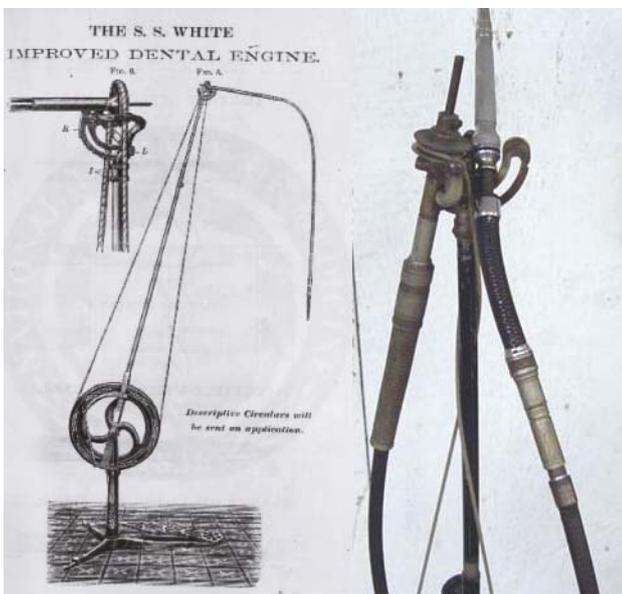


Fig. 6. Fauteuil et colonne Whitcomb commercialisés par S. S. W. en 1866 (Coll. de l'auteur).

18, rue de la Chaussée d'Antin et déménage le magasin au 73 de la rue de Richelieu. R. Daligault prend la direction de la branche française jusqu'en 1936 où il est remplacé par Henri Mourgues. L'entrée en guerre des USA en 1941 entraîne la fermeture de la succursale française pendant toute la durée des hostilités.

L'« Industrial Division »

En 1905, une branche spécialisée en recherche et développement est créée. Elle travaille à l'amélioration des systèmes de rotation par câble flexible introduit dès 1874 par un employé, Eli Starr. La première utilisation en est le premier câble gainé S. S. White sur un tour à pédale à usage dentaire. Cette technique utilisée pour réduire les pertes de puissance dues aux transmissions par poulies est améliorée et adaptée ensuite aux moteurs électriques. En 1915, l'« Industrial Division » fournit de tels câbles à l'industrie automobile pour les compteurs de vitesse. La Première Guerre Mondiale et le développement de l'aéronautique ouvrent les portes d'un nouveau marché à la compagnie. La recherche issue de la division dentaire concernant les résines est également utilisée par la branche industrielle qui développe des méthodes d'injection de matière plastique destinée à la production de pièces pour l'industrie. La Seconde Guerre mondiale et l'effort de guerre entraînent une montée en puissance des divisions dentaire et industrielle qui bénéficient de nombreux contrats de l'armée américaine en 1942, 43 et 44. La S. S.

Fig. 8. Le magasin S. S. W. de Paris en 1939 au 73, rue de Richelieu - The S. S. W. Dental M. F. G. CO.

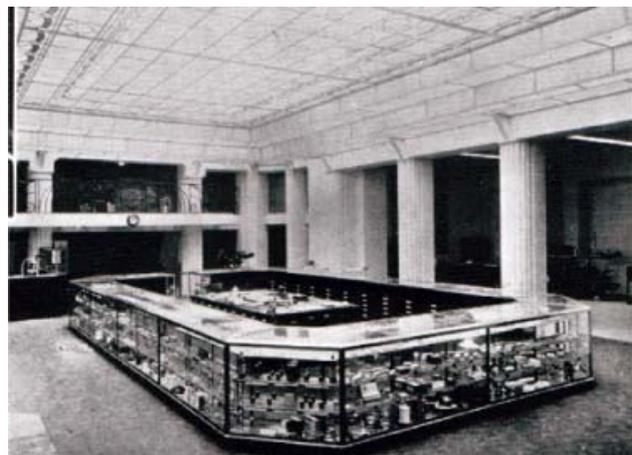




Fig. 9. La remise d'un "Army- Navy E Award" à James E. Talbot, vice-président chargé de la production le 17 novembre 1942 et une publicité pour les câbles flexibles S. S. W. (Coll. de l'auteur).

Quelques innovations de la S. S. WHITE Dental M. F. G. CO.

Les dents artificielles en porcelaine

On a vu que Samuel Stockton White, doué pour la sculpture, a commencé sa pratique de chirurgien-dentiste en même temps que la fabrication de dents artificielles. Les formes et les teintes varient en fonction de l'âge et du sexe des patients. Les crampons de fixation des dents sont réalisés en platine, métal d'une qualité mécanique supérieure à l'or. Malheureusement, l'augmentation du prix du platine, puis, pendant la Première Guerre Mondiale, le gel du stock de platine livrable à la Compagnie par le gouvernement des États-Unis, entraîneront la chute de la production. Après la crise économique de 1929, le prix du platine devient inabordable pour une fabrication concurrentielle et en 1937 la production des dents artificielles est définitivement arrêtée.

White Dental Mfg. Co. se voit décerner le « E award » par la marine et l'armée américaine pour la qualité et la réactivité de ses productions de guerre.

L'après-guerre. L'innovation continue dans les années qui suivent la fin du second conflit mondial. En 1947, la première fraise en carbure de tungstène est introduite par la division dentaire. Le département industriel s'accroît encore du fait de la croissance des marchés de constructions automobiles et aéronautiques. La société devient le premier employeur de Staten Island. N'étant plus intéressés par le département dentaire, les dirigeants de S. S. White le cèdent en 1968 à la « Pennwalt Corporation » ; les produits seront vendus sous la marque S. S. White Pennwalt jusqu'en 1988 où la branche dentaire de Pennwalt est à nouveau cédée à différents acheteurs :

- Le nom S. S. WHITE est gardé par James L. Gallop, propriétaire de la B. F. Wehmer Company dans l'Illinois, acheteur de la branche Carbide & Diamond Burs, il conserve les droits mondiaux du nom S. S. White sauf pour la France, la Grande-Bretagne et le Brésil, et fonde la « **S. S. White Burs Inc.** » domiciliée à Lakewood dans le New Jersey.
- Prima Dental Group (GB) a repris la distribution de nombreux matériaux dentaires en Grande-Bretagne, en France et au Brésil, sous la marque **S. S. WHITE**. C'est le cas de l'Impression Paste, des résines Texton, des verres ionomères Legend.

En 1972, la division industrielle est transférée en totalité vers Piscataway dans le New Jersey. Rahul Shukla, un jeune ingénieur est embauché par l'entreprise. Il la rachète en 1988 et lui donne le nom de « **S. S. White Technologies, Inc.** ». Cette nouvelle entité est toujours leader dans la fabrication des câbles flexibles (98% des avions fabriqués sont équipés par des câbles S.S.W.), elle développe également une gamme d'instruments chirurgicaux utilisés en chirurgie orthopédique depuis le rachat de « Snap-On Medical Products, Inc. », en 1999. Elle développe aussi des équipements pour l'« air abrasion », (des sableuses industrielles).



Fig. 10. Les différents logos des sociétés qui possédèrent successivement le nom « S. S. WHITE » : De haut en bas :
 - le sigle original, créé par Samuel Stockton White.
 - Le nom de Pennwalt qui fut ajouté au nom S. S. W. après rachat du département dentaire.
 - le logo du Prima Dental Groupe propriétaire des droits de vente de matériel dentaire en Grande-Bretagne, Brésil et France.
 - Le logo de la division industrielle rachetée par Rahul Shukla en 1988.
 - Le logo de la S. S. White Burs Inc. de Lakewood dans le New Jersey (Infographie de l'auteur).

Les unités dentaires

La société S. S. W. est la première en 1871 à commercialiser un fauteuil dentaire entièrement en métal, le « Harris Chair ». En 1884, la société commercialise le célèbre fauteuil S. S. White Cycloïd basé sur les principes définis par Johnston Brothers (pompe hydraulique) et Morrison. En 1887, un modèle économique est mis sur le marché : le S.S. White Duplex Lift Chair. Deux ans plus tard, le « New Model Wilkerson » est le premier à permettre un positionnement horizontal du patient. Enfin, en 1935 est présenté le S. S. WHITE Diamond Chair N° 3, dont la version motorisée de 1940 représente l'archétype du fauteuil dentaire pour les trois décennies suivantes. Parallèlement, l'unité dentaire présente des modifications continues, depuis le « Whitcomb Fountain Spittoon » de 1866 avec crachoir auto-nettoyant et remplissage du verre, l'eau sortant par le bec d'un cygne, jusqu'au « Spiral-Flush Cuspidor » où l'eau rince le crachoir par jet en spirale (1899), technique toujours utilisée de nos jours. En 1915, S. S. W. fabrique le premier unit équipé d'un tour électrique, d'un éclairage et d'accessoires indépendants du fauteuil. La radio dentaire ne sera intégrée sur le « Master Unit » qu'en 1939.

L'instrumentation rotative

La première fraise dentaire à main est commercialisée en 1846. Il faut attendre 1868 pour que le premier tour à pédale soit livré, et seulement deux années pour qu'un moteur électrique y soit adapté. En 1874, S. S. W. commence à développer la transmission par câble souple gainé ; cette méthode sera utilisée ensuite par les industries automobiles, aéronautiques et spatiales. En 1881, lors de création de la « S. S. White Dental M. F. G. CO. », les fraises dentaires sont fabriquées à la main. Les techniciens de l'entreprise automatisent la fabrication des fraises en acier vendues sous le nom de « Revelation Burs ». Leur angle de coupe de 50° assure un refroidissement des lames et évite le bourrage. Le prix réduit et la grande qualité de ces fraises en font un succès commercial inégalé pendant de nombreuses années, jusqu'en 1947 où les premières fraises en carbure de tungstène sont introduites par la société.

Les innovations furent nombreuses pendant les 120 ans de production de produits dentaires par la société S. S. White. Il est impossible de toutes les décrire ici, mais il faut rappeler les cires et pâtes à empreinte (les hydrocolloïdes introduits en 1934) ; les matériaux d'obturation (premier amalgame en 1863 et True Dentalloy en 1900 d'après les recherches de Black) ; les ciments à l'oxyde de zinc (1916) ; les silico-phosphates pour obturations postérieures et pédodontiques (Kryptex en 1925) ; les silicates (S. S. WHITE Filing Porcelain en 1923) ; les caoutchoucs vulcanisés pour plaques bases (Dental Gum en 1866 et Bow Spring Rubber en 1874), et enfin les fournitures pour l'orthodontie. Dès 1860, l'entreprise développe des arcs en alliage spéciaux pour l'orthodontie et en 1893, elle met en oeuvre les moyens de produire les équipements préconisés par E. H. Angle. Pendant toute son existence, la firme a enrichi son catalogue de produits orthodontiques destinés aux appareillages fixes et mobiles.

Le Dental Cosmos

Dès les débuts de la fusion entre l'entreprise du jeune Samuel Stockton White et des compagnies d'Asahel Jones de New York et de John McCurdy de Philadelphie qui donne naissance à la société « Jones, White & McCurdy », le projet de création d'une lettre périodique d'information est envisagé par les associés. Ainsi naît la *Dental News Letter*, en octobre 1847, publication trimestrielle destinée à informer la profession dentaire américaine, mais aussi, déjà, européenne, des innovations technologiques matérielles. Des communications sur les nouvelles pratiques dentaires, les découvertes biologiques et la recherche pharmaceutique sont publiées régulièrement. Cette publication connaît rapidement une grande notoriété par la richesse de son contenu et ses articles signés par des personnalités tel Thomas Evans ou J. De Haven White, le mentor de Samuel Stockton et qui devient l'éditorialiste en 1853. Dès le neuvième numéro, on passe de 16 à 80 pages et la périodicité devient mensuelle le 1er août 1859 donnant naissance à une nouvelle revue : le *Dental Cosmos*. La maquette et le contenu du *Dental Cosmos* sont le fruit du travail de James W. White, le frère de Samuel et J. De Haven White qui en est le rédacteur en chef jusqu'en 1865. James W. White lui succède à ce poste de 1872 à 1891. La revue devient à son tour une référence internationale avec des rédacteurs tels que Miller, Black, Angle ou Williams qui marquent par leurs articles les grandes évolutions de notre profession. Toutefois, l'information scientifique cohabite toujours avec la publicité des productions S. S. White, et des voix s'élèvent pour demander une séparation entre la revue et l'entreprise fondatrice. En décembre 1936 le dernier numéro du *Dental Cosmos* est publié avant sa fusion avec le *Journal of the American Dental Association*. En 1937 et jusqu'en décembre 1938, la revue est publiée sous le nom *Journal of the American Dental Association and the Dental Cosmos*, et en janvier 1939, sous le nom *Journal of the American Dental Association*, seul.

Conclusion

Samuel Stockton White a bâti une entreprise qui pendant 120 années accompagne ou engendre les bouleversements qui ont modifié notre profession. L'alliance d'un puissant outil de production et d'un formidable creuset de recherche et de développement représenté par le *Dental Cosmos* fait que cette société fut mondialement présente dans le monde dentaire. Les orientations prises par ses dirigeants dans la seconde moitié du XXe siècle ont fait que le nom de S. S. WHITE n'a plus alors été rattaché essentiellement au domaine dentaire.

Références

1. « *Dental Cosmos, a Monthly Record of Dental Science* », - édité par The S. S. White Dental Manufacturing Co., Philadelphia, Pa, 1859-1936.
2. Vol. 39 à 47 numérisés par The University of Michigan Library, Ann Arbor, Michigan, 2003 <http://quod.lib.umich.edu/d/dencos/>
3. « The Samuel S. White, 3rd, and Vera White Collection » *Philadelphia Museum of Art Bulletin* - Volume LXIII, Nos 296 & 297 - January-March & April-June 1968, Philadelphia Pa.
4. *S.S.White Dental Supplies - General Catalog* 1867, 1911, 1912 et 1939. Philadelphia, Pa.

Cinéma et odontologie

Maria José SOLERA PIÑA*, Andrea SANTAMARIA LAORDEN**, Javier SANZ***

* Odontologiste, doctorante en histoire de l'odontologie
34, rue Libertad, 6^o Izq, 28937 Móstoles Madrid, Espagne
(mjsolera@gmail.com)

** Odontologiste, master de prothèse, doctorante en histoire de l'odontologie, enseignante assistante en histoire de l'odontologie
53, rue Fernández de los Ríos, 2^oB, 28015 Madrid, Espagne
(aslg81@gmail.com)

*** Medico Estomatologo, profesor en la facultad de odontologia de la universidad Complutense de Madrid, President de Sociedad española de historia de la odontologia.
C/. Tutor, 7 y 9, 2^o C, 28008 Madrid, Espagne
(jsanz@med.ucm.es)

Résumé

L'odontologie a été depuis longtemps représentée au cinéma. Depuis le cinéma muet américain jusqu'à nos jours, on peut trouver une vision très variée du dentiste : méchante, comique... mais, c'est surtout l'image d'une personne ambitieuse et complètement obsédée par l'hygiène. Des films comme : "Laughing gas" (1914), "Avarice" (1923), "Tell me if it hurts" (1934), "The great moment" (1944), "Little shop of horrors" (1960), "Marathon man" (1976), "¿Qué he hecho yo para merecer esto?" (1983), "The dentist" (1996) ou "Cachorro" (2004) sont un bref exemple de la représentation du monde odontologique. Étant donné que le cinéma exerce une grande influence sur la conscience des spectateurs, il faut se poser une question : quel est l'effet que cette représentation de l'odontologie exerce sur nos patients?

Mots-clés : cinéma, odontologie, image du dentiste

Introduction

Ces derniers temps, les textes traitant de la relation entre cinéma et médecine, ont proliféré. En effet, on peut trouver des articles scientifiques, mais aussi des livres. C'est un sujet très populaire chez les historiens espagnols de la médecine et la preuve en est la réunion des 26 et 27 janvier 2007 à l'université de Barcelone qui avait pour titre "Histoire, médecine et cinéma". À cet événement participaient des historiens du septième art et des chercheurs ayant étudié le cinéma scientifique et son impact sur le grand public.

Le sujet est exhaustif; nous allons donc nous en tenir à l'odontologie et nous distinguerons trois variétés : l'odontologie au cinéma pour le grand public, l'odontologie au cinéma pour les enfants et le cinéma scientifique. Dans cette exposition nous allons analyser le premier thème, à savoir, l'odontologie pour le grand public, avec l'intention de répondre à une question principale : Quelle est la perception du spectateur de notre profession quand il regarde un film en rapport avec l'odontologie ?

Les matériaux de l'étude

Au cinéma, on rencontre de nombreuses références au

Abstract

Cinema and dentistry

Dentistry has been represented for a long time in cinema. In the beginning, since the silent cinema until these days, we can find a vision of the dentists really different: evil, comical... but, they usually look like a person ambitious and obsessed with the hygiene. We have chosen some films like : "Laughing gas" (1914), "Avarice" (1923), "Tell me if it hurts" (1934), "The great moment" (1944), "Little shop of horrors" (1960), "Marathon man" (1976), "¿Qué he hecho yo para merecer esto?" (1983), "The dentist" (1996) or "Cachorro" (2004)... They are only a brief example of the dentistry in the cinema. A cause of the influence that the cinema exerts on the spectators, we should ask us one question : what's the effect that this representation of the dentistry has on our patients?

Key-words : cinema, dentistry, dentist's image

monde dentaire. Étant donné que les maladies bucco-dentaires, surtout la carie, sont vraiment fréquentes, la visite chez le dentiste est un sujet courant de conversation entre les acteurs.

Par exemple, le film "L'appartement" réalisé par Billy Wilder, primé en 1960 par cinq oscars, fait plusieurs références au monde dentaire. À un moment, un acteur est en train de regarder la TV et apparaît un spot publicitaire disant : *Vous avez les gencives qui saignent ? Et l'acteur de demander à sa femme : Sheildrake, as-tu emmené Tomy chez le dentiste? Il n'avait pas de caries, hein ?* Un autre exemple, dans "La liste de Schindler", quand le film touche à sa fin, l'acteur principal (ou un acteur) reçoit une bague en or qui a été fabriquée avec le métal d'une prothèse inférieure gauche d'un travailleur de son usine. Ces sont des exemples comme ceux-ci que nous appelons le "fait habituel".

On peut apporter d'autres exemples : dans le film "Pretty Woman", Julia Roberts utilise le fil dentaire; dans le film "Scoop" il y a plusieurs références sur les soins dentaires par l'intermédiaire de l'assistante dentaire. Et dans le film "La vida de los otros" (Das teben der anderen), l'actrice Christa-Maria Sieland est détenue par les agents

de la Stasi dans un pauvre cabinet dentaire avec le dentiste et l'auxiliaire dentaire.

En raison de l'abondance de références particulières nous allons nous en tenir aux films dont le sujet odontologique est exclusif ou majoritaire. On peut classer les films avec une fiche modèle : Fiche technique - Résumé du contenu - Commentaire critique. Ici il faut distinguer les films où il y a une vision réaliste de la profession, et les autres où il y a un point de vue comique, sadique et érotique.

Les films

Laughing gas

Charlie feint d'être dentiste, mais, en fait, il est assistant. Un jour, un patient est pris d'un fou rire à cause de l'anesthésie, il lui donne un coup avec une massue et il fait l'avulsion d'une bonne dent avec un gigantesque davier (Fig. 1).

Avarice

C'est l'histoire d'un pauvre mineur qui devient dentiste. Il travaille sans diplôme. Un beau jour, sa femme gagne à la loterie, et un ami, jaloux, dénonce le dentiste pour exercice illégal de l'odontologie. Finalement il se ruine (Fig. 2).

Tell me if it hurts

Le protagoniste est en train de manger dans un élégant restaurant, quand il commence à avoir un terrible mal de dents, donc, il appelle son dentiste et il se rend au cabinet dentaire. Il patiente longtemps dans la salle d'attente. Et ensuite, le dentiste commence un traitement dentaire dans un bruit et une douleur terribles. Le patient règle, repart, mais le traitement a échoué et il faut que le dentiste recommence une autre fois. Ce film nous montre une vision terrifiante du dentiste, comme quelqu'un qui engendre la douleur avec des appareils de torture.

The great moment

Ce film traite de la découverte de l'anesthésie par Morton.

Marathon man

Ce film a reçu un globe d'or et a aussi été sélectionné aux Oscars. Le film est marqué par une fameuse scène de torture au cabinet dentaire. On dit qu'après l'avoir vue, personne n'est capable de regarder son dentiste de la même façon.

Little shop of horrors (1960)

Le tournage du film n'a pris que deux jours. Le scénario nous montre des personnages mémorables avec un humour noir et absurde. Il y a un dentiste sadique qui est puni de sa témérité par une plante carnivore (Fig. 3).

Little shop of horrors 1986

C'est un musical de science-fiction inspiré du film précédent. Steve Martin est le dentiste sadique et sordide qui est le copain d'Audrey, la protagoniste.

¿Qué he hecho yo para merecer esto?

C'est une comédie espagnole avec un humour noir qui recrée l'ambiance de l'Espagne des années 80. Le dentiste homosexuel et pédéraste achète un enfant de 12 ans

pour obtenir ses services sexuels.

Eversmile, n. jersey, o'connell, dentista en patagonia

Le protagoniste est un dentiste qui fait un voyage en Amérique du Sud avec la fondation Eversmile, laquelle lutte contre la carie dans un pays où la profession de dentiste est sous-développée, et c'est pour cette raison que la population est craintive et ignore les données actuelles de l'odontologie (Fig. 4).

The dentist

Un dentiste obsessionnel découvre que sa femme l'a trompé, donc, il commence une vengeance au travers de ses méthodes de travail. Le film montre l'odontologie comme une profession magnifiquement adaptée pour torturer et punir. Le dentiste est quelqu'un de sadique qui profite de la douleur des autres (Fig. 5).

The dentist II

À cause du succès de la première partie, on a fait la suite. L'idée du dentiste tortionnaire marche bien.

The whole nine yards

Dans ce film, le protagoniste est un dentiste lassé et aisé, qui vit à Montréal. L'odontologie est dépeinte comme une profession ennuyeuse et monotone avec laquelle on peut gagner beaucoup d'argent.

Novocaine

Dans ce film, Frank, le dentiste, est un homme honnête qui a une vie tranquille, tout va changer lorsqu'un nouveau patient vient le consulter. Ici, le dentiste serein et méthodique a une vie sans sursaut avec une bonne situation. Peut-être, que cette image du dentiste assez proche de la réalité peut s'expliquer par le fait que le père du réalisateur est dentiste. On dit que le réalisateur a passé un mois au cabinet dentaire de son père pour s'inspirer (Fig. 6).

The secret life of dentists

Un dentiste respectable, heureux, marié avec 3 filles, entre en crise quand un patient bavard lui fait soupçonner sa femme de le tromper. Le film recrée une situation assez réelle de la profession : un couple de dentistes avec un cabinet dentaire et un bon niveau de vie. Mais le film nous montre aussi une vision ennuyeuse de la profession avec des personnages fatigués de leur vie, insatisfaits, lesquels ont besoin de voies d'évasion (Fig. 7).

Cachorro

Dans ce film espagnol, le dentiste est un jeune homme homosexuel, égoïste, et très riche. L'odontologie est une profession qui lui permet d'avoir une vie sans soucis.

Finding nemo

C'est l'histoire d'un poisson (clown) qui est capturé par un dentiste. Il sera dans l'aquarium du cabinet dentaire ou il va voir comment le docteur fait des endodonties avec perforations et des exodonties douloureuses.

Charlie and the chocolate factory

Dans ce film on parle d'orthodontie. Wily Wonka est un adulte réprimé et très marqué par son enfance avec un père dentiste qui l'a obligé à porter les plus terrifiants



Fig. 1

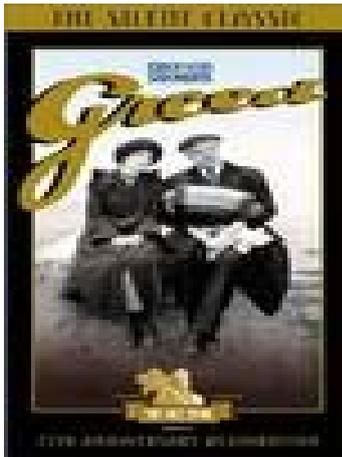


Fig. 2



Fig. 4

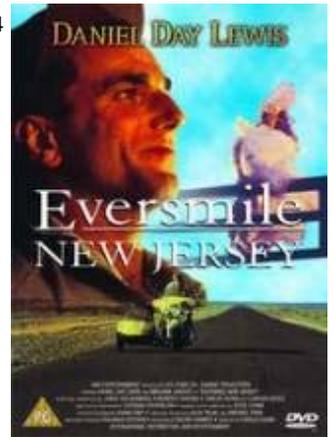


Fig. 3

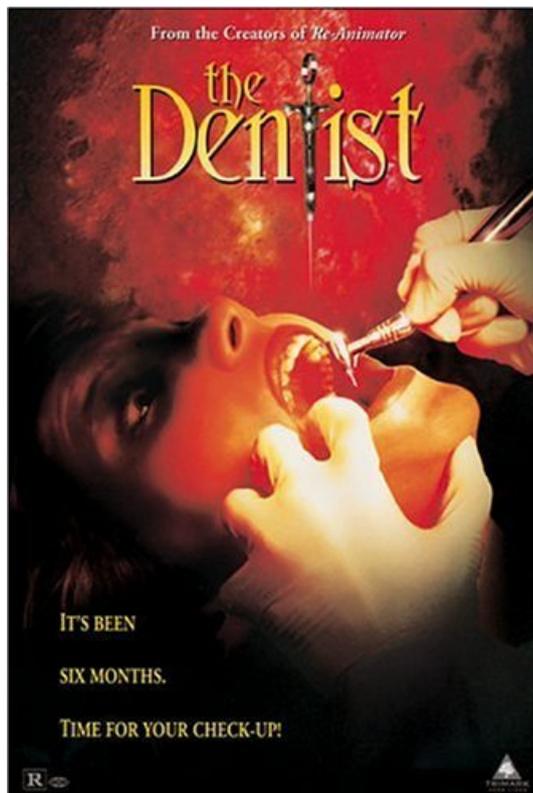


Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7

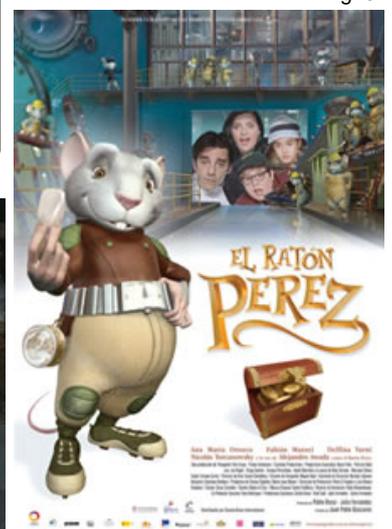


Fig. 8

appareils orthodontiques.

El ratón Pérez

Dans ce film on montre le côté magique du monde dentaire avec la figure du "ratón Pérez", une souris qui transforme les dents temporaires en pièces. De cette façon, les enfants ressentent la perte des dents temporaires comme quelque chose de naturel et d'excitant (Fig. 8).

Analyse des personnages

Le dentiste

Après l'analyse des films, nous pouvons conclure que :

Le dentiste est quelqu'un de sadique, qui profite de la douleur des autres, et que ses instruments sont parfaits pour torturer.

Le dentiste est toujours interprété par des acteurs masculins.

Les patients sont toujours autant effrayés, que le dentiste soit un personnage honnête et calme, ou qu'il soit fou.

Le dentiste est un personnage riche, d'un niveau social élevé.

Le dentiste est obsédé par l'hygiène.

Parfois, le dentiste est le narrateur et donne une définition morbide de la carie.

L'assistant

D'une façon générale, le personnage de l'assistant n'est pas complice du dentiste, lequel est le seul coupable de la torture. L'assistant est le personnage qui fait en sorte que le dentiste soit une personne "normale".

Le cabinet dentaire

L'élément principal est le fauteuil où les patients s'allongent, sans défense, pour être torturés par le dentiste.

Les instruments les plus fréquemment rencontrés sont le miroir, la sonde, les daviers, la turbine avec son bruit agaçant et les écarteurs. Dans le film Charlie et la chocolaterie il y a de terribles appareils orthodontiques.

Mais, il y a une exception, dans le film "Novocaïne", la clinique est très proche de la réalité, le dentiste n'est pas un sadique, la salle d'attente est vaste avec des jeux pour les enfants, il y a plusieurs fauteuils équipés d'écran de télévision, et les patients regardent des films pendant les traitements et tout est parfaitement organisé et propre.

Conclusion

Depuis le début du cinéma, le dentiste a été représenté comme un personnage négatif et nuisible. Ce schéma, répété depuis les premiers films ("Laughing gas") jusqu'à d'autres plus récents ("Finding Nemo"), a influencé la vision du grand public envers les dentistes. Un dentiste tranquille qui soigne ses patients sans douleur n'est pas intéressant pour un film. Par contre, l'avulsion d'une dent par erreur et sans anesthésie, c'est nettement plus drôle. Nous croyons que le cinéma est un peu responsable de cette "peur universelle" qui existe toujours chez les gens.

Mon dentiste ce héros ?... ou les dentistes et la dentisterie au cinéma

Eric DUSSOURT

Docteur en chirurgie dentaire
DU de Réparation juridique du dommage corporel (option odontologie), d'Identification en odontologie médico-légale et de criminalistique.

6, place des Pénitents - 78250 Meulan
(cousin_dussourt@yahoo.fr)

Résumé

Le chirurgien-dentiste est-il un héros de cinéma ? À travers différents films français et américains, je vais tenter de répondre à cette question et voir comment les praticiens de l'art dentaire sont perçus par les cinéastes.

Ce qui est important dans le titre c'est le point d'interrogation, car il ouvre la question : le chirurgien-dentiste peut-il être un héros ? C'est ce que je vais essayer de montrer à travers l'image qu'en ont donnée les cinéastes ; depuis pratiquement les débuts du cinéma (Mack Sennet dans *A lucky toothache* en 1910, Charlie Chaplin dans *Charlot dentiste* en 1914) le personnage emblématique du chirurgien-dentiste est mis en scène. À l'aide de différents exemples relativement récents du cinéma, deux français et quatre américains, je vais illustrer mon propos

La Boum

Film français 1980. Scénario et réalisation Claude Pinoteau, avec Sophie Marceau, Brigitte Fossey, Claude Brasseur, Bernard Giraudeau (Fig. 1).

Ce film traite des problèmes de l'adolescence, du premier grand amour, des relations avec les parents. Claude Brasseur joue le rôle du père, il est chirurgien-dentiste, attaché de consultation dans un centre de soins. Plusieurs scènes cocasses nous le montre à l'œuvre, notamment lors de l'interrogatoire d'une patiente, enceinte. Le retour inattendu dans sa vie d'une ancienne maîtresse le contraint pour se fournir un alibi à se plâtrer une cheville. Pris de remords, il se libère de son plâtre avec un petit disque monté sur une pièce à main, le pied posé sur le fauteuil dentaire. À la fin du film, il installe son cabinet dans l'appartement familial. C'est un chirurgien-dentiste « presque » normal (si, si ! cela existe) qui nous est montré ici.

La Boum II

1982, Claude Pinoteau

La recherche dentaire est le fil rouge du film. Il y a plu-

Abstract

Is the dental surgeon a cinema's hero ? That is the question. Through different French and American movies, I will try to answer this question. We will see also how the movie directors show the dentists.

sieurs scènes qui se déroulent dans les laboratoires de la faculté de Montrouge. Le chirurgien-dentiste, toujours joué par Claude Brasseur, soutient sa thèse dans le grand amphithéâtre de cette Faculté ; c'est l'occasion de voir de « vrais » professeurs dans leur rôle, les professeurs Weill et Bouchier. Vic (Sophie Marceau), la fille de Claude Brasseur dans le film, vient se faire soigner afin de pouvoir discuter avec son père.

Dans ces deux films, le chirurgien-dentiste est un personnage secondaire, Claude Pinoteau a su montrer avec réalisme et humour le comportement d'un tel praticien.

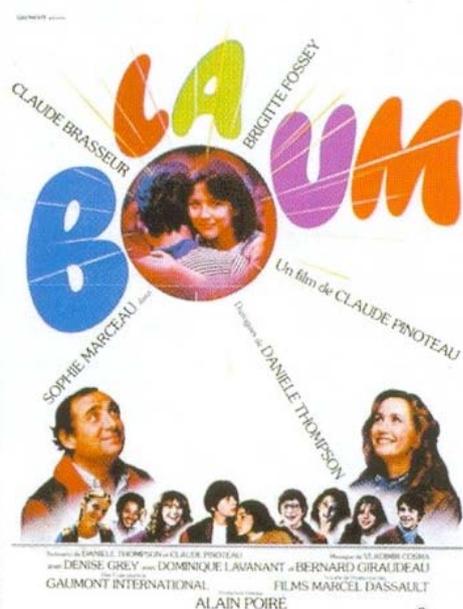


Fig. 1



Fig. 2

La petite boutique des horreurs

Comédie musicale d'horreur USA 1987 de Franck Oz avec Steve Martin, Bill Murray, Ellen Greene, James Belushi (Fig. 2).

L'histoire est complètement loufoque : une plante carnivore extra-terrestre bouleverse la vie morose d'une boutique florale avant de vouloir s'emparer du reste du monde. Les scènes de comédie musicale sont enjouées, délirantes, voire « déjantées » et les numéros de guest-stars sont hilarants. Steve Martin joue le rôle du dentiste « biker » sadique martyrisant patients, petits et grands, et assistante. Tous les fantasmes sadiques sont passés en revue : costumes de latex noir, instruments nickelés, ordre comminatoire, soumission ; le tout sur une musique rock endiablée. La séance de soins dentaires où un patient masochiste joué par Bill Murray suppliant pour avoir « un long et lent coup de fraise » et griffant le dos du praticien est un scène hallucinante, torride et perverse à la fois. Le dentiste sadique finira par s'asphyxier et sera donné en pâture à la plante carnivore. Le personnage du chirurgien-dentiste est ici tellement outré qu'il perd tout réalisme.

Mon voisin le tueur

Comédie USA, Canada 2000 avec Bruce Willis, Matthew Perry, Rosanna Arquette (Fig. 3).

Nicholas « Oz », Oseransky (M. Perry), est un paisible dentiste de Montréal dont la vie a tourné au cauchemar. Endetté, coincé entre une épouse acariâtre, Sophie, (R. Arquette), et une belle mère guère plus avenante, il est prêt à tout pour recouvrer la liberté. Oz manque de s'évanouir quand il découvre que son nouveau voisin n'est



Fig. 3

autre que Jimmy la tulipe, (B. Willis), l'ancien exécutif d'un gang, libéré pour avoir livré son chef à la police. Sophie se rend chez Jimmy pour le convaincre « d'effacer » Oz. Proposition aussitôt rejetée : Jimmy a des principes et s'est pris d'affection pour le petit dentiste. Nous assistons à différentes scènes dans le cabinet dentaire où Oz submergé par l'émotion n'arrive plus à soigner ses patients. À noter l'utilisation du champ opératoire, la digue, la présence de bouteille de protoxyde d'azote et d'un tour avec un bras Doriot. Pour aider son Jimmy, « Oz » falsifie la formule et le schéma bucco-dentaire d'un cadavre pour faire croire à la mort de son ami et que ce cadavre soit identifié à tort comme étant celui de Jimmy la tulipe. Le chirurgien-dentiste que l'on voit ici est lui aussi caricatural dans son comportement et peu réaliste quant à la possibilité de la falsification de l'identité bucco-dentaire du tueur repenté.

Seul au monde

Comédie dramatique USA 2000. Réalisateur Robert Zemeckis avec Tom Hanks (Fig. 4).

Cadre supérieur dans l'entreprise de transport FedEx, Chuck (Tom Hanks) parcourt le monde pour améliorer les performances de l'entreprise. La veille de Noël 1995, il s'embarque dans un avion de la société qui, pris dans une tempête, s'écrase dans le Pacifique. Il s'agit du mythe de Robinson Crusoe revisité de façon moderne. La douleur dentaire est le fil rouge du film. Dès le début le héros se plaint d'un mal de dents et dit qu'il doit prendre rendez-vous. Cette douleur réapparaît plusieurs fois.

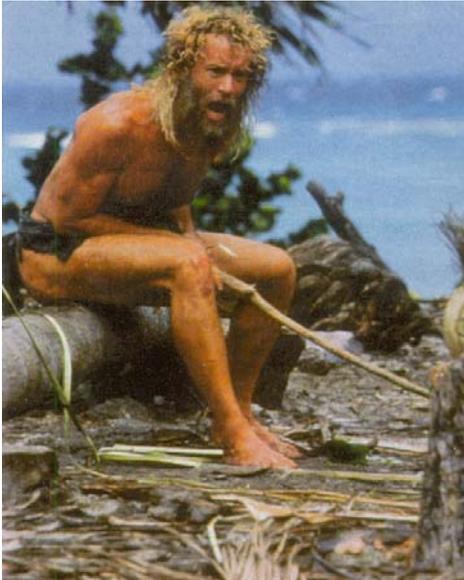


Fig. 4

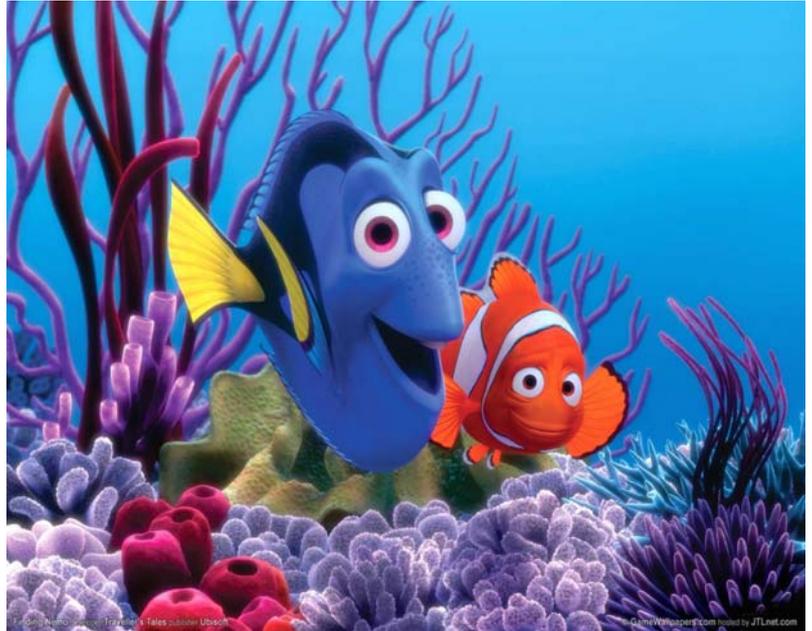


Fig. 5

Quand il se retrouve « seul au monde » sur son île déserte, il exprime sa peur : *quand je pense que je fuyais les cabinets de dentiste comme la peste, mais maintenant...* Plus sa solitude dure et plus la douleur devient insurmontable. Quand Chuck se décide à arracher sa dent, il anticipe tellement la souffrance qu'il pleure et gémit avant l'acte. On ressent un véritable soulagement lorsqu'il parvient à extraire la dent douloureuse à l'aide de la lame d'un patin à glace et d'une grosse pierre. La douleur est décrite avec réalisme, elle nous paraît lancinante avec des épisodes aigus d'une violence extrême. On se surprend au milieu du film à se tenir la joue.

Le monde de Nemo

Dessin animé de Pixar, Walt Disney 2003 (Fig. 5).

Il s'agit des tribulations d'un bébé poisson clown capturé sur la barrière de corail par un chirurgien-dentiste amateur de plongée sous-marine. Il destine sa capture à sa nièce, une petite peste excitée.

Le petit poisson, dans l'attente d'être livré à sa nouvelle maîtresse, séjourne dans l'aquarium du cabinet dentaire. Il y rencontre d'autres poissons prisonniers. Ils assistent et commentent les séances de soins. Celles-ci sont empreintes d'une exactitude scientifique et technique tout à fait remarquable, notamment en ce qui concerne la description des instruments utilisés.

Par contre le portrait du praticien est extrêmement caricatural et un certain nombre de vieilles blagues dentaires sont remises en scène. Par exemple, celle de la question, posée après une extraction, de savoir s'il s'agit bien de la bonne dent. Quelques entorses aux règles d'hygiène élémentaire sont également montrées. Enfin la dernière scène avec l'irruption d'un pélican dans le cabinet du dentiste semant la panique est complètement loufoque.

Conclusion

Comme nous venons de le voir à travers les films décrits, l'image du chirurgien-dentiste est malheureusement presque toujours caricaturale et le plus souvent négative. On peut craindre d'avoir à attendre de nombreuses années pour que cette image s'améliore dans la tête et dans l'œil-leton des metteurs en scène. Les cinéastes n'hésitent pas à grossir le trait et ne se soucient guère de vraisemblance afin d'obtenir le résultat escompté : rire ou effroi selon le cas. Nous, les professionnels, pouvons prendre les choses au second degré, car nous savons que cela ne se passe pas ainsi dans les cabinets dentaires ; mais qu'en est-il pour nos patients spectateurs ? Il s'agit sans doute simplement de la retranscription cinématographique de l'inconscient collectif. Il se peut que d'une certaine façon, tout ce qui touche aux dents et à la bouche nous ramène à des souvenirs douloureux vécus ou fantasmés.

Quelques souvenirs de congrès de la SFHAD : Metz, 25 et 26 avril 2003 et Caen, 23 et 24 avril 2004

Louis CHAVAND

Docteur en chirurgie dentaire,
docteur en sciences odontologiques
109, rue du Cherche Midi - 75006 Paris
(lchavand@free.fr)

Résumé

Le titre de ces vidéogrammes, puisqu'il s'agit d'un DVD qui les réunit tous les deux, indique qu'il ne s'agit pas d'une communication ayant pour objet de retracer un événement de l'histoire de l'art dentaire.

Cependant, ce document, qui n'a la prétention que de remémorer quelques moments de la vie de notre association, peut être classé sous la rubrique « annales », de notre Société française d'histoire de l'art dentaire à travers deux congrès, celui de Metz et celui de Caen. Dans ces deux souvenirs, j'ai d'abord rappelé le programme scientifique en l'agrémentant de quelques images filmées dans la salle qui en retracent la chronologie, puis j'ai surtout développé les moments de détente qui entourent la rencontre purement intellectuelle. J'ai inclus quelques photos sous forme de diaporama, belles photos qui m'ont été aimablement prêtées par Thibault Monier que je tiens à remercier.

Mots-clés : SFHAD, congrès, souvenirs

Le congrès à Metz, 25 et 26 avril 2003

L'après-midi du premier jour, la matinée étant consacrée aux communications, nous avons visité les musées de la Cour d'Or qui comportent en fait trois musées. Après avoir suivi la description détaillée par notre conférencière du grandiose plan en relief de la ville, nous avons parcouru les trois départements, archéologie, architecture et Beaux-Arts en profitant des commentaires érudits de notre accompagnatrice. En sortant, nous nous sommes dirigés vers l'Hôtel de ville où nous avons été reçus par Monsieur le Maire qui nous a convié à un petit lunch, après avoir remis au président Baron un souvenir de notre passage dans cette belle ville. La soirée de gala nous a tous réunis, dans un restaurant renommé, pour conclure agréablement cette première journée.

Le lendemain, la partie scientifique s'est déroulée avec le même rituel que la veille. L'après-midi nous avons visité la cathédrale Saint-Étienne qui est un bel ensemble architectural.

Au XIIe siècle il y avait en cet endroit deux églises distinctes. Leur reconstruction constituera au XIIIe siècle la

Abstract

Memories of congresses in Metz and in Caen.

This title of these two videos, put together in a DVD, indicates that is not a scientific film. Its contents reflect only the more entertaining moments outside the congress room during Metz and Caen. Particularly « the St Etienne Cathedral » in Metz, », « L'abbaye-aux-Hommes » in Caen, and, in Bayeux « La tapisserie de la reine Mathilde » or « Tapisserie de Bayeux ». Thanks to Thibault Monier who has allowed me to make use of these beautiful photographs.

Key-words : SFHAD, congress, memories

cathédrale. Naturellement, il y a eu au cours des siècles des remaniements en particulier aux XVIIIe et XXe siècles. D'abord éblouis par le portail de la Vierge (Fig. 1) qui est une reconstitution réussie d'un ensemble du XIIIe siècle, nous avons été surpris en pénétrant dans ce lieu sacré par la hauteur de la nef et surtout par les verrières d'une surface totale de 6496 m² qui ont fait surnommer cette cathédrale « lanterne du Bon Dieu ». Ces verrières sont d'âges et de styles très variés. Elles ont été complétées ou renouvelées au cours des siècles. Bien que tous ces vitraux méritassent notre attention, parmi les vitraux modernes qui ne sont souvent que des médaillons de couleurs différentes sans motifs précis, nous avons préféré les vitraux historiés et nous sommes attardés sur ceux de Villon et Chagall représentant des scènes de la vie du Christ, du Paradis terrestre ou de la Genèse. Et, naturellement, sur celui de Sainte Apoline (Fig. 2). La dernière soirée étant libre, nous nous sommes réunis pour passer ensemble ces derniers moments en espérant nous retrouver l'année suivante à Caen.

Le congrès à Caen, 23 et 24 avril 2004

La deuxième partie de ce vidéogramme était justement consacrée aux souvenirs filmés à Caen au cours de ce XIVE congrès. Procédant de la même manière que pour le précédent congrès, nous avons consacré un petit nombre d'images à la partie scientifique, mais nous nous sommes intéressés plus particulièrement à la visite de l'abbaye-aux-Hommes et le lendemain à la tapisserie de Bayeux et



Fig.1. Cathédrale Saint Étienne, Metz. Le portail Notre Dame

dans cette même ville à la cathédrale Notre-Dame.

Pour l'abbaye-aux-Hommes, tout en détaillant par nos images les salles et bâtiments conventuels, nous avons orienté notre commentaire sur la genèse particulière de l'édification de cette abbaye. Guillaume le Conquérant, amoureux de sa cousine Mathilde de Flandre qui ne répondait pas à ses avances, décida d'aller demander sa main en utilisant des moyens peu « chevaleresques ». Celle-ci ayant fléchi devant tant de ténacité, ils se marièrent, sans pour autant demander l'accord du Pape, sachant que ce dernier ne pouvait le leur donner du fait de leur proche parenté. Le moine Lefranc, ami de Guillaume, et apparemment très bon diplomate, fit revenir le Pape sur l'excommunication prononcée, moyennant un témoignage de pénitence du duc et de Mathilde. Ils s'engageaient à élever deux abbayes, une, pour les hommes et l'autre, pour les femmes. Voilà ce que nous relate l'histoire.

Le lendemain, après une matinée studieuse, nous nous rendions à Bayeux, pour aller admirer cette fameuse « tapisserie de Bayeux » (1), (Fig. 3 à 13) en passant par Saint-Aubin-sur-Mer, lieu du déjeuner. L'après-midi, bien sustentés, nous pouvions contempler cette magnifique tapisserie qui est, en fait, une broderie d'images et d'inscriptions sur toile de lin, mesurant 70 mètres de long sur cinquante centimètres de haut. Elle est exposée sous vitrine dans une salle spécialement aménagée. Cette broderie de laines de couleurs en représentant des personnages, chevaux, bateaux et animaux qui animent cet ouvrage, relate la célèbre bataille d'Hastings. Elle est habilement scindée en scènes pour glorifier l'exploit du duc roi, mais aussi de le justifier.

Sur mon vidéogramme, je n'ai retenu sur les cinquante-huit scènes reproduites sur cette broderie que celles qui permettaient, comme sur une « bande dessinée », de camper les personnages, de donner les raisons de la décision de cette expédition, puis de raconter l'épopée normande dans cette bataille victorieuse qui s'est déroulée à Hastings.

En fin d'après-midi, nous allions visiter la cathédrale Notre-Dame de Bayeux qui est un bel édifice de l'école gothique normande. De l'église, terminée en 1077 par

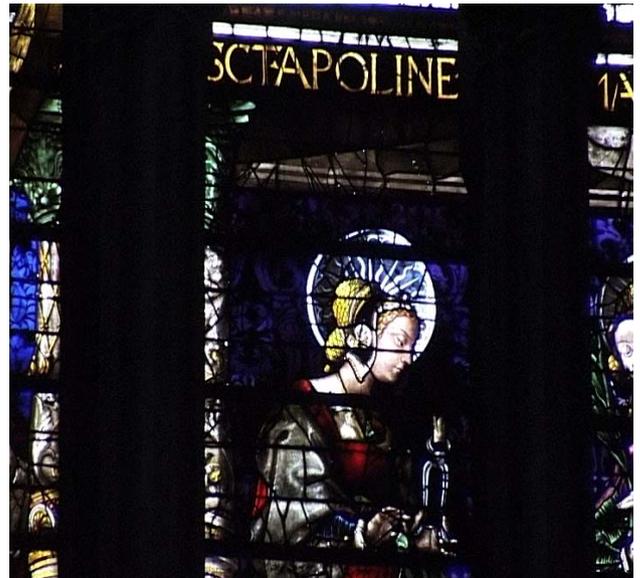


Fig. 2. Cathédrale Saint Étienne, Metz. Sainte Apolline

l'évêque Odon, demi-frère de Guillaume le Conquérant, il ne reste plus que les deux tours de façade. À l'intérieur, la nef claire est un mélange de roman et de gothique. Les fenêtres hautes et les voûtes sont du XIII^e siècle, les grandes arcades sont du XII^e. Leur décoration est un exemple typique de la sculpture romane normande. Le portail du bras sud du transept représente sur le tympan l'histoire de saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury, assassiné dans sa cathédrale sur l'ordre d'Henri II Plantagenêt.

Conclusion

Nous n'avons pas omis, avant d'écrire le mot « fin », de complimenter les organisateurs de ces deux congrès. Ils ont trouvé, dans l'établissement du programme de chacune de ces deux manifestations, le juste équilibre entre la partie intellectuelle, qui n'est pas l'objet de mon propos, et la partie culturelle que ces deux vidéogrammes ont tenté de vous faire revivre.

Références

BERTRAND Simone, LEMAGNEN Sylvette. *La tapisserie de Bayeux*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1996

Les photos des figures 3 à 13, sont tirées du vidéogramme que j'ai réalisé, j'ai voulu faire part aux lecteurs, par ces images et en raccourci, de ce que l'évêque Odon, qui commanda l'exécution de cette tapisserie, a voulu nous transmettre. Nous verrons donc succinctement : les raisons de la bataille d'Hastings, le récit de la bataille elle-même et enfin la victoire de Guillaume le Conquérant sur Harold. Cette victoire permettra à Guillaume d'être couronné « légalement » roi d'Angleterre, en faisant respecter le vœu du roi Édouard.



Fig. 3. Le roi d'Angleterre Edouard confie à Harold la mission d'aller voir Guillaume pour lui annoncer que ce dernier lui succédera sur son trône.



Fig. 4. Guillaume fait jurer à Harold, sur les deux reliquaires entre lesquels il se trouve, de le reconnaître comme successeur du roi Edouard.

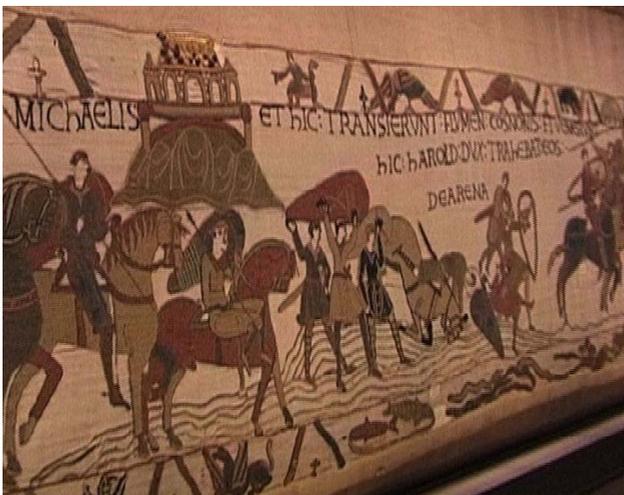


Fig. 5. Guillaume, en signe d'amitié, emmène Harold dans une chevauchée près du Mont-Saint-Michel, représenté ici par un rocher surmonté d'une église.



Fig. 6. Harold de retour en Angleterre, le roi Edouard meurt ; la cérémonie a lieu à l'abbaye de Westminster.



Fig. 7. Harold, oubliant son serment, accepte de l'assemblée des notables la couronne d'Angleterre.

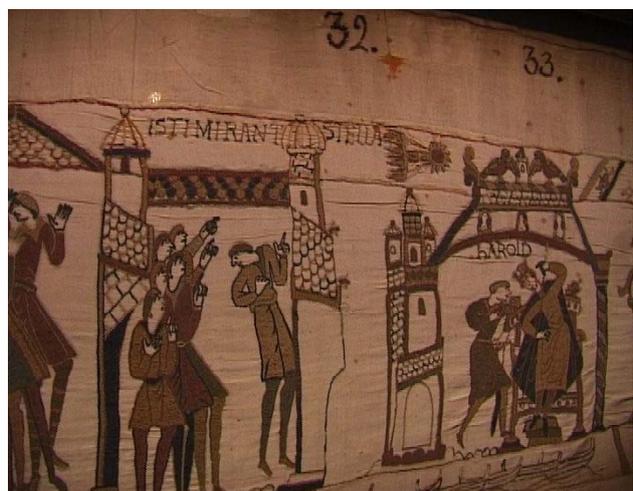


Fig. 8. A ce même moment, apparaît dans le ciel la comète de Halley qui, pour Harold et sa cour, est un funeste présage.

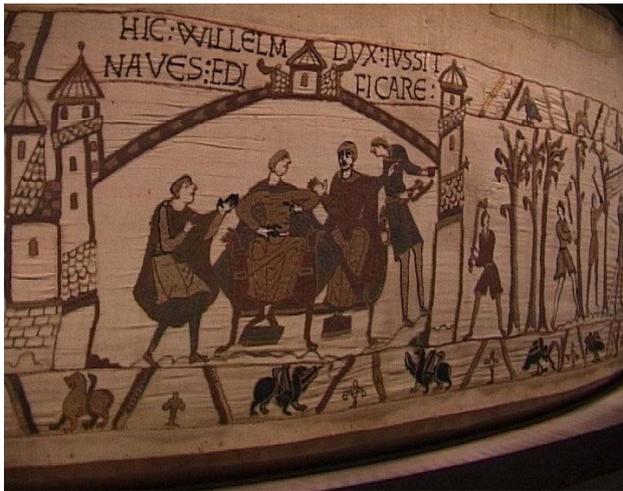


Fig. 9. Guillaume, averti du couronnement d'Harold, prend l'avis de son demi-frère, l'évêque Odon, esprit subtil et intelligent. La décision est prise "aller porter la punition chez le parjure" : donc, construire une flotte.



Fig. 10. La flotte constituée, le matériel, les troupes et leurs chefs sont embarqués et traversent la Manche.



Fig. 11. La bataille fait rage et le bruit court que Guillaume a été tué. Pour confirmer qu'il n'en est rien, Guillaume montre son visage en soulevant la visière de son casque. Ici, le cavalier sur un cheval noir sous le chiffre 33.



Fig. 12. Harold est tué sur son cheval par une flèche pénétrant dans l'œil jusqu'au cerveau. Ici, le cavalier à gauche sur sa monture.

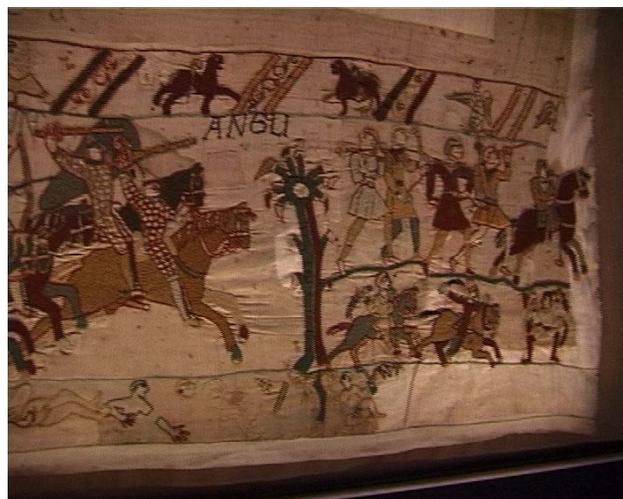


Fig. 13. L'armée anglaise est décimée et Guillaume gagne la bataille d'Hastings le 14 octobre 1066. Il sera couronné roi d'Angleterre le jour de Noël 1066.